Un câble de JEAN DANIEL

SABOTAGE A ALGER

L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

13 NOVEMBRE 1958. — N° 387 100 FRANCS

(Camera Press.)

LE GROUP CAPTAIN PETER TOWNSEND

« La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense, quelque diable aussi me poussant... »
(La Fontaine - « Les Animaux malades de la peste ».)

B 6 ★★★★★

La lettre de « L'Express »

On ne confisque pas François Mauriac. Et c'est à dessein que, pour saluer la distinction dont il est l'objet, nous voudrions ne pas employer ici la formule consacrée — « notre éminent collaborateur » — par laquelle un journal s'enorgueillit d'une glorieuse présence dans ses colonnes, en même temps qu'elle sert à désigner l'académicien de service.

C'est que pour nous, François Mauriac, c'est autre chose.

Un jour de 1953, il a choisi d'écrire dans « L'Express ». Il n'y connaissait personne.

Lui, c'était le grand romancier catholique, académicien, prix Nobel de littérature, l'écrivain dont on se disputait la présence dans les salons, et dans les journaux riches à la condition qu'il s'y tienne comme dans un salon.

Nous, nous n'avions à lui offrir qu'un journal tout neuf, tout trébuchant encore. Simplement, il pouvait s'y tenir à sa guise.

Il le pourra aussi longtemps qu'il le souhaitera.

Le premier contact ne fut pas tendre. S'il fallait d'un mot peindre François Mauriac, on choisirait « impitoyable ».

L'œil est noir, perçant. Il voit tout et d'abord ce qui ne va pas.

L'oreille est fine, et comme prolongée d'une antenne. Elle entend tout, y compris ce que l'on ne dit pas.

La dent est dure. Dure ? Elle est... impitoyable. A l'entendre broyer les autres — ceux qu'il aime, voux-je dire — on préfère ne pas imaginer de quelle formule il vous habillera pour l'éternité si par malheur votre nom lui vient aux lèvres. Le terrible est qu'elle sera si juste, cette formule, qu'en trois mots il aura pétrifié une certaine image de vous. La pire.

François Mauriac écrit de miel auprès de ce qu'il module, de sa voix blessée. Puis, à peine la flèche a-t-elle jailli, d'un geste vif, il porte la main à sa bouche comme les enfants qui ont prononcé une incongruité, et il rit, feignant le remords.

Ah ! que l'on rit donc de bon cœur avec lui. Il n'est pas divertissement plus savoureux, qu'une soirée passée en sa compagnie dans l'un de ces bons petits restaurants où il picore une huître, goûte un vin blanc, taquine une meringue, avec ces gestes méfiants et souples des chats de grande race.

Point avare de sa présence, il se rend volontiers là où on le prie. D'une exactitude redoutable, il arrive, grand, sec, poncé, leste comme un adolescent, accueillant avec une sereine courtoisie effusions et hommages.

D'où vient alors que devant lui les plus assurés semblent soudain décontenancés ? Les jeunes impertinents, bouillants de prouver que les vieilles gloires ne les impressionnent pas, sont les premiers à fondre. Et maître par ci, et maître par là... Vous repasserez, jeune homme. Les loquaces font des nœuds au fil de leur discours, les silencieux se jettent à l'eau, les femmes se ressentent superflues en ce monde et redoublent d'affectation. Seuls les enfants trouvent d'emblée avec lui le ton de la conversation confiante. Peut-être parce que seuls les enfants peuvent tolérer, sans une secrète honte, ce naturel abouti, achevé, cet art d'être soi-même. Rien de plus. Mais rien de moins. La paix est avec lui.

De cette simplicité écrasante, on ne le voit jamais se départir.

Son hôte propose-t-il à l'illustre invité de goûter à cette merveille, une véritable fine Napoléon, cent cinquante ans d'âge, débouchée tout exprès pour lui ? Il la hume et murmure :

— Napoléon ? Napoléon ? Napoléon III !

Son voisin de table, diplomate occidental, se plaint-il du peu d'intérêt que le maître manifeste à l'égard de l'Allemagne dans ses articles :

— L'Allemagne ? Je l'aime tant, monsieur, que je suis ravi qu'il y en ait deux !

Cela est dit tout doucement, jamais répété, jamais réédité. François Mauriac ne fait pas de « numéro ».

Soudain, il s'absente. Toujours présent physiquement, il est ailleurs. Il n'écoute plus. Ou plutôt qu'écoute-t-il, lorsqu'on le surprend, l'œil mi-clos, posé plutôt qu'assis, le visage dans l'ombre de ses mains croisées, ses longues jambes toujours prêtes à se déplier pour accélérer sa retraite si quelqu'un, si quelque chose d'un coup lui pesait ?

Un soupir. Il est là. « Tout cela est bien triste », dit-il dans un souffle.

C'est le signe qu'il a épuisé le plaisir qu'il pouvait attendre de la soirée, qu'il en a capté toutes les ondes.

Avec ce grand homme ombrageux, juvénile et féroce, quelles relations de travail allions-nous pouvoir fructueusement établir ? Nous n'avions pas non plus tellement bon caractère.

Cinq années se sont très exactement écoulées depuis que, un 14 novembre, il a confié à « L'Express » son premier article.

A notre déférence formelle, à sa courtoisie formelle s'est lentement substitué un lien mystérieux, tissé fil à fil, chiné pour notre part d'admiration, mais aussi de tendresse.

En un mot comme en cent, nous l'aimons.

Ce n'est pas simple, mais c'est délicieux.

Françoise Giroud.

Lettre de Kabylie

Ceux d'entre les appelés qui essayent de faire respecter ici les droits de l'homme sont volontiers accusés de vouloir « jouer au Servan-Schreiber ». C'est donc à vous qu'ils éprouvent la tentation d'écrire, au risque de vous compromettre davantage, s'il se peut !

Je n'ai pas le loisir de vous raconter dans le détail les événements auxquels j'ai assisté ou participé depuis mon arrivée ici, quelques semaines avant le 13 mai. Je désire simplement attirer votre attention sur les nouvelles possibilités qui sont ouvertes désormais aux appelés « libéraux » et à ceux qui du fait de leur situation familiale ou publique peuvent donner aux informations provenant d'Algérie le maximum de retentissement.

Je ne parle pas seulement de la publicité que peut donner la presse aux dénonciations que nous pouvons entreprendre, mais aussi et peut-être surtout aux démarches que peuvent effectuer auprès de personnages haut placés, comme on dit, les destinataires de nos « rapports ». Je crois en effet que, quel que soit le destin immédiat de cette guerre, quelque chose a bougé. Je constate pour ma part chez les musulmans que je fréquente quotidiennement, une plus grande curiosité a l'égard des nouvelles, succédant à une indifférence résignée, et chez certains une sorte de croyance à l'impossibilité d'un renversement de la tendance.

Travaillant sous les ordres d'un officier assumant une fonction publique importante, j'ai eu l'occasion de recevoir plusieurs personnes qui désiraient que soit révisé ou réexaminé un interdit ou une condamnation d'origine politique leur rendant difficile l'exercice de leur profession. Plutôt que de ralliement à la politique actuelle, je crois qu'il convient de parler, à propos de ces cas, d'une espèce de retour à l'ambiance libérale.

On devine que certains abus sont impossibles désormais et qu'il faut déjà prendre rang parmi les victimes auxquelles il sera bientôt donné réparation.

Chez les officiers, les récentes mesures prises par le général de Gaulle ont, dans bien des cas, accéléré le processus de retour à la normale. Les honnêtes gens — il y en a — se sentent soutenus, les autres ne veulent sans doute pas faire les frais de l'immense lavage de linge sale qui tôt ou tard viendra... Quoi qu'il arrive, je crois donc qu'une évolution libérale est amorcée en Algérie et qu'elle est irréversible. Nous ne sommes certainement pas au dernier quart d'heure, mais le régime d'ordre moral est condamné.

Que l'on veuille aider le général de Gaulle à réaliser sa politique (si on y croit) ou que l'on cherche simplement à faciliter ou accélérer le processus libéral, sans trop savoir où il conduit, mais en considérant qu'il est positif en lui-même, je pense qu'on ne doit actuellement « rien laisser passer ». Il est désormais beaucoup plus facile qu'il y a trois ou six mois de faire procéder à une enquête sur le comportement de tel ou tel dictateur de village. Il est désormais plus nécessaire que jamais de dénoncer les officiers ou notables qui sabotent les ordres venus de plus haut. Leurs initiatives peuvent encore faire beaucoup de mal, surtout en cas de cessez-le-feu.

Voilà les réflexions que je désirais proposer à votre attention.

J'appartiens à l'espèce assez répandue de ceux qui ont fait de la politique au temps de leurs études sans trop de sérieux, et qui ont lu successivement ou simultanément « L'Humanité » et « Aspects de la France ». Depuis mon arrivée ici, j'ai renoncé aux querelles de théologiens pour vivre avec le moins de préjugés possible cette expérience forcée. Le résultat est que la misère des gens et l'injustice qui leur est faite s'imposent bien plus fortement que les idées reçues. Cela dit, non pour me confesser, mais pour vous donner le sens exact et le son véritable de mon intervention.

Caporal C.
Kabylie.

Contributions à l'U.F.D.

Plusieurs lecteurs désireux de soutenir la campagne électorale de l'U.F.D. nous font directement parvenir leur contribution financière.

Nous les prions de bien vouloir noter que :

Le Bureau National de l'U.F.D. (MM. Mendès France, Mitterrand, Depreux, Daniel Mayer, Merleau-Ponty, Francis Perrin, Laurent Schwartz, Robert Verdier, etc.) a demandé que les contributions financières à la campagne électorale soient envoyées à :

M. Mugnier, C.C.P. 51.8072, Maison de l'U.F.D., 8, rue Henner, Paris-9e.

Coup monté

Un léger incident a marqué la conférence de Presse au congrès de la S.O.I.F. A 20 h. 30, les plombs sautent. Exclamations dans les groupes des journalistes. S'agit-il d'une manœuvre de dernière heure ? Un huissier ramène le calme en remplaçant les fusibles à la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

La défense de Paul Pageaud

Laissez-moi prendre la défense, auprès de vos lecteurs dont je suis, du substitut de la Seine Paul Pageaud qui me paraît avoir payé son avancement mérité et relativement récent, de la charge du procès Morice, parce qu'il eût paru plus normal en effet, que, si charge il y avait, elle incombât à un substitut chevronné du Parquet de la Seine.

Paul Pageaud a rendu de grands services à la cause de la Résistance à la libération du territoire à Poitiers, il a servi sous mes ordres au Tribunal Militaire de la 9e Région, puis à la Cour de Justice sous les ordres de l'avocat général Loignon.

Magistrat d'une haute conscience professionnelle et morale, il a emporté l'estime générale.

Alors je me demande effectivement, ne pouvant mettre en doute le récit de l'audience Morice fait par votre correspondant, pourquoi le substitut Pageaud a prononcé un réquisitoire aussi sévère contre l'attitude de l'avocat de « L'Express », de mes confrères du barreau parisien et de leurs clients, lorsqu'ils n'ont pas voulu s'associer à l'enterrement de la justice, et pourquoi surtout il aurait, tout comme ses collègues assis, ce qui évidement est le plus grave, laissé l'avocat de M. Morice s'expliquer lui, et seul, sur des faits radicalement prescrits.

Si réellement ce devait être sous l'effet de la dépendance du ministère public vis-à-vis du pouvoir exécutif conformément au vœu de la nouvelle Constitution, ce serait une occasion de nous féliciter d'avoir voté non.

Daniel Rogé,
ancien avoué, avocat
Angoulême.

Pour les étudiants

Tant d'étudiants ne savent pas où loger. Si vous avez une chambre libre, adressez-vous au Service d'Entraide du Centre Richelieu Etudiants Catholiques de Sorbonne, 8, place de la Sorbonne. ODE. 36-90.

LES PETITES ANNONCES DE L' EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Sté industrielle, Paris N. O. rech. pour service technique :
INGENIEURS ELECTRONICIENS
25-30 ans - E.S.E., Télécomm., I.R.G.
pour service développement
INGENIEURS
MECANICIENS - A.-et-M.
Jeune INGENIEUR Chimiste
Envoyer C.V. N° 25.845 CONTESSE-Publicité 20, av. Opéra - Paris-1er qui transm.

DIVERS

Nouveau JEU de SOCIETES
SUPPORT PUBLICITAIRE
Soyez Président, Directeur Général de Sociétés connues
Jouez à la Bourse
Distribuez des dividendes
GROUPE FINANCIER
(Modèle déposé)
Ecrire n° 2.262 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode B du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

APPARTEMENTS NEUFS A VENDRE

MEUDON
IMMEUBLE PIERRE DE TAILLE
3 et 4 p., grand confort
Parc - Garage - Chambre de service
LIVRABLE DE SUITE - PRIME A 600
PRIX FERMES
à partir de 5,9 - CREDIT
(Investissement de 1 % possible)
CAPTON - 23, avenue Victor-Hugo (KLE. 29-40)

SAINT-CLOUD
sur côteaux, vue, soleil, prox. lycées
4 PIECES Tout confort. Immeuble neuf Primes et prêt POI. 21-70

L'APPARTEMENT FRANÇAIS : ROQ. 36-60
propose
A PARIS
LIBRES A LA VENTE
Dans immeuble neuf de gde classe 10 étages, 4 ascenseurs - Garage. Téléph. Télévis., courant force. Vide-ordure, cave, etc...
2 APPARTEMENTS
3 pièces, 90 m2, entrée, cuis. et s. de b. équipées 6e étage, plein Sud, larges balcons dans la verdure d'un grand parc parisien. Prix 12 mill. Crédit poss. visite sur place tte la journée.

LOCATIONS (Offres)

L'APPARTEMENT FRANÇAIS : ROQ. 36-60
offre en
LOCATION VIDE
LIBRE
Dans Paris. Appt bien situé, 3 p. entrée, s. de b. et cuis. équipées : Frigidaire, mach. à lav. vide-ordure, cave, etc... dans imm. neuf gde classe, 5e étage, balcon, asc. desc. Droit bail 9 ans : 750.000. Loy 54.000 par mois y compris charges : chauff. eau chaude. Visite sur place tte la journée.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

« Sur mon ordre ! »

« *C E n'est pas possible, il va se passer quelque chose...*
— Il attend le dernier moment pour prendre la décision de reporter les élections. Ce sera dimanche soir...
— Et Ferhat Abbas. Où est Ferhat Abbas ?... Je ne serais pas étonné si on le retrouve à Paris...
— Vous avez vu « Le Figaro » et « France-soir » sur Amirouche ? Voilà ce qui se prépare : on « monte » Amirouche pour préparer son ralliement. Il y aura du nouveau... »

Jeudi, vendredi, samedi passent. On attend. Les bruits, les espoirs, les rumeurs s'échangent de plus en plus vite entre les salles de rédaction à Paris et en province : gaulliste ou pas gaulliste, personne ne peut croire que la clôture des inscriptions électorales en Algérie va intervenir, comme prévu, dimanche à minuit, dans cette mêlée écœurante des candidatures coloniales, et ce vide des candidatures musulmanes, sans que « quelque chose » arrive. Sans que le général de Gaulle, qui voit s'effondrer sa politique, réagisse.

NON. RIEN

Dimanche minuit. Rien. La réalité dépasse la fiction. Les listes déposées forment une telle caricature de cette « voie démocratique » invoquée, préparée par de Gaulle, qu'on ne peut y croire. On continue d'imaginer des miracles. « *Ferhat Abbas, où est-il ? Vous allez voir... les contacts ont repris. Les élections seront annulées... Et Amirouche ?* » Etc.

Lundi. Mardi. Mercredi... Non. Rien ne se passe. Abandonnant alors, lentement, les espoirs fous, la presse officieuse se remet à sa tâche et commence à expliquer qu'après tout il y a « *un certain éventail* » politique parmi les listes en présence en Algérie, que « *certains musulmans* » candidats ne peuvent pas être considérés purement comme des béni-oui-oui, et puis qu'au-delà de ces élections législatives, « *qui ne sont qu'une première étape* », il y a les élections sénatoriales, les élections municipales, etc. Le « *dégel* » se fera peu à peu. Les mensonges recommencent. Il faut bien vivre.

On voudrait d'ailleurs y croire soi-même. Car la perspective que tracent les faits qui viennent de se produire est angoissante. Gaulliste ou pas, personne ne peut se réjouir de l'échec que vient de subir le général de Gaulle en Algérie. Même pour ceux qui l'avaient prévu, et annoncé, il est extrêmement désagréable de constater que l'armée d'Algérie, quand on en arrive aux choses sérieuses, ne lui obéit pas davantage qu'à un Pflimlin ou un Bourgès-Maunoury.

En relisant aujourd'hui, à la lumière des événements de ces derniers jours, les fameuses instructions du chef du gouvernement au général Salan et les commentaires solennels qu'il en fit publiquement dans sa conférence de presse, on mesure la déception qu'il doit éprouver. Nous l'éprouvons avec lui.

« *Mon cher général*, écrivait-il il y a exactement un mois à Salan, *l'intérêt supérieur du pays exige que la consultation ait lieu dans des conditions de liberté et de sincérité absolues et que des listes représentatives de toutes les tendances — je dis de toutes les tendances — puissent solliciter concurremment les suffrages des électeurs.* »

Et ensuite : « *Vous voudrez bien,*

(A.P.)

Le général Jacques Massu a Alger
« *Essayez !* »

en conséquence, vous conformer aux directives ci-jointes : toutes les opinions devront pouvoir s'exprimer et tous les candidats pouvoir se présenter et faire campagne. »

Ni Jacques Chevallier, ni Savary, ni même Blachette, ni bien entendu aucun nationaliste musulman, ni même aucun musulman libéré — pour la forme — d'un camp d'internement n'ont pu faire acte de candidature. Le câble que Jean Daniel nous a fait parvenir d'Alger et la lecture de tous les comptes rendus de la presse étrangère sont assez édifiants.

« JE VEUX »

Question : « *Quel rôle, mon général, assignez-vous à l'Armée en Algérie ?* »

Tout le monde se souvient de cette question-clé à la conférence de presse de Matignon et de la réponse majestueuse, catégorique, du général :

« *En présence des prochaines compétitions électorales et politiques, l'Armée devait prendre sa distance et sa hauteur : elle l'a fait. Sur mon ordre !* »

Un exemple, parmi beaucoup d'autres. Non seulement les officiers qui s'étaient retirés pour la forme des Comités de Salut public ont continué souvent à y participer en civil, mais dans les trois derniers jours des préparatifs électoraux, plusieurs généraux ont même remis leur uniforme pour mieux imposer leurs choix. Ainsi, le général Massu. Il s'est rendu, *en tenue*, à la réunion du Comité de Salut public de Blida. « *Ici, messieurs*, a-t-il dit, *je veux une liste unique.* » Et comme l'un des présents manifestait le désir de préparer une autre liste, il se fit répondre : « *Essayez !... Vous serez battu.* »

« *Le pire écueil*, écrivait excellemment de Gaulle dans ses instructions à Salan, *serait la constitution de listes uniques favorisées par l'autorité officielle.* »

Et comment l'Armée favorise-t-elle effectivement ses listes, comment peut-elle annoncer à un candidat qu'il sera « battu », jusqu'où a-t-elle pris sa distance et sa hauteur ? Voici.

Les officiers administratifs (S.A.S. dans les campagnes et S.A.U. dans les villes) se sont faits les dépositaires des cartes d'électeurs des musulmans. Tel capitaine « *représente* 50.000 *votes* », tel autre 20.000 ou 60.000. On compte ses chances en comptant les officiers qu'on a de son côté. Et ceux des S.A.S. ou des S.A.U. qui ont refusé de jouer à ce jeu, qui ont voulu obéir scrupuleusement aux instructions de de Gaulle, ont été « mis en congé » pour la période du 15 novembre au 1er décembre. Comme les officiers qui avaient eu la prétention, le 14 mai, de respecter l'appel du président Coty, avaient été mutés et mis aux arrêts.

UN VIEIL HOMME

L'Etat-Major de l'Armée traite le gouvernement actuel comme les précédents : il obéit quand on fait sa politique, il sabote quand on essaye d'en faire une autre. Il tient l'Algérie, aujourd'hui comme hier. Donc il nous tient. Et aussi longtemps que de Gaulle ne voudra pas affronter ce pouvoir, qui est le pouvoir de fait, ses intentions algériennes ne déboucheront sur aucune issue politique. Aujourd'hui comme hier.

L'investiture du 1er juin, le Référendum du 28 septembre n'ont rien effacé et n'ont rien réglé. Le conflit politique, le seul, demeure celui qui oppose l'intérêt de l'Etat-Major (« Algérie française ») à celui de la nation : la paix négociée. Le mythe de l'unité ne fait que recouvrir, aujourd'hui comme hier, l'assujettissement de l'intérêt supérieur du pays à l'intérêt de corps des mandarins de l'Armée. Et cette dépendance se confirme et s'aggrave.

M. René Coty, l'un des hauts protecteurs du Coup d'Etat légal, en célébrant cette semaine le 11 novembre, nous dit d'une voix déclinante : « *Ecoutez un vieil homme qui vous parle pour la dernière fois...* » C'est très émouvant. Un autre vieil homme, bien plus impressionnant que lui, nous dira sans doute lui aussi, un jour, que, déçu et amer, il préfère s'en aller. Et nous serons plus émus encore. Seulement nous, nous sommes bien obligés de rester. Et de faire face à ce qui va suivre.

J.-J. S.-S.

MAURIAC, GRAND-CROIX

FRANÇOIS MAURIAC élevé par le gouvernement à la dignité suprême dans l'Ordre de la Légion d'honneur, c'est un événement dont nous nous réjouissons à beaucoup d'égards.

Depuis cinq ans, François Mauriac s'est battu, semaine par semaine, contre l'incroyable bêtise de la politique officielle et contre son hypocrisie. Libre, sans peur, sans intérêts, sans lien, il a crevé, mieux que nous tous, les décors de la propagande et les mensonges des ministres. Personne n'a jamais pu le faire taire. Il a rendu ivres de rage les présidents du Conseil et les proconsuls dont il révélait, à sa manière incomparable, les faiblesses et les fautes, et qu'il marquait de son fer. Tous ils l'ont insulté, aucun n'a pu l'intimider.

Pour Guy Mollet le « Bloc-Notes » de Mauriac est devenu « le papier de ce Monsieur ». **Pour René Mayer :** « les longues cornes du noir chapeau de Basile qui se profilent dans certaines colonnes hebdomadaires ». **Jacques Soustelle a déclaré à l'Assemblée que Mauriac était** « l'un des grands du défaitisme ». **Robert Lacoste :** « un exhibitionniste du cœur et de l'intelligence ». **Et pour Roger Duchet :** « M. Mauriac est plus dangereux à lui seul qu'un bataillon de fellagha ».

Eh bien, ce défaitiste, ce Basile, ce Monsieur, cet exhibitionniste, ce fellagha, ce traître — est fait Grand-Croix de la Légion d'honneur. Même sur leur propre terrain, des honneurs publics et de l'ordre établi, voici Mauriac plus haut qu'eux. Et le dernier affront, sans précédent, qui fut fait à l'écrivain au moment de la visite de la reine d'Angleterre à Paris, quand le ministre des Affaires étrangères — M. Pineau — raya Mauriac de la liste des invités au Quai-d'Orsay, comme on en écarta le général de Bollardière — seul détenteur pourtant de la suprême décoration militaire britannique — cet affront est justement lavé. C'est un événement. Comme le serait, comme aurait dû déjà l'être, la promotion de Bollardière au grade qu'il mérite.

Nous le reconnaissons, et nous nous en réjouissons, d'autant plus librement que François Mauriac et Paris de Bollardière sont séparés de nous, depuis le 1er juin, sur l'analyse politique.

« L'Express » n'a ni le désir ni la prétention de retirer pour soi une partie de l'honneur exceptionnel qui vient d'être rendu à François Mauriac. Nous pensons seulement qu'à notre fierté de l'avoir eu, depuis cinq ans, comme collaborateur et comme ami s'ajoute celle, aujourd'hui, de respecter sa liberté. La fierté que notre journal, ses rédacteurs, ses lecteurs conservent à François Mauriac la même estime, la même affection, au moment où il ne partage pas nos opinions, qu'hier. Ce que nous aimons et respectons c'est moins telle doctrine, telle conviction, que cet homme lui-même, symbole émouvant de l'indépendance d'esprit et du courage.

J.-J. SERVAN-SCHREIBER.

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. ANDRE MORICE VEUT-IL VRAIMENT QUE LA LUMIERE SOIT FAITE ?

● *Le véritable procès de l'affaire Morice n'a pas pu avoir lieu. Dès le départ, devant le tribunal correctionnel, sur intervention du ministère public porteur des instructions officielles de la Chancellerie, il fut interdit de produire les documents et les témoins qui pouvaient, seuls, établir la vérité.*

La question posée — M. André Morice a-t-il oui ou non géré une entreprise qui a travaillé activement pour l'Organisation Todt et participé à la construction du Mur de l'Atlantique — cette question n'a été ni jugée ni même examinée. Or elle pose le problème le plus grave de moralité publique.

Puisque le procès n'a pas pu avoir lieu et que M. André Morice a fait dire, à la barre, par son avocat Mᵉ Gallot qu'il regrettait vivement lui-même, comme nous, de ne pouvoir aborder le fond devant le tribunal, nous lui proposons une méthode loyale, complète, et sans obstacle de procédure. Nous lui proposons de constituer, par accord commun, et comme il est d'usage en ces matières, un jury d'honneur.

Nous désignerons deux arbitres, M. André Morice en désignera deux, et les quatre arbitres réunis se mettront d'accord sur un cinquième. Ce jury aura alors connaissance de tous les documents et témoignages, fournis par « L'Express » d'un côté et M. Morice de l'autre, relatifs aux accusations de collaboration de l'entreprise Morice avec l'armée allemande. Après les avoir examinés, il se prononcera en toute indépendance. Et nous prenons l'engagement, à l'avance, de publier i tégralement ses conclusions.

Telle est notre proposition. Si M. André Morice souhaite sincèrement la lumière, voici l'occasion de la faire d'une manière catégorique et définitive. Nous attendrons sa réponse.

L'EXPRESS.

DE GAULLE, MAURIAC ET PASTERNAK

● Lorsque le général de Gaulle fit part — en Conseil des ministres — de sa décision de donner la grand-croix de la Légion d'honneur à M. François Mauriac, MM. Soustelle, Pinay, Guy Mollet, Jacquinot et Lejeune protestèrent avec toute la violence dont ils peuvent s'autoriser en face du chef du gouvernement :

— Mais il m'a insulté !...

— Il m'a traîné dans la boue !...

De Gaulle laissa passer l'orage :

« Messieurs, dit-il enfin, faisons taire ces rancœurs personnelles. Envers moi non plus il ne fut pas toujours des plus indulgents ; mais, au moment où le gouvernement soviétique refuse à Pasternak le droit de recevoir son Prix Nobel, qu'il ne soit pas dit que le gouvernement français aura refusé à un Prix Nobel la haute distinction qu'il mérite amplement. »

La discussion fut close.

ELECTIONS : DES LEADERS EN DANGER

● Le ministre de l'Intérieur a reçu, ces jours derniers, un certain nombre de rapports de préfets, donnant quelques indications sur la situation électorale des personnalités politiques. Quelques-unes d'entre elles se trouvent, selon ces rapports, en position délicate.

Il s'agit de M. Joseph Laniel dans le Calvados, de M. Bourgès-Maunoury dans la Haute-Garonne, de M. André Marie dans la Seine-Maritime, de M. André Morice dans la Loire-Atlantique, de M. Pierre-Henri Teitgen dans l'Ille-et-Vilaine, de M. Albert Gazier dans la Seine.

BUDGET : L'ARBITRAGE DU GENERAL

● M. Pinay est en conflit avec cinq ministres — MM. Berthoin, Buron, Sudreau, Thomas et Michelet — qui lui réclament 140 milliards de crédits supplémentaires sur le budget de 1959. Le ministre des Finances, qui a déjà porté « l'impasse » — c'est-à-dire le déficit — de 600 à 900 milliards, refuse de l'aggraver et de réclamer de nouveaux impôts. Ses collègues restant fermement accrochés à leur position, les crédits militaires et algériens étant en augmentation de plus de 200 milliards, le général de Gaulle devra exercer un arbitrage délicat.

Or, le président du Conseil, qui ne s'intéresse que « de haut » aux problèmes financiers, a toujours, au cours de ces derniers mois, promis son soutien aux ministres « dépensiers » qui espèrent ne pas être « lâchés » au moment décisif.

Cette espérance est d'autant plus fondée que, pour la première fois depuis quatorze ans, le budget sera proclamé par ordonnance (le Parlement ne retrouvant ses prérogatives que l'année prochaine) et que M. Pinay qui parlait démission il y a quelques semaines, ne peut guère maintenant abandonner le gouvernement en pleine campagne électorale.

LES MUSULMANS PARISIENS FONT LA GREVE DE L'INSCRIPTION

● Lors du référendum, les musulmans, sur l'ensemble du territoire métropolitain, avaient suivi les consignes d'abstention du F. L. N. — dès avant la consultation — en ne se faisant pas inscrire sur les listes électorales (1). A l'approche de la consultation du 23 novembre, la réouverture de ces listes vient de prouver que non seulement aucun « dégel » n'avait été enregistré chez les musulmans, mais qu'au contraire les consignes d'abstention étaient suivies de plus stricte manière encore. C'est ainsi que dans les IIIᵉ, IVᵉ, VIᵉ, VIIᵉ et XVᵉ arrondissements de Paris, ainsi qu'à Thiais, Rungis, Gentilly, L'Hay-les-Roses, Le Kremlin-Bicêtre et Villejuif, on n'a enregistré aucune inscription. Pour huit autres arrondissements parisiens, les chiffres sont les suivants :

Vᵉ : 3 ; XIᵉ : 3 ; XIIᵉ : 3 ; XIIIᵉ : 7 ; XIVᵉ : 10 ; XVIIIᵉ : 12 ; XIXᵉ : 9 ; XXᵉ : 8.

(1) *Cf.* « L'Express » du 2 oct.

LA CONSTITUTION DE LA Vᵉ TRADUITE EN SIAMOIS

● Le gouvernement thaïlandais est en train de faire traduire « pour étude » la Constitution de la Vᵉ République française, et le maréchal Sarit Thanarat, qui a choisi pour modèle le général de Gaulle, a déclaré que celui-ci était l'homme politique dont toute démocratie avait besoin « à l'ère des spoutniks ». Une telle démocratie, selon les maîtres de la Thaïlande, doit être « solide, robuste, capable de faire face effectivement à toutes les éventualités et à toutes les situations d'urgence ». Aussi, bien des rumeurs circulent-elles en Thaïlande selon lesquelles l'Assemblée serait prochainement dissoute, en même temps que l'armée assumerait tous les pouvoirs pour une période transitoire. Et cela, jusqu'à ce que la traduction de la Constitution française soit prête. Un danger : les traducteurs thaïlandais ont la réputation d'être lents et méticuleux...

ENQUETE SUR « L'EXPRESS »

● Le Centre d'études des supports de publicité s'est livré à une enquête officielle sur les principaux journaux, quotidiens et périodiques de Paris et de province, pour établir exactement combien ils avaient de lecteurs et de quelles catégories.

Ces résultats, qui viennent d'être communiqués aux journaux étudiés et aux annonceurs de publicité, sont, pour « L'Express », les suivants :

— Nombre de lecteurs 420.000

— Nombre de « ménagères » (en charge d'un foyer) lisant « L'Express » . . 114.000

— Pourcentage de lecteurs âgés de 18 à 24 ans .... 20 % (1)

— Pourcentage de lecteurs âgés de moins de 49 ans .... 77 % (1)

— Pourcentage de lecteurs appartenant à des foyers de 3 personnes et plus 68 %

Depuis l'époque où cette enquête a été menée (mai-octobre de l'année dernière), la diffusion de « L'Express » a augmenté d'un tiers. « L'Express » a aujourd'hui plus d'un demi-million de lecteurs.

(1) Soit les plus forts pourcentages de toute la presse française d'information, quotidienne et périodique, Paris et province.

BAZOOKA : UN NOUVEAU TEMOIGNAGE

La semaine dernière une enquête de « L'Express » a révélé comment la police avait mis la main, par accident, sur l'agent-clé du complot d'Alger, M. Pierre Joly, et comment sur ordre supérieur il avait été relâché clandestinement, sans être interrogé.

Nous avons reçu, à la suite de cette publication, plusieurs informations complémentaires importantes, en particulier, la lettre suivante.

● Vous parlez dans votre journal avec une autorité certaine de l'affaire dite du Bazooka. Nous nous intéressons particulièrement à cette affaire ayant été rappelés comme « 56/2 » et ayant été affectés à la 2ᵉ compagnie du 131ᵉ R.I., 1ᵉʳ bataillon.

Or une chose nous étonne : tout le monde semble ignorer l'un des principaux acteurs de ce complot. Nous voulons parler de celui qui a procuré aux conjurés les obus du Bazooka. Voici des précisions :

a) Cet officier de réserve (capitaine d'infanterie coloniale) commandait la 2ᵉ compagnie cantonnée à Hamma Righa puis à El Affroun entre juin et décembre 1956 ;

b) Cette compagnie était composée de rappelés (officiers et sous-officiers) ;

c) le capitaine commandant cette compagnie recevait souvent des visites d'officiers de l'état-major d'Alger (2ᵉ Bureau) ;

d) Le dénommé Joly, que vous nous montrez cette semaine, vint plusieurs fois à la ferme des Beni Djemaa où nous étions en garnison, et c'est là qu'il lui fut remis des armes et munitions ;

e) Notre capitaine fut arrêté et, nous croyons, inculpé dans l'affaire du Bazooka. Or nous l'avons rencontré il y a huit jours, roulant en 403. Nous avons également appris qu'il était à Genève lors du 13 mai, et qu'il participa activement aux événements de cette époque ;

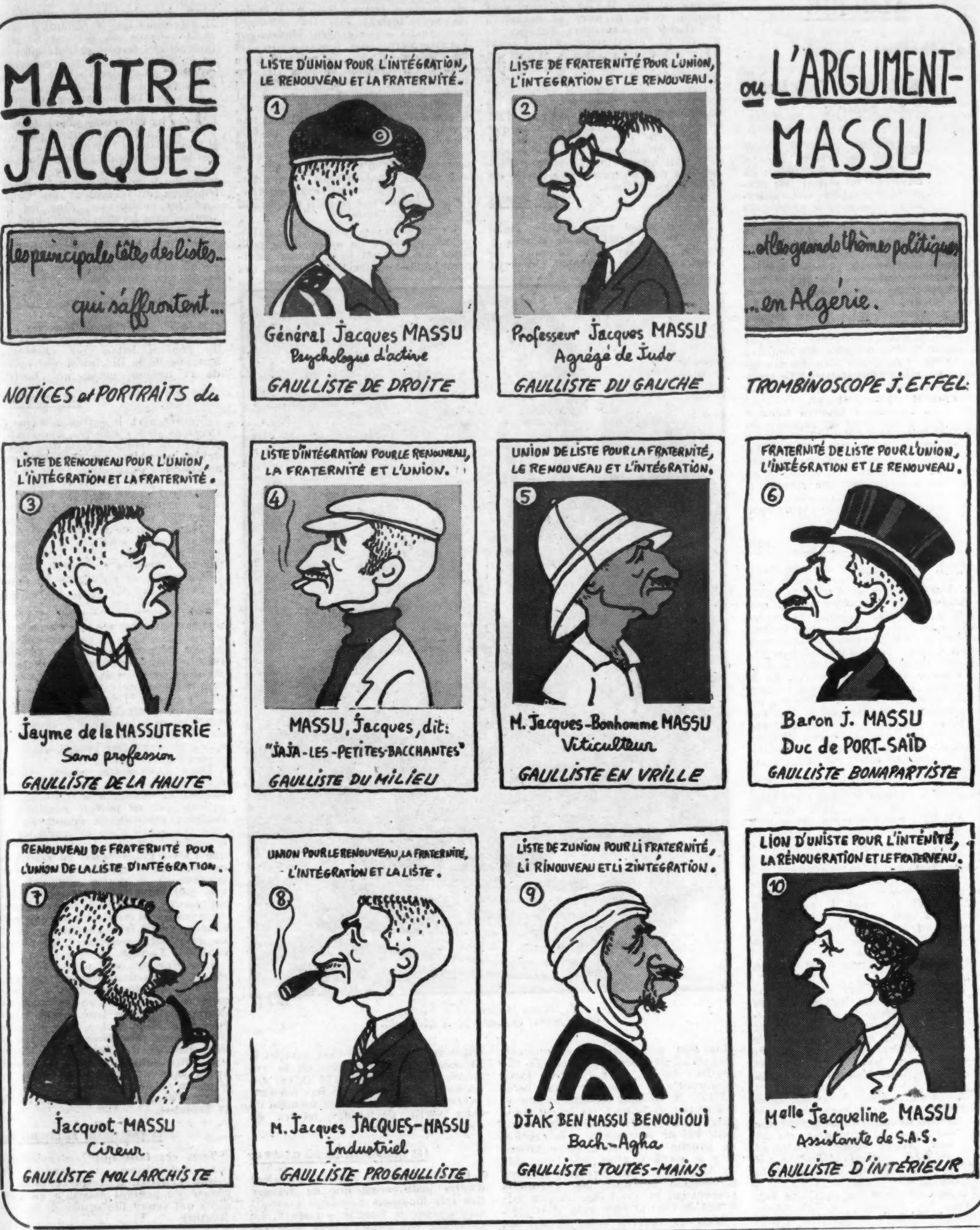
f) Il s'appelle (nous gardions ceci pour la fin) le capitaine Despuech, et fut l'auteur d'un document célèbre sur le trafic des piastres d'Indochine.

Alors voici notre question : cet homme sait-il tant de choses sur les conjurés du système qu'il ait pu se rendre complice d'un assassinat et que personne ne lui dise rien, qu'il roule en voiture, et soit protégé ? Ignoriez-vous ceci ou êtes-vous également complice ? Nous attendons votre réponse.

Un groupe d'anciens de la 2ᵉ Cie.

Signé : Bourdeau, Benatrac, Lauret, Chantier, Durie, Gargeonot.

M. Despuech fut arrêté puis, relâché, bénéficia d'un non-lieu avant l'ouverture du procès. Au cours des audiences un silence général fut observé sur l'origine des armes fournies aux assassins. D'où l'importance du témoignage ci-dessus qui constitue un fait nouveau.



Collection Automne 58
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

EVIAN
L'eau des surmenés
DÉSINTOXIQUE • SUPPRIME LA FATIGUE • CONSERVE LA FORME
Si pure ! Si légère !

ALGÉRIE

Le sabotage

● *D'Alger, Jean Daniel nous câble :*

« *JE viens de voir M. Brouillet, secrétaire général aux Affaires algériennes : les élections ne seront pas rapportées. Tout au plus, espère-t-on convaincre le général de Gaulle de reculer la date de clôture du dépôt des listes et de lancer lui-même un appel aux musulmans.* »

Ainsi s'exprimait, jeudi dernier 6 novembre, l'ambassadeur Henri Hoppenot, président de la Commission de contrôle des élections en Algérie. Ce jour-là, aucune liste n'était encore déposée. On ne rencontrait partout que des hommes consternés : où était le grand souffle unitaire des hommes du 13 mai ? Le grand élan des musulmans pour la fraternisation ? Le spectacle des rivalités ultras et de la tiédeur arabe était accablant.

« *Le grand Charles nous a eus* », déclarait un membre du Comité de Salut public, fort en gueule, et qui tient de véritables conférences de presse dans un restaurant. « *Il savait qu'en nous présentant une carotte, il nous diviserait et pourrait régner. C'est pourquoi j'ai horreur de la démocratie.* »

LA LUTTE EST OUVERTE

Pour les Européens non libéraux, l'échec est, en effet, complet. Ils ont pu constater que leur unité « révolutionnaire » était factice dès que l'armée s'écartait d'eux. Chez les musulmans, la tentative d'introduire les méthodes démocratiques ne déclenchait qu'une réaction de fuite posant un problème grave. Pourtant, la date de clôture ne fut pas reculée. Et le 9 novembre, à minuit, la 53ᵉ et dernière liste de candidats arrivait au secrétariat de M. Hoppenot. Sur ces 53 listes, une quarantaine avaient été déposées en quelques heures. Et dans plusieurs circonscriptions, la compétition paraissait avoir été encouragée.

Que s'était-il passé ?

Pendant deux jours, une pluie d'émissaires s'était abattue sur l'Algérie. Il y avait eu d'abord ceux de l'U.S.R.A.F., représentants personnels de MM. Duchet, Bidault, Morice et Soustelle. Très mal reçus par les groupes para-militaires qui s'insurgent contre toutes les personnalités qui leur rappellent le « Système », ils déclarèrent que la patrie était en danger, que l'heure était de nouveau à l'unité et que l'affaire Sérigny, en provoquant le retrait de la candidature du directeur de « L'Echo d'Alger », avait été une erreur fatale.

Pourquoi la patrie était-elle en danger ?

« *A cause des conspirations de l'entourage du général de Gaulle. L'histoire des pourparlers secrets ne leur avait donc pas ouvert les yeux ? Le rôle de M. Pompidou, ami de Mendès France et pantin de la Banque Rothschild, n'était-il donc pas clair ?* »

« *Le général de Gaulle,* ajoutaient-ils, *se dirige vers une forme de négociation qui est une insulte à la révolution du 13 mai. Nous savons maintenant qu'il est contre l'intégration : il faut donc nous préparer à la lutte.* »

Le plus éloquent sur ce thème fut, dit-on, M. Dumont, collaborateur intime de M. Jacques Soustelle et animateur de l'U.S.R.A.F. Ces entretiens firent si grand bruit dans les milieux européens que M. de Sérigny crut pouvoir enfin prendre sa revanche et exhaler ses rancœurs. Furieux de n'avoir pas été désigné, certain aussi d'être soutenu par deux généraux en place, il sortit de sa prudente réserve pour écrire deux éditoriaux incendiaires — si maladroits et si injurieux d'ailleurs pour le général de Gaulle qu'il prétendait séparer d'un entourage malfaisant et bradeur — que M. Soustelle, gêné, fut contrain, de Paris, à un désaveu. M. de Sérigny ne faisait qu'exprimer tout haut l'inquiétant état d'esprit d'une partie de l'Etat-Major d'Alger.

ON RESPIRE

Mais il y eut aussi d'autres émissaires. Des « gaullistes de gauche » vinrent supplier les libéraux de s'obstiner dans leur combat. On verra plus loin pourquoi ils échouèrent. Des socialistes, dépêchés à la hâte sur l'ordre de M. Guy Mollet, s'employèrent à provoquer des listes S.F.I.O. A Bougie, à Constantine et à Tlemcen, de telles listes furent constituées au dernier moment. Elles ont pour but de représenter « la caution de gauche » de cette consultation. Il y a, en fait, cinq listes (sur 53) en Algérie dont les membres laissent timidement entendre que ce qu'ils préconisent pourrait être un peu différent de l'intégration pure et simple.

Mais on respira enfin devant les listes finales, comme s'il eût été concevable qu'on manque de candidats européens et comme si on avait craint un seul instant que les colistiers musulmans — en général choisis par l'armée parmi des fonctionnaires et les chefs de harkas — puissent faire défaut. En affectant le plus vif soulagement, on trouva aux candidats toutes les qualités, et certains en ont en effet quelques-unes : la sincérité, le courage que suppose en Algérie une ambition électorale, et même parfois l'intelligence. Mais il leur manque à tous la qualité essentielle : la représentativité. Il n'y a pas parmi les musulmans aujourd'hui candidats *une seule personnalité représentative.* Ce qui signifie que le plan du général de Gaulle a échoué.

La reconversion souhaitée du nationaliste militaire en nationaliste politique n'a pas eu lieu. Aucun interprète, même indirect ou lointain, des élites musulmanes ne s'est manifesté. Et même, ajoute l'armée, on ne retrouve aucun représentant de ces élites nouvelles que les officiers d'action psychologique ont rêvé un moment de faire sortir des rangs mêmes du nationalisme F.L.N.

(A.P.)

H. HENRI HOPPENOT A ALGER
On espérait convaincre le général...

LES INSTRUCTIONS DU GENERAL

Les élections, en Algérie, n'avaient d'autre justification que de dégager des interlocuteurs avec qui pourrait être discuté le fameux « reste ». Le caractère des candidatures déposées les rend maintenant indéfendables.

L'échec est si certain — et si grave — que M. Brouillet a tenté de le dépasser en déclarant à Constantine et à Sétif, aux personnalités musulmanes qu'il a reçues, que les élections ne constituent pas le seul moyen du général de Gaulle pour rétablir la paix et qu'il faut continuer à faire confiance au chef du gouvernement français.

M. Hoppenot avait prévu ces difficultés. Dans le rapport qu'il avait adressé au général de Gaulle, après le Référendum, il avait déclaré « inconcevable » une consultation électorale le 30 novembre en Algérie. Son expérience du Référendum l'avait mis en garde, surtout contre des élections législatives à une Assemblée métropolitaine dont tout le monde, et notamment les musulmans, s'est détaché. C'est en partie pour triompher des obstacles inventoriés par M. Hoppenot que le général de Gaulle avait adressé au général Salan les instructions fermes et publiques dont on se souvient : on sait aujourd'hui qu'elles n'ont jamais été vraiment acceptées ni appliquées.

Lorsque l'ambassadeur revint en Algérie, il retrouva de la part de l'Armée les réticences prévisibles, prévues et qu'il faut rendre publiques. Il y eut d'abord la transmission même des instructions du général de Gaulle. Le délégué général en Algérie a communiqué à ses subordonnés les instructions du président du Conseil, sans *les commenter,* sans les faire siennes, sans les développer; bref, sans les *assumer.* Il s'est contenté d'en « informer » — on sait ce que cela veut dire dans la procédure militaire — les échelons inférieurs, alors que sa mission était de les préciser, de les amplifier si des résistances se manifestaient et de veiller à leur exécution.

Il a été clair pour tous les chefs de corps, qu'il y avait là de la part du général Salan une observation formelle de la discipline qui révélait de la tiédeur, sinon de l'hostilité.

LES RESISTANCES

D'autre part, le principe même des élections, telles que les souhaitait le général de Gaulle, c'est-à-dire comme devant permettre aux tendances autonomistes de s'exprimer, a mis en difficulté les plus gaullistes des chefs militaires. On ne peut pas arrêter du jour au lendemain, sans explication préalable, sans mutation de personnel, sans doctrine politique cohérente, une mécanique aussi puissante et aussi bien rodée que celle établie par l'armée française en Algérie, dont le seul objectif, et publiquement depuis le 13 mai, est d'écraser les nationalistes en réalisant l'intégration.

Il y a eu des exemples graves de résistance de l'armée à la Commission de contrôle. Celle-ci s'est plainte que, devant ses propres délégués, un général de l'Est algérien se soit vanté de faire arrêter un candidat musulman nationaliste qui avait décidé de se présenter à Tebessa. Effectivement arrêté, ce candidat ne fut libéré que sur l'intervention de la Commission de contrôle. Mais il est bien évident qu'on lui avait fait perdre le goût de se présenter.

Dans une autre région, proche d'Alger celle-là, un autre général a menacé de déférer à la D.S.T. un musulman s'il se portait candidat. Il détenait, disait-il, un dossier établissant les sentiments nationalistes du candidat. Lorsqu'on lui fit remarquer que c'était précisément en raison de ces sentiments que l'on devait l'encourager à se porter candidat, afin que tout l'éventail des tendances fût représenté, le général répondit qu'il n'y avait pas d'éventail, mais une seule tendance qu'il fallait au besoin créer, ce qui était précisément la mission confiée à l'armée.

Les pressions ont pris parfois un caractère particulièrement pénible. On a incité des parents de prisonniers à se présenter, en les menaçant de représailles sur leur enfant. L'ambassadeur Hoppenot a reçu du père d'une jeune musulmane compromise dans l'affaire des bombes, M. Hocin, une lettre dans laquelle il se plaint, après avoir essayé de contacter M. Alain Savary pour devenir son colistier, d'avoir été par deux fois arrêté et brutalisé.

LE PARLEMENT ET LES DJEBELS

Tous ces faits qui contreviennent aux instructions du général de Gaulle peuvent se résumer dans la phrase du général Massu à un candidat qui venait l'informer de sa candidature.

Ce candidat, qui jouit d'une certaine popularité locale parmi des musulmans de toutes tendances, passe, presque contre son gré, pour incarner des idées libérales. Le général Massu lui a fait savoir qu'il ne soutiendrait pas sa candidature. Le candidat lui déclara alors qu'il n'avait pas besoin de sa voix, puisque le général Massu n'était sans doute pas inscrit dans sa circonscription. Devant cette ironie, le général-préfet, haussant le ton, lui a dit :

« *Monsieur, nous vous combattrons parce que nous ne voulons pas avoir au Parlement des hommes qui défendent les idées que nous pourchassons dans les djebels.* »

C'est une phrase dont la signification va très loin. On peut comprendre, dans une certaine mesure, qu'il soit difficile pour une armée de faire la différence entre le nationaliste vio-

lent et le nationaliste politique. Comme il s'agit d'une guerre psychologique où la propagande politique nourrit constamment l'action militaire, où le renseignement et le soutien des populations jouent un rôle plus grand encore que l'ardeur au combat, on peut très bien concevoir que l'armée française d'Algérie juge ses objectifs remis en question par une consultation électorale où s'introduit la confusion la plus déroutante. Les officiers disent avec la même force que le F.L.N. — et presque avec les mêmes arguments — que la paix doit précéder les élections. C'est un fait qu'il ne peut y avoir de démocratie dans un pays en guerre, surtout en guerre psychologique.

Un collaborateur de M. Hoppenot s'étant plaint de ce que l'on arrêtât actuellement environ 500 musulmans par semaine, un officier lui a répondu qu'il était mal informé : on en arrête environ 2.000. Cela n'a rien à voir ni avec les élections, ni avec le Référendum : il s'agit de la poursuite de la guerre qui implique que l'on interne, pour les « trier », tous les membres supposés de l'organisation politico-militaire du F.L.N. ou de ses structures dites administratives. Ainsi, dans les centres de triage il y a environ en ce moment 20.000 suspects. Dans les centres d'hébergement, il y en a plus de 10.000. D'autres centres ont été ouverts pour les fellagha pris les armes à la main. Des rafles quotidiennes — qui sont d'ailleurs souvent suivies de libérations immédiates — sont entreprises dans toutes les régions où le F.L.N. essaie de rétablir son organisation politique clandestine. On devine qu'après une telle réponse des militaires, le collaborateur de M. Hoppenot a pu se perdre en réflexions sur la possibilité d'introduire la démocratie dans un Etat que la guerre a rendu à ce point policier.

« FAIRE FACE »

L'attitude de l'Armée — face aux élections — est grave, en ce qu'elle manifeste une volonté de résistance que l'on croyait brisée.

> « *Nous ne nous laisserons pas avoir cette fois,* m'a dit un officier, *même par un homme que nous respectons. Nous étions opposés aux élections, car nous savions qu'elles étaient impossibles et nuisibles. Mais s'il faut absolument des représentants à la Chambre, nous n'enverrons pas des hommes susceptibles de nous tirer dans le dos et de se faire les complices d'une braderie. Puisque vous voulez à tout prix des interlocuteurs, nous vous en donnerons.* »

L'Armée ? Ce qu'on entend par ce mot, c'est deux ou trois états-majors, quelques généraux et colonels et une cinquantaine de capitaines. Parmi ces derniers, certains nourrissaient le rêve de faire remplacer les anciens politiciens musulmans du « système » par d'anciens combattants du F.L.N., de substituer les élites nouvelles aux « administratifs », « les Yacef Saadi aux Farès ». Mais si l'Armée a su s'opposer aux Farès, elle s'est bien gardée d'imposer les Yacef. Cette flamme elle-même qui pouvait représenter un progrès dans le chaos actuel et à laquelle j'ai été attentif lors de mes derniers voyages, vient de s'éteindre. L'Armée n'est plus invitée aujourd'hui qu'à rester vigilante aux côtés des ultras, des groupes paramilitaires, des formations civiles qui ont gardé toutes leurs armes.

Le président du Conseil a tenté une gageure dans un pays en guerre. A partir du moment où cette entreprise est sabotée, elle ne devient plus qu'une dérisoire et coûteuse mascarade. Les officiers ne veulent pas envoyer, *même dans un Parlement français,* des hommes qui pourraient mettre en question le but de leur guerre. Le résultat, c'est que, dans cette situation impossible où le général de Gaulle est inévitablement désobéi, son incomparable prestige — chance unique de la France — se désagrège.

Ce prestige, cependant, est immense. On n'en a aucune idée en France. Il prend des proportions parfois grotesques, toujours émouvantes.

Le général a incarné toutes les valeurs dans la masse musulmane : la paix, la loyauté, l'autorité. Il a profité de toutes les équivoques. Un musulman m'a juré que « *de Gaulle était d'accord avec le F.L.N.* » et qu'ils attendaient tous les deux le moment venu de s'entendre. Au Référendum, des milliers de musulmans ont voté pour « *le grand marabout de la paix* ».

Lorsqu'on les a invités à tomber du plébiscite du grand chef au « choix » d'un prétendu représentant, de la grandeur acceptée à la démocratie méditerranéenne, à l'ombre des épées, la chute a été un peu brutale.

> « *De Gaulle a provoqué un tel choc,* m'a dit un militant nationaliste, *qu'il a été dangereux pour nous.* »

M. René Brouillet a Paris
Au milieu d'une foule d'émissaires
(A.D.P.)

Cela m'a rappelé qu'à Tunis, il y a exactement une semaine, un membre du F.L.N. m'avait déclaré :

> « *Heureusement que les ultras travaillent pour nous, car l'expérience de Gaulle aurait pu réussir.* »

Il faisait allusion à la façon dont les ultras ont présenté en Algérie la conférence de presse du général de Gaulle et à la signification qu'elle a prise pour les Algériens. C'est un fait que pour les musulmans lisant la presse algérienne ou écoutant la radio d'Alger, il n'y avait aucun doute possible : le général de Gaulle n'offrait qu'une reddition sans conditions.

Et cependant, le mythe de Gaulle survit. Certains militaires prétendent même qu'ils pourraient provoquer un soulèvement, faire descendre des hommes de la montagne, en déclarant que le général de Gaulle est en danger et qu'il faut venir le défendre. Combien de temps ce mythe tiendra-t-il encore ? On a l'impression que tout se décide en ce moment.

BAODAISME OU ABANDON

Que voulait le président du Conseil ? Le badoaïsme, m'a-t-on dit à Tunis ; l'abandon dans la dignité, ai-je entendu à Alger. Le passage d'un pays à l'autre donne une vision kafkaïenne du problème algérien. Deux communautés sont actuellement tendues, dirigées vers des univers qui à la fois se complètent, se justifient l'un l'autre et recherchent leur destruction.

Entre ces deux univers, c'est un fait qu'il y avait, qu'il y a une voie moyenne. Ce que les uns appellent le « baodaïsme » pourrait bien n'être qu'un moyen de créer une troisième force, non point pour supplanter le F.L.N., mais pour aider à sa reconversion politique par étapes.

Ce que les autres appellent « l'abandon de l'Algérie » pourrait bien n'être qu'une façon de maintenir dans un cadre français une Algérie autonome. Malgré toutes les réticences, si l'on admet que l'indépendance réclamée par le F.L.N. est impossible à octroyer immédiatement et que la victoire purement militaire souhaitée par l'Armée est une chimère, il faut espérer que des tentatives seront faites pour sortir de l'impasse et ne plus considérer la paix comme un préalable nécessaire.

C'est dans ce sens que l'initiative du général de Gaulle apparaît respectable à certains libéraux. Ces derniers eux-mêmes ont pourtant renoncé. Pourquoi ?

Il faut le dire : le retrait, bien trop silencieux, des candidatures de MM. Chevallier, Fontlup-Esperaber, Alain Savary et même de MM. Baujard, Blachette et du docteur Solacroup a provoqué ici, dans toute l'opinion libérale, un malaise certain. D'abord, parce qu'il est bien vrai qu'il existe à nouveau une opinion libérale. C'est l'une des seules réussites de cette tentative de renouveau démocratique. Dans les rues, dans les cafés, dans les antichambres, on discute à nouveau et avec une relative liberté. Le fait déterminant est la possibilité de corriger les informations officielles par la presse devenue libre. Depuis que les journaux de gauche ne sont plus interdits en Algérie, on assiste à une résurrection politique de certains milieux européens et musulmans qui restaient isolés et coupés de toute résonance métropolitaine. Pour cette fraction de l'opinion, le retrait des hommes en qui elle avait confiance méritait des explications au grand jour, et surtout à Alger même. L'occasion était belle de demander des explications à la Commission de contrôle.

M. Hoppenot, soucieux de voir se manifester toutes les tendances de l'opinion algérienne, aurait été contraint dans ce cas d'engager un combat plus vif encore qu'il ne le fait actuellement. Cette gauche algérienne qui ne demande qu'à s'épanouir et qu'à s'exprimer s'est sentie soudain frustrée. Elle aurait souhaité, et elle souhaite encore, qu'on s'appuie sur elle.

ENTRE DE GAULLE ET LE F.L.N.

A dire vrai, la plus grande surprise des libéraux qui voulaient être candidats a été la réaction des musulmans eux-mêmes. Sans doute explique-t-elle en partie leur réserve, leurs nuances dans la protestation, leur répugnance à mettre en cause, sur place, l'ordre établi. Ils étaient venus en Algérie, avec le souci de ne pas devenir les « cautions morales » éventuelles d'une consultation qui risquait d'être faussée. Non seulement ils ont vérifié que la consultation était faussée, mais encore ils ont vu qu'il n'était même pas question qu'ils fussent une caution, puisque les colistiers comme les électeurs leur échappaient.

Cela n'est sans doute pas vrai pour M. Chevallier dont le nom reste encore un symbole et qui eût pu entraîner un certain nombre de modifications du scrutin. Mais la masse musulmane a glissé dans une indifférence complète à l'égard de ces élections depuis qu'il est devenu clair pour elle que le F.L.N. s'y opposait totalement et qu'il n'était plus question de la personnalité du général de Gaulle, mais de l'envoi de représentants plus ou moins qualifiés dans une Assemblée dont ne peut dépendre le rétablissement de la paix en Algérie.

Cette désaffection ne s'observe pas seulement dans les élites nationalistes, dont on devine qu'elles sont hostiles à toute collaboration électorale, mais dans le peuple algérien tout entier qui juge qu'il ne saurait y avoir d'avenir que dans un rapport direct entre le F.L.N. et le général de Gaulle, c'est-à-dire entre la seule personnalité et le seul mouvement qu'il respecte profondément. Entre les deux il y a le vide, et le F.L.N. n'a pas eu besoin de le provoquer. Parmi les 126 candidats musulmans, il y a quelques éléments représentatifs d'un mouvement intégrationniste minoritaire dont on ne peut pas ignorer qu'il existe. Mais le peuple ne se sent pas concerné par une telle représentation.

Cette consultation qui n'avait de sens pour lui que dans la mesure où elle préparait un rapprochement entre le F.L.N. et le général de Gaulle, se vide de toute signification dès qu'elle prend l'aspect d'une nouvelle phase de la guerre psychologique. Ce fut le point de vue des libéraux et il est parfaitement justifié. Auraient-ils dû prendre la responsabilité de le dire à Alger même, comme on regrette ici qu'ils ne l'aient pas fait ? Je pense que oui.

Pour le moment, les jeux sont faits. C'est-à-dire que personne ne s'intéresse vraiment au sort des députés algériens qui siégeront dans la nouvelle Assemblée nationale de la Vᵉ République. Les seules questions que se posent les hommes sérieux sont : Est-ce que les contacts continuent entre le gouvernement français et le F.L.N. ? Est-ce que le général de Gaulle, au risque même d'une épreuve de force, imposera un jour à l'Armée d'Algérie une politique qui puisse déboucher sur un avenir ?

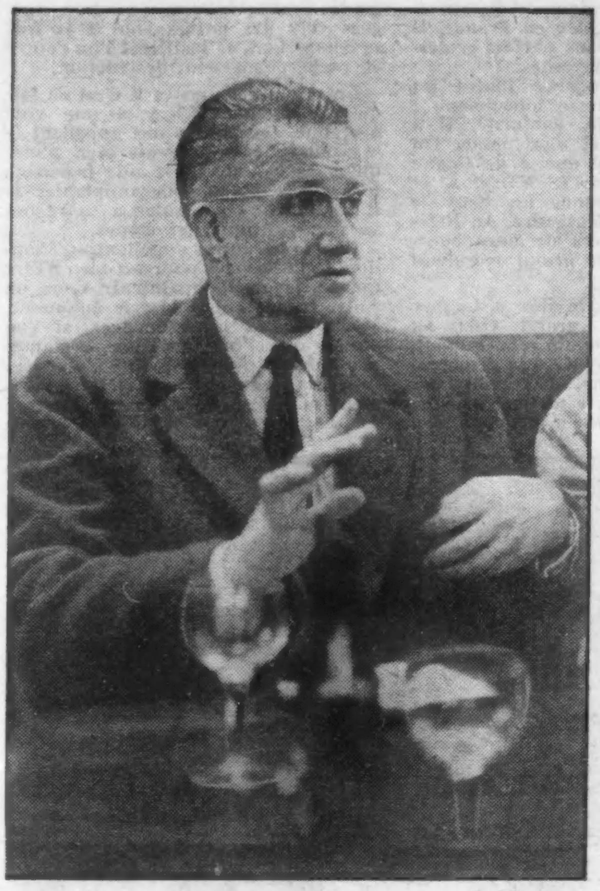
JEAN DANIEL.

Vous résigner ! NON
IL FAUT CONSTRUIRE
IL FAUT TRANSFORMER
PROBLEMES ?
Téléphonez à GOB. 23-18
Nous sommes à votre disposition pour vous rencontrer, étudier votre programme et vous soumettre sans engagement de votre part : esquisses et devis
PIERRE ET NICOLE CHAPO
ARCHITECTURE - CONSTRUCTIONS
DECORATION - INSTALLATION
14, boulevard de l'Hôpital - PARIS (Vᵉ)

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
vous présente sa nouvelle collection de vêtements de luxe : Pardessus, Auto-Coats, Imperméables français et importés.
Zone bleue stationnement facile
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

ÉLECTIONS

● *Dans 10 jours la France vote. Cette semaine les envoyés spéciaux de « L'Express » ont été prendre la température de la campagne électorale dans plusieurs circonscriptions : voici Frenay contre Duclos, Baylot contre Barberot, Lecœur contre André Marie et « Michelin » contre Mendès France.*



(Rodriguez.)

M. HENRY FRENAY

Arbitres : les boulistes de Rosny.

(Rodriguez.)

M. JACQUES DUCLOS

De Montreuil à Neuilly

CHAQUE circonscription de la Seine s'est transformée, depuis quelques jours, en véritable pré aux clercs où se donnent les rendez-vous de noble compagnie. Nouvelle école d'escrimeurs, le C.R.R. (Centre de Réforme Républicaine, dont les membres sont plus connus sous le nom de « gaullistes de gauche ») a voulu dès la première rencontre s'attaquer à des champions, sur le terrain de l'adversaire : à Montreuil-Rosny, M. Henry Frenay a lancé un cartel à M. Jacques Duclos ; dans le quartier Saint-Lambert (15e arrondissement), M. Roger Barberot se mesure à M. Jean Baylot, l'ancien préfet de police. Un coup à gauche, un coup à droite.

DE GAULLE ET DUCLOS

Quand on demande à M. Henry Frenay pourquoi il a brusquement décidé de descendre dans l'arène, en abandonnant pour cela ses fonctions de délégué général du syndicat des producteurs de films, il répond :

— *Parce qu'il y a de Gaulle et parce qu'il y a Duclos.*

Il n'a jamais, depuis dix-huit ans, cessé d'être gaulliste. Pourtant, en 1947, il n'entra pas au R.P.F., mais à la S.F.I.O. A un autre titre également il est un non-conformiste de la politique :

— *Je vous préviens,* dit-il lorsqu'il donna son adhésion à son secrétaire de section, le « gauchiste » Marceau Pivert, *que je suis catholique pratiquant.*

En revanche, il était en complet désaccord avec de Gaulle sur l'Europe à Six, dont en qualité de président de l'Union européenne des fédéralistes, il a toujours été un partisan acharné.

Après avoir été ainsi pendant des années « guelfe aux gibelins et gibelin aux guelfes », il devenait en 1958 un parfait candidat de la S.F.I.O. et du C.R.R.

— *J'y vais,* dit M. Frenay, *pour l'amour du sport mais aussi avec l'espoir de vaincre.*

M. Henry Frenay, comme M. François Mitterrand et comme Me Jacques Isorni, habite rue Guynemer : ses fenêtres ouvrent sur le beau jardin du Luxembourg. De Montreuil, de Rosny, il ignorait tout. Peut-être avait-il seulement, deux ou trois fois dans sa vie, traversé en voiture la commune où, depuis une trentaine d'années, règne M. Jacques Duclos. Il ne s'en cache pas :

— *Je suis un parachuté,* dit-il.

Cette circonscription est l'un des bastions les plus solides, dans la Seine, du parti communiste, qui recueillait 45 % des voix en 1951 et 48,5 % en 1956. Pourtant, au référendum il n'y eut que 37,7 % de non, ce qui fait dire à M. Frenay que seul un gaulliste « de gauche » peut hériter de ces suffrages.

L'entreprise est difficile. Depuis de très longues années, le P.C. est à la mairie et dans toute l'administration municipale ; il dispose d'un appareil très au point, et de dévouements fidèles : permanences, colleurs d'affiches, service d'ordre, facteurs bénévoles, frères visiteurs, tout cela existe et fonctionne bien.

FACE A FACE ?

« Jacques », comme on l'appelle à Montreuil, est là chez lui. Ce petit Béarnais tout rond est d'une intelligence agile, célèbre. Il dispose d'un clavier étendu : si son aspect physique lui permet mieux qu'à beaucoup de jouer de la bonhomie et de l'ironie, il sait aussi attaquer durement, directement, ses ennemis ; au Palais-Bourbon, comme en réunion publique, il caresse la tribune de sa main, puis brusquement l'empoigne ; sa voix où roulent les cailloux du Gave s'enfle soudain. L'ours qu'on croyait en peluche sort ses griffes, des vraies.

Jusqu'à présent, retrouvant la vieille technique du scrutin d'arrondissement, il vise l'homme dans son adversaire: M. Frenay, c'est le « caméléon », le « bigame politique ».

— *Retrouvons-nous face à face dans une grande réunion contradictoire,* a répondu l'ancien ministre. *Disons-nous en face ce que nous avons à nous dire.*

La joute serait belle. Il y a de l'officier de carrière et du professeur agrégé dans le visage coloré, le nez volontaire, les traits marqués, la chevelure argentée, l'élégance discrète de M. Henry Frenay, qui sait aussi bien tenir un auditoire que pousser l'attaque.

En attendant, il faut « travailler la circonscription ».

A Montreuil, la petite section S.F.I.O. s'est mise au travail pour M. Frenay : on s'est employé à faire du porte à porte, à organiser les réunions.

Bien que disposant de deux postes de commandement (l'un, comme il dit, « opérationnel », l'autre « politique »), M. Frenay utilise peu la méthode de la permanence, qui consiste pour un candidat à attendre — dans un bistrot choisi pour les besoins de la cause — la visite des électeurs. Il préfère demander à un ami de réunir chez lui dix ou vingt habitants de la commune, sélectionnés selon deux critères : ils ont une influence dans un milieu déterminé ; ils ne sont pas à priori décidés à apporter leur voix au candidat.

Ainsi, deux ou trois fois chaque jour, M. Henry Frenay se promène du boulevard Rouget-de-Lisle à la rue des Groseilliers et — selon l'heure — le verre de bière ou la tasse de café à la main, s'explique et répond aux questions de ses hôtes.

Et puisqu'il s'agit d'une élection aussi personnelle que politique, il ne doit négliger personne. Sa porte s'est ouverte immédiatement devant les pêcheurs à la ligne de Montreuil et les boulistes de Rosny.

On lui pose souvent cette question :

— *Etes-vous le mieux placé pour battre Jacques Duclos ?*

L'ancien ministre en est convaincu. Mais il doit compter à droite sur un conseiller municipal bien connu dans la circonscription, le docteur Profichet. Si, après le premier tour, le candidat S.F.I.O.-C.R.R. est distancé par ses deux concurrents, il devra se retirer. M. Duclos serait alors assuré de la victoire : jamais les électeurs communistes qui ont voté non au référendum, jamais certains socialistes même ne donneraient leur voix au candidat modéré.

C'est donc bien entre Henry Frenay et Jacques Duclos que la partie se joue. Le leader communiste le sait. Il se garde de troubler les réunions de son adversaire, estimant sans doute que la tactique du silence lui est plus profitable que celle du grand spectacle.

BAYLOT-BARBEROT

Ce n'est pas, semble-t-il, la méthode que M. Jean Baylot compte, dans le quartier Saint-Lambert, employer contre le colonel Barberot. S'ils ont choisi cette circonscription, c'est bien parce qu'ils pensaient y avoir une chance et non pas parce que le premier y réside

50 ans d'expérience ne sont pas trop pour bien connaître la fourrure :

Sur les marchés mondiaux on réserve les meilleurs lots à BRUNSWICK car on le sait exigeant. Cette exigence s'étend aux multiples opérations qui concourent à la beauté de votre fourrure »

A l'occasion du cinquantenaire BRUNSWICK offre à tous ses acheteurs la transformation ou la réparation d'une fourrure ancienne

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE A

BRUNSWICK

DU NOUVEAU CHEZ BRUNSWICK : LE CUIR

62, BOUL. DE STRASBOURG (GARE DE L'EST) — GRAND PARKING DANS L'IMMEUBLE

PUBLICIS PHOTO MANDELLO

(A.P.)

M. JEAN BAYLOT (1)
Une surprise pour le clergé du quartier Saint-Lambert

depuis vingt ans et que le second a habité naguère l'arrondissement voisin. Paris n'est-il pas toujours une sorte d'amplificateur des flux politiques ? Le problème est de savoir sur qui se portera la plus grande partie des 33.000 électeurs non communistes (contre 12.000 au P.C.) de 1956.

En matière de gaullisme, M. Barberot ne craint pas la concurrence. Cet homme aux larges épaules, à la moustache en brosse, aux yeux clairs qui fixe droit l'ami comme l'adversaire, au rire éclatant, est un militaire, mais pas un militaire comme les autres. Sa vie est une aventure ; il a failli la perdre dans un coup d'Etat en Equateur, sous les balles des brigands en Afghanistan, et combien de fois ensuite dans les Forces Françaises Libres, puis en Algérie — dans cette guerre qu'il qualifie « d'absurde ».

Il veut, dit-il, « faire le pont entre de Gaulle et Mendès France ». Il fut l'un des plus farouches adversaires de l'U.N.R. de MM. Soustelle et Chaban-Delmas. Cependant l'U.N.R. n'a pas présenté de candidat contre lui.

LA LETTRE DU GENERAL

On aurait eu du mal, chez les gaullistes, dont beaucoup ne le sont que de fraiche date, à trouver un candidat qui pût, pour ce qui est des titres, rivaliser avec le colonel Barberot. De plus, on sait que le général de Gaulle lui témoigne de l'affection ; il le lui a dit récemment encore dans une lettre.

— *S'il vous l'a envoyée, c'est pour que vous l'utilisiez*, lui disait un collaborateur du président du Conseil.

— *Non*, répondit M. Barberot. *S'il me l'a envoyée, c'est parce qu'il sait que je ne l'utiliserai pas.*

La troisième raison, le colonel Barberot la donna lui-même aux dirigeants de l'U.N.R., qui songeaient à présenter contre lui M. Pierre de Gaulle :

— *Dans ces conditions, je pars faire campagne contre Soustelle à Lyon.*

Il a obtenu gain de cause.

Son adversaire n'est pas plus que lui un spécialiste du 15ᵉ arrondissement. Cet homme gras et chauve, dont les yeux se dissimulent presque toujours derrière d'épaisses lunettes noires, a fait carrière dans l'administration postière, puis préfectorale, grâce au syndicalisme, au parti socialiste, à la maçonnerie et enfin — brebis égarée — à la démocratie chrétienne. Le clergé du quartier Saint-Lambert s'est interrogé sur les raisons qui ont dicté le choix — puisque le candidat est investi par trois partis politiques de droite — de MM. Roger Duchet, André Morice et Georges Bidault. Ceux qui ont rencontré M. Baylot connaissent la réponse : l'anticommunisme rabique.

Il existe bien des façons de combattre l'influence communiste. Lorsqu'il était préfet de police, M. Baylot avait choisi la moins efficace, puisqu'il était parvenu à mettre les rieurs du côté de ses adversaires ; c'est à lui qu'on doit la découverte de pigeons voyageurs dans la voiture de M. Jacques Duclos. En revanche, il laissa quelques colonels de choc manifester leur mécontentement sur la personne de M. Joseph Laniel, alors président du Conseil, à l'Arc de Triomphe.

(Rodrigues.)

M. ROGER BARBEROT
Il a failli partir pour Lyon

L'ancien préfet, que la maladie a tenu longtemps à l'écart de la vie publique, n'a qu'une activité assez réduite. Il travaille surtout avec quelques notables modérés et il compte davantage encore sur les trois étiquettes qu'il arbore. Certains de ses amis lui ont également conseillé d'envoyer quelques « équipes spécialisées » faire du chahut chez le colonel Barberot.

UNE ETONNANTE EQUIPE

M. Barberot, lui, ne tient pas en place. Il court de sa maison de Neuilly, où il vient de s'installer, au siège du C.R.R. Faubourg-Saint-Honoré, et de là à la permanence de la rue de Vaugirard. Il téléphone, signe du courrier, relit un article, discute de la campagne de son parti en province, reçoit des visiteurs, s'élance à une réunion, sans oublier le matin la tournée des commerçants du quartier.

Dans ses circulaires — une pour ceux qui sont supposés avoir voté Oui au référendum, une pour ceux qui ont voté Non — M. Barberot attaque ceux qui, comme son adversaire, se réclament de de Gaulle « à droite ».

Le colonel Barberot a réuni autour de lui un groupe d'amis. Il s'appuie sur les comités radicaux, sur les jeunesses socialistes, sur des syndicalistes... Le soir, on voit arriver vers minuit à la Coupole, riant et parlant haut, M. Barberot en veston et le cou entouré d'un épais foulard noir, suivi d'une étonnante équipe où l'on distingue un facteur noir et deux Vietnamiens.

Frenay contre Duclos, Barberot contre Baylot : les gaullistes « de gauche » livrent, à Paris, des combats de personnes, plus que de programmes. Ils comptent sur le prestige du général de Gaulle, et sur leur rayonnement personnel, pour canaliser les voix de ceux qui souhaitent que «ça change». Leurs atouts essentiels sont l'hostilité que leur marque le groupe Soustelle, et la sympathie du général.

JEAN FERNIOT.

(1) Contemplant sa photographie.

De Rouen à Louviers

A en juger par les nombreuses affiches qui couvrent les murs de Rouen, le principal candidat aux prochaines élections pourrait bien être un certain Napoléon Rancy qui fait salle comble chaque soir, depuis deux semaines, en présentant un programme d'équilibristes et de cavaliers. La foire de la Saint-Romain bat son plein ; mais la campagne électorale est à peine commencée. Tout le monde pense d'ailleurs qu'elle sera très calme. Je ne sais si cette cité traditionnellement paisible, chef-lieu d'un département de notables, où l'on est à la fois député, maire et ministre (voyez Chastellain, Courant, André Marie) a connu la fièvre au moment du référendum. En tout cas, la fièvre est bien tombée.

LE MAIRE DE SOTTEVILLE

A droite, le carrousel continue à tourner comme autrefois. M. Chastellain, maire bonhomme et rougeaud qui ressemblait à un nain de Blanche avoué au visage triste et aux dents longues. M. Tisset est maire de la Neige, a passé la main à M. Tisset, ville depuis un an ; il veut devenir député ; c'est normal. M. Lecanuet, ancien député M.R.P., qui, comme chef de cabinet de M. Pierre Pflimlin, a joué un grand rôle dans l'enterrement de la IVᵉ République et qui espère jouer un rôle plus grand encore dans l'installation de la Vᵉ, veut reconquérir son siège et devenir maire: c'est normal aussi. Comme il est plus jeune et plus actif, on le donne favori ; mais sa défaite ou sa victoire ne changera pas grand-chose.

A gauche, au contraire, on a l'impression que la situation évolue lentement, que des hommes nouveaux apparaissent. Un d'entre eux, au moins, est bien placé : maire de Sotteville depuis 1947, Roland Taffereau s'est attaché à rebâtir une cité détruite à 67 % par les bombardements et qui compte aujourd'hui plus de 30.000 habitants, pour la plupart cheminots. Cet homme simple, qui a le visage bon et triste de Fernand Ledoux dans « Les Visiteurs du Soir », est un ascète. Il a décidé d'attendre, pour faire rebâtir sa propre maison, que le dernier sinistré de sa commune soit relogé et vit, depuis deux ans, dans un baraquement provisoire. Soudeur à l'arc à la S.N.C.F., il continue à exercer son métier le matin de 7 heures à 11 heures, puis il se consacre à ses administrés.

Jusqu'en 1952, il était communiste. Il milite aujourd'hui avec sa femme au sein de l'U.G.S. où il a entraîné la plupart de ses fidèles. Sotteville se trouve être ainsi une des rares communes de France où cette organisation possède une assise réellement ouvrière.

S'il est élu, Roland Taffereau ne sera pas le député « ministrable » et brillant. Son expérience de maire lui a montré que des problèmes comme ceux du logement ou des finances locales (Sotteville connaît toutes les difficultés des communes « dortoirs ») sont insolubles si des dispositions nouvelles ne sont pas prises à l'échelle nationale. Il compte lutter avec patience au sein du Parlement pour les faire aboutir.

En face de ce candidat modèle, une personnalité : M. Georges Brutelle, militant socialiste de toujours, a gravi un à un les échelons de la hiérarchie. Aujourd'hui secrétaire général par intérim de la S.F.I.O. et bras droit de Guy Mollet, il a besoin, pour consacrer son ascension, d'un siège de député. C'est le type du socialiste discipliné qui ne sortira jamais du sérail.

A Oissel, j'ai vu M. Brutelle en action. Le maire de l'endroit ayant disparu mystérieusement avec les clefs de l'école et les ampoules électriques, la réunion se tient dans un préau, à la lueur des phares d'une 2 CV.

M. Brutelle a le physique d'un bagarreur et la voix fluette d'un séminariste. Trapu, visage carré (un tiers de Cary Grant, deux tiers de Jean Chevrier), il parle, les mains dans

→

BEREL
tailleur chemisier
HABILLE L'HOMME MODERNE
VETEMENTS DE CLASSE
12, rue de Sèvres - PARIS

→

les poches d'un élégant manteau gris, de l'action bienfaisante de Guy Mollet qui a sauvé la République des factieux. Pendant ce temps, on nous distribue le texte des lettres qu'il a échangées avec MM. Hervé et Lecœur. Le sens de sa campagne est claire : hors de la S.F.I.O., point de salut.

PAS DE PRONOSTICS

Mais que représente encore la S.F.I.O. en Seine-Maritime ? Les militants qui écoutent M. Brutelle sont des gens rassis : employés des P.T.T. obsédés par le coup de Prague et la haine du « coco ». La jeunesse est en train de passer au parti socialiste autonome, qui compte déjà douze sections dans le département.

Les chances de M. Brutelle ne sont donc ni plus ni moins grandes que celles de M. Taffereau, ou du notable de l'U.N.R., M. Jean Morisse, très connu dans la région, ou du député communiste sortant, M. Jean Leroy. C'est un trait caractéristique de cette campagne qui, avec le scrutin d'arrondissement, se déroule dans des conditions entièrement nouvelles : personne n'ose faire de pronostic. On suppose que les électeurs réagiront *autrement* que d'habitude ; mais nul ne sait comment.

Autre trait caractéristique : la multiplicité des candidatures. Dans la quatrième circonscription, qui groupe autour du centre industriel de Maromme un certain nombre de communes semi-rurales, trois candidats de gauche revendiquent la succession de M. André Marie.

Parmi eux, un député sortant, M. Constant Lecœur. Dans la famille Lecœur, on s'appelle Constant de père en fils. L'actuel est le septième du nom. Agriculteur à Yvetot, il rêvait dès son plus jeune âge de devenir député. Il a été élu pour la première fois en 1956, sur une liste du Front Républicain. C'est un homme de gauche, mais c'est plus encore un indépendant. Il se qualifie lui-même, avec humour, de « poujadiste de gauche ». Le milieu parlementaire l'a écœuré ; il se représente pourtant, par amour de la lutte, et peut-être aussi par goût de la popularité. Car on l'aime bien, Constant VII, dans son pays de Caux. Un électeur lui a dit : *« Je vais à vos réunions, parce que vous, vous êtes une curiosité ».*

LA CAMPAGNE DE CONSTANT VII

Constant mène une campagne très personnelle. Chaque matin, il « fait » deux ou trois marchés de villages et une sortie d'usine ; le soir, deux réunions.

Je n'ai pas eu la chance d'assister à une de ces réunions ; mais j'étais avec Constant, un matin, au marché de Monville. Atmosphère curieuse, je m'attendais à des palabres interminables, parmi le caquetage des poules et les cris des marchands. Las ! Maupassant est bien loin : on arrive au marché en auto. On est reconnu, on serre des mains, on demande des nouvelles de la fille ou du neveu, et naturellement on boit un verre. Mais la conversation ne se prolonge guère et il n'est jamais question de politique : les paysans normands ne sont pas bavards.

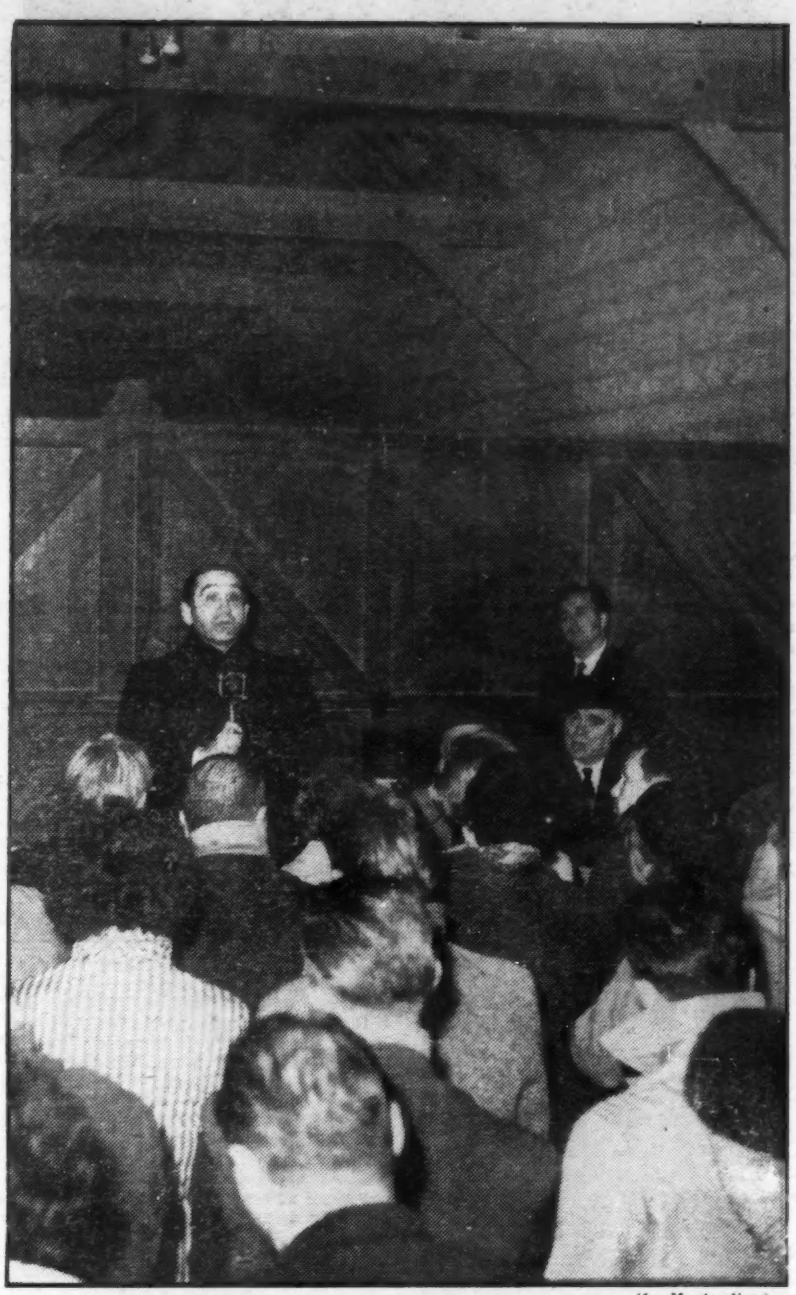
A peine le muscadet avalé, il faut recommencer ailleurs. Les quatre cafés de Monville ont ainsi reçu successivement notre visite. Il arrivait d'ailleurs que nous y retrouvions les mêmes clients. Parfois, Constant VII fait une partie de dominos avec un électeur. Les Normands jouent à ce jeu avec la même célérité que les Chinois au mah-jong.

Entre le double six et le six-et-un, Constant glisse que *« Marie est fichu »*. Le partenaire approuve, d'un hochement de tête. Osera-t-il, le jour du scrutin, refuser sa voix au vieux notable radical qui appelle tout le monde « ami », au député-maire-ministre qui a tant fait pour Barentin ? Constant Lecœur paraît être le mieux placé pour vaincre au second tour. Mais il faudrait qu'il arrive en tête au premier. Or, son rival, Vauquelin, maire de Maromme (autre bâtisseur obstiné, président de l'Office des H.L.M. de Seine-Maritime), « fera » beaucoup de voix.

UN OPPOSANT DISCRET

La situation est confuse à Rouen, elle est claire à Louviers. Personne ne doute que Pierre Mendès France, qui représente l'arrondissement depuis vingt-cinq ans et qui a toujours gardé un contact étroit avec ses électeurs, ne soit réélu.

Lors des cantonales, au printemps



(L. Moutardier.)

M. PIERRE MENDÈS FRANCE DANS L'EURE
Un visiteur est venu d'Alger

dernier, les ultras d'Algérie avaient dépêché pour le combattre un citoyen de Tlemcen, muni de matraques et de bombes lacrymogènes. Ces méthodes n'ayant pas plu à la population et ayant donné encore plus de voix à Mendès France, ils emploient maintenant la tactique inverse. Le membre du C.S.P. d'Alger qui se présente contre Mendès France, un nommé Baudier, est celui-là même qui, prononçant au balcon du Gouvernement général, le 13 mai, une harangue trop longue au goût de certains, répondit à ceux qui essayaient de le tirer par la manche : *« Je parle au nom de la foule ! »*

Il faut croire que, depuis, M. Baudier s'est bien assagi. Sa première visite très courtoise, à Louviers, a été pour son adversaire, le « bradeur ». Après quoi, animé par un souci peut-être excessif de discrétion, il a disparu. Aucune affiche, aucun tract, aucune réunion, n'ont encore signalé sa candidature ; on ne sait même pas s'il a déposé sa caution.

Le seul adversaire sérieux de Pierre Mendès France est M. Rémy Montagne, un M.R.P. qui se camoufle astucieusement en partisan du « regroupement des oui ». Gendre des pneus Michelin, lié avec M. Borgeaud, M. Montagne a beaucoup d'argent. Depuis trois ans, il essaie de s'imposer dans l'Eure en publiant un hebdomadaire, « Eure-Eclair », que peu de gens lisent mais qui dispose néanmoins de huit rédacteurs permanents et de quatre bureaux dans le département (ce qui coûte plusieurs dizaines de millions par an). Il a fait installer récemment à Evreux une brillante enseigne lumineuse et se propose d'envoyer, au cours de la campagne, quatre numéros spéciaux de 15 pages aux 60.000 habitants de la circonscription. Coût : trois ou quatre millions. Avocat d'affaires à Paris, M. Montagne est un orateur ventru doué d'une grande facilité de parole, prodigue en effets de manches, et qui mène lui aussi campagne auprès des « notables ». Il ne semble pas qu'il ait encore trouvé grande audience malgré ses prodigalités.

Lundi soir, il croyait tenir une réunion de tout repos dans le bourg rural de Brionne mais lorsqu'il eut fini son discours, quelqu'un se leva.

« Rémy Montagne, dit-il, *si je suis venu te porter la contradiction ce n'est pas au nom d'un parti mais au nom de ton passé, de notre passé. »*

— Domenach ! » s'écria Montagne !

C'était bien en effet J.-M. Domenach, le jeune directeur de la revue « Esprit », qui venait de prendre la parole.

Domenach et Montagne avaient lié amitié à Lyon pendant la guerre dans un groupe de jeunes chrétiens résistants d'où devait sortir le M.R.P.

J.-M. Domenach poursuivit :

« Tu as imprimé dans ton hebdomadaire que Mendès France avait abandonné le Nord-Vietnam parce que le sort des catholiques vietnamiens lui était indifférent. Le jour où j'ai lu ça, j'ai décidé de te dire en face ce que je pensais de ton attitude ».

Et Domenach rappela le temps de Dien-Bien-Phu ; il évoqua la révolte algérienne dont la vraie cause est l'égoïsme et le racisme de cette droite où s'est rangé Montagne. Puis il le somma de dire si Isorni et Tixier-Vignancour étaient devenus ses amis, et de désavouer les calomnies lancées contre Pierre Mendès France et les chrétiens de gauche, ses anciens amis.

Rémy Montagne se déroba. Feignant de croire que J.-M. Domenach était venu en service commandé, il rejeta sur un vague « courant mendésiste » l'accusation de douter de la France, mais il n'osa pas renouveler les insinuations dont il parsème son hebdomadaire.

Montagne est-il M.R.P. ou Indépendant ?

« J'ai beaucoup d'amis, dit-il, *c'est le meilleur moyen de réconcilier les Français ».*

Montagne, c'est vrai, a des amis. Il en est certains dont il a tort d'accepter l'appui : ceux qui diffusent dans le département des tracts d'odeur antisémite et des accusations dont Montagne du moins a été contraint de réprouver publiquement l'infamie.

LE SECRET DE LA CAMPAGNE

Pierre Mendès France, aussi consciencieux aujourd'hui que lors de sa première candidature, tient en moyenne deux réunions par jour. Ici comme dans la Seine-Maritime, la campagne est « molle » et, quelle que soit la vigueur de ses attaques, le leader de l'U.F.D. ne rencontre guère de contradicteurs sérieux.

Dans le petit village de Saint-Pierre-de-Bailleul et dans le bourg industriel de Gaillon où j'ai passé l'après-midi de dimanche, j'ai vu des photographes du «New York Times» et de « Paris-Match » ; mais les adversaires politiques brillaient par leur absence. Deux réunions très différentes : l'une, en petit comité, dans l'arrière-salle, décorée de vieilles guirlandes en papier, d'un café villageois, l'autre, devant cent personnes, dans un préau d'école battu par le vent.

Mendès France parle sans notes, avec le même sérieux, la même précision que s'il était à la tribune de l'Assemblée. Je me demandais par moments si ce langage sans concessions ne risquait pas de passer au-dessus de la tête des auditeurs. J'ai pu constater en tout cas qu'il ne les lassait pas et que l'attention du public, même lorsque Mendès France évoquait les problèmes difficiles du Marché commun, restait grande. C'est toujours à l'Algérie que le candidat consacre l'essentiel de ses propos :

« Le moment est venu de choisir entre la négociation et la force, dit-il à ses électeurs. *Il dépend de vous que l'Assemblée de demain fasse encore la politique de la guerre ou qu'elle amorce celle de la paix et de la réconciliation. »*

On applaudit, on se sépare. Je regardais, dimanche, se disperser dans la nuit les ouvriers et les petits commerçants de Gaillon qui étaient venus entendre le « Président ». Dans ces sortes de réunions, qui tiennent à la fois — quel que soit l'homme, quelle que soit la politique — de la parade de foire et de la discussion du café, ce qui est inquiétant, c'est le silence qui suit. Quelqu'un a parlé, avec une conviction visible : combien ont entendu ? Qu'ont-ils retenu ? Le secret de cette campagne sans passion, où une pièce peut-être complètement neuve est en train de se jouer sur la scène la plus poussiéreuse, la plus conventionnelle, il est dans ce silence que l'on voudrait bien pouvoir interpréter.

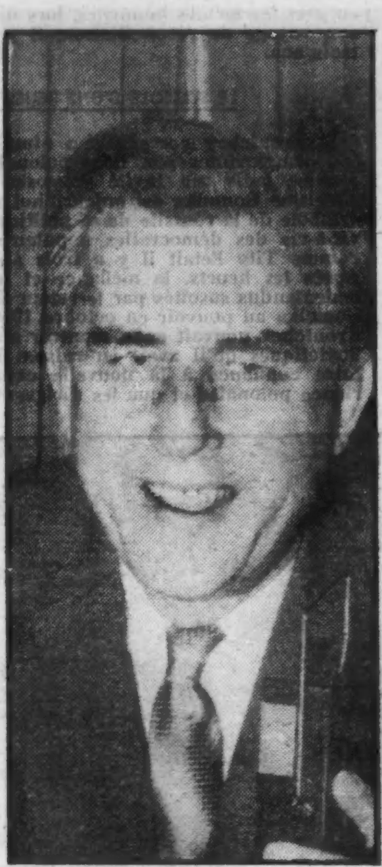
BERNARD PINGAUD.

LES ÉTUDIANTS SOCIALISTES AUTONOMES
ORGANISENT UNE GRANDE REUNION PUBLIQUE SOUS LA PRESIDENCE DE
FRANCIS PERRIN
le vendredi 14 novembre à 9 h. 45, salle des Sociétés savantes, 28, rue Serpente
ORATEURS :
Edouard DEPREUX
Secrétaire général du parti socialiste S.F.I.O. autonome
Edouard PERROY
Professeur à la Sorbonne
Ernest LABROUSSE
Professeur à la Sorbonne
André PHILIP
Professeur à la Faculté de Droit de Paris

GANTS TETINES
COLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

(USIS)

M. G. MENNEN WILLIAMS



(A.P.)

M. R.B. MEYNER

Holmès)

M. J. KENNEDY

Deux ans pour se départager

ETATS-UNIS

Le nouveau courant

● ***La course à la Maison-Blanche — qui va durer deux ans — est déjà commencée pour quelques hommes nouveaux qu'il faut connaître.***

(De notre correspondant particulier.)

« I*NUTILE de mâcher les mots : le parti républicain s'est tout simplement désintégré et ses débris s'étalent sur cinq millions de kilomètres de paysage.* » C'est avec cette brutale franchise que le « Wall Street Journal » a commenté les résultats des élections américaines. Le parti démocrate a en effet remporté dans presque tous les Etats du pays une écrasante victoire dont l'ampleur a surpris jusqu'aux plus optimistes des démocrates.

Les candidats sortants furent partout battus par des hommes presque inconnus, de nombreuses citadelles républicaines tombèrent et de nouveaux noms surgirent au premier plan de la scène politique. Avant les élections, les démocrates détenaient au Sénat une majorité de 49 sièges contre 47. Elle est maintenant passée à 62 contre 34. A la Chambre des Représentants, les démocrates ont obtenu 282 sièges et les républicains 151. L'ancienne majorité était de 235 contre 200.

UNE DEBACLE

Il s'agit du plus puissant raz de marée démocrate depuis le New Deal de Roosevelt en 1936. Le Connecticut, par exemple, qui avait envoyé six républicains à la Chambre des Représentants en 1954, les a remplacés par six démocrates, dont l'ancien ambassadeur libéral Chester Bowles. Dans le Vermont, William H. Meyer — partisan de l'admission de la Chine à l'O.N.U. et de l'arrêt immédiat des expériences nucléaires — est le premier démocrate élu à la Chambre depuis 1852. Déchirés par des divisions internes provoquées en grande partie par l'intervention du vice-président Nixon, les républicains de Californie ont connu une véritable débâcle. William Knowland, qui avait renoncé à son mandat de sénateur pour se présenter au poste de gouverneur — marchepied vers la Maison-Blanche — fut battu, ainsi que le gouverneur Goodwin J. Knight qui briguait la succession de Knowland au Sénat. Dans l'Ohio, grâce à leur vigoureuse campagne, les syndicats réalisèrent l'exploit le plus inattendu de ces élections en éliminant le sénateur John Bricker, leader de l'aile droite républicaine.

Les républicains n'ont trouvé de consolation qu'à New York, où Nelson Rockefeller l'a nettement emporté sur Harriman. Mais cette victoire même était assombrie par le fait que Rockefeller avait soigneusement évité pendant toute sa campagne de soutenir les positions officielles du parti républicain.

Les candidats démocrates nouvellement élus sont pour la plupart des hommes jeunes, de tendance libérale, et très représentatifs des forces modernes de l'Amérique d'après guerre.

D'autres raisons du triomphe démocrate sont avancées : le fait que le parti d'opposition gagne presque toujours des voix aux élections partielles ; la part exceptionnellement active prise par les syndicats à la campagne ; le souvenir de la Grande Crise ; la peur de l'inflation, etc. Aucune d'elles ne suffit à rendre compte du raz de marée démocrate.

UN CHANGEMENT DE STYLE

Bien qu'il soit généralement admis que les problèmes locaux sont déterminants dans les élections locales, il semble que l'on ait assisté cette fois à un mouvement plus général. Là encore, on peut se tourner vers le « Wall Street Journal », peu suspect d'hostilité systématique pour l'administration, qui écrit dans son éditorial nécrologique :

« *La responsabilité de ce désastre repose en fin de compte sur le président Eisenhower. C'est lui qui tenait les rênes et il les a lâchées. C'était à lui d'entraîner son parti à suivre ses idées et il ne l'a pas fait. C'est à lui qu'il appartient maintenant de le ressusciter. Il serait triste pour M. Eisenhower et pour le pays que le résultat final de son passage au pouvoir soit la dislocation de l'un des deux grands partis américains.* »

Il est certain que les électeurs américains ont voulu marquer leur désir d'un changement de style dans le gouvernement du pays. Le résultat des élections placera le président Eisenhower dans une position difficile pour les deux dernières années de son mandat. La Constitution lui interdisant de se présenter une troisième fois, il ne pourra pas utiliser l'arme de son immense popularité par la menace d'une nouvelle candidature. Les républicains risquent fort de se détourner de lui au moment même où les attaques des démocrates redoubleront de violence. Si le président ne parvient pas à trouver de nouvelles réserves d'énergie et de ténacité, la direction du pays risque de passer de plus en plus entre les mains du Congrès.

DES NUITS BLANCHES POUR NIXON

La course à la présidence s'engage déjà. L'un des hommes les plus accablés du pays est certainement le vice-président Nixon, qui a déployé tant d'efforts au cours des dernières semaines pour injecter un peu de vie à la campagne républicaine. Le sénateur Knowland ayant été éliminé par sa défaite en Californie, M. Nixon reste seul à la tête de l'organisation politique républicaine. On peut être certain qu'il emploiera son immense énergie à essayer de la ressusciter mais une ombre rivale se dresse déjà à l'horizon : celle de Nelson Rockefeller, le grand vainqueur de New York. Les observateurs politiques notent chez beaucoup de gens une répugnance profonde à envisager une présidence de Nixon, et il est possible que l'apparition d'un nouveau venu comme Rockefeller achève de cristalliser cette opposition latente. L'enthousiasme avec lequel certains applaudissent déjà à la victoire de Rockefeller est sans doute prématuré, mais il est certain que le nouveau politicien-milliardaire fera passer plus d'une nuit blanche à M. Nixon.

Les démocrates, de leur côté, peuvent aligner au départ une pléiade de candidats, ce qui ne simplifie pas leur travail. En tête, on retrouve Adlai Stevenson, auquel de nombreux démocrates font encore confiance. Derrière lui, surgit un peloton d'hommes jeunes, tous éclairés, libéraux et séduisants. Le plus connu à l'étranger est sans doute le sénateur Kennedy. Ses rivaux dans la compétition sont le gouverneur du Michigan G. Mennen Williams, libéral convaincu qui a l'appui de Walter Reuther et de son syndicat de l'automobile ; le sénateur Stuart Symington, critique avisé de l'Administration ; le gouverneur du New Jersey, Robert B. Meyner, qui semble plaire autant aux républicains qu'aux démocrates, et plusieurs autres dont la liste serait trop longue.

→

Pourquoi y a-t-il tant de divorces ?

La méthode extraordinairement simple et facile de Paul Chanson garantit l'harmonie du couple (simultanéité de l'émotion) et la régulation des naissances, sans artifices anticonceptionnels

Paul Chanson, l'éminent sexologue chrétien, a « inventé » une discipline nouvelle qui révolutionnera les rapports des époux en leur apportant l'équilibre physique et moral... et tout simplement le bonheur

— 95 % des hommes et des femmes sont normalement sexués ! affirme Paul Chanson. On leur a appris à lire, à se bien tenir à table, mais jamais personne ne leur a franchement, sérieusement appris comment l'homme et la femme doivent se comporter dans l'intimité pour réaliser une complète harmonie physique, qui est pourtant la condition première d'une vie heureuse, de la solidité du ménage, la raison d'être du couple.

Et Paul Chanson ajoute :

— Avec ma méthode de sexologie conjugale et familiale, j'apporte une solution rationnelle et révolutionnaire. La maîtrise des réflexes est la base même de ma méthode. Elle permet la prolongation de l'union, sans déclenchement du réflexe, la simultanéité de l'émotion complète, évite les défaillances et assure la « régulation » des naissances.

Cette méthode, diffusée par correspondance sous forme d'instructions précises et simples, est adaptée pour chaque ménage au cas de chacun des deux époux. Elle parvient par courrier discret chaque quinzaine et ne comporte ni exercices ni devoirs de rédaction d'aucune sorte.

Vous n'êtes pas « frigide » : c'est votre mari qui est (peut-être) responsable

Paul Chanson apporte enfin la solution aux déficiences féminines (complexe de viduité, frigidité, etc.) et aux déficiences masculines ; elle apporte surtout le moyen simple, naturel et facile d'obtenir l'accord parfait sans lequel la vie conjugale est incomplète et risque de devenir une corvée.

S'il n'était pas tenu par le secret professionnel, comme il serait convainquant, Paul Chanson, pour démontrer par des exemples vécus la valeur de sa méthode. C'est par milliers que des couples, que des ménages qui « marchaient mal » ont trouvé le bonheur grâce à lui. Combien de drames ont été évités ! Infidélités, divorces, enfants souhaités ou refusés, vies « empoisonnées », torturées ; on reste confondu des bouleversements familiaux que Paul Chanson a pu éviter par l'application de sa méthode de maîtrise des réflexes.

Et pour les déficiences masculines ?

Justement Paul Chanson vient de mettre au point un méthode spéciale de « reconditionnement viril » pour ce cas douloureux.

— Dans la plupart des cas, dit-il, il s'agit seulement d'un psychisme perturbé. Ma méthode psycho-physique, sans médicaments, par des exercices réflexogènes simples et naturels, en faisant appel à la participation mentale, « liquide » les complexes, rééduque les réflexes, rétablit un comportement normal (1).

« Nos quatre enfants, nous les avons eus quand et comme nous avons voulu... »

C'est ce qu'écrivait dernièrement une correspondante de Paul Chanson. Car sa méthode de sexologie permet à certains couples sans enfants (parfois depuis huit ou dix ans) de trouver l'harmonie physique qui les rendra féconds, et, par ailleurs, de traiter efficacement les troubles trop célèbres de la ménaupose, du déclin de la virilité, du vieillissement précoce.

La méthode synthétique de Paul Chanson exclut toute espèce d'artifices anticonceptionnels. Mais elle permet, à ceux qui en ont le devoir, de régler les naissances en toute sécurité physique, en toute conscience morale, religieuse et civique, sans cependant jamais interrompre l'intimité conjugale.

Vous pouvez consulter gratuitement Paul Chanson

Paul Chanson reçoit très simplement et gratuitement tous les jours de 14 h. 30 à 18 heures, le samedi de 9 h. 30 à 12 heures et sur rendez-vous, à Dynam-Institut, 25, rue d'Astorg, Paris (ANJ. 30-63). Exposez-lui le cas qui vous inquiète ou vous trouble ou écrivez-lui en toute confiance sur ces trois problèmes fondamentaux du couple : l'harmonie physique, la régulation des naissances, l'initiation des enfants.

Il aura toujours grand plaisir à vous conseiller, à vous guider.

(1) Une très intéressante documentation gratuite, d'une haute tenue morale, vous sera adressée sous pli fermé et rigoureusement discret sur demande à Dynam-Institut (service RK) pour la Méthode de Sexologie Conjugale et Familiale - *(service RL) pour la* Méthode de Reconditionnement Viril, 25, *rue d'Astorg, Paris-8e. (Joindre 4 timbres à 20 francs pour frais d'envoi). Pour la Belgique (4 timbres à 2 fr. 50), 50, rue de Chambéry, Bruxelles4.*

Communiqué.

La poussée démocrate est si forte qu'aucun d'eux ne résiste au plaisir de rêver à la présidence. Ils connaissent pourtant mieux que personne les difficiles problèmes qui se posent encore au parti démocrate. Le plus grave est sans doute l'opposition des démocrates sudistes et des libéraux du Nord sur la question des droits civils. Cet antagonisme a été masqué du mieux possible pendant la campagne mais il est inévitable qu'il reparaisse bientôt. Beaucoup de candidats démocrates du Nord et de l'Ouest ont été contraints de dénoncer l'attitude de leurs collègues du Sud, par conviction ou par nécessité. De fortes pressions s'exercent déjà pour que le programme démocrate de 1960 adopte une position très ferme sur les droits civils, au risque de voir les démocrates sudistes quitter le parti.

Quoi qu'il en soit, l'opposition entre le Nord et le Sud se fera sentir au Congrès bien avant 1960. Si importante que soit la victoire des éléments libéraux, ceux-ci ne pourraient résister à une coalition des démocrates sudistes et des républicains si ces deux groupes décidaient de s'unir. Mais cette alliance, si tentante soit-elle pour les sudistes, ne pourrait jouer que sur la question des droits civils. Sur les autres problèmes, les divisions traditionnelles demeureraient.

DES QUALITES DISPARUES

Le nouveau Congrès sera donc vraisemblablement l'instrument d'une forte poussée dans la direction libérale. Les démocrates présenteront de nouvelles lois sociales (en faveur du logement, de l'éducation, de l'aide aux régions déshéritées) et de nouvelles lois agricoles. Ils réclameront une politique des « droits civils » plus énergique et une législation plus favorable aux syndicats. Dans le domaine des affaires extérieures, ils intensifieront leurs attaques contre la politique suivie depuis six ans par le président Eisenhower et M. Dulles. Ils exigeront un recours plus constant à l'autorité des Nations Unies et tenteront d'imposer leurs propres conceptions à l'Administration. Lorsque le président tient fermement les rênes, il est très difficile au Congrès d'intervenir dans la conduite des affaires extérieures. Mais la majorité dont disposeront cette fois les démocrates leur permettra d'utiliser de multiples pressions — financières ou autres — pour imposer leur volonté.

De tout cela, rien n'a encore commencé. Mais les débats du prochain Congrès risquent d'être vivants, animés, constructifs et même divertissants — toutes qualités dont le souvenir s'était perdu à Washington au cours des dernières années.

SYDNEY J. COOPER.

U. R. S. S.

Retour en Europe

● *Le 40e anniversaire de la Révolution d'Octobre avait été célébré en présence de M. Mao Tsé-Toung. Cette année — 41e anniversaire — c'est M. Gomulka qui était l'invité d'honneur. Ce n'est pas une coïncidence.*

LE 41e anniversaire de la Révolution d'Octobre a été célébré à Moscou sous le signe de Lénine, des spoutniks et des fusées interplanétaires. D'immenses affiches reproduites par la « Pravda » montraient en effet, surgissant derrière le drapeau du chef de la Révolution, deux fusée pointées vers la Lune. A leur apparition, le bruit se répandit même dans l'Europe de l'Est que les Russes allaient procéder le 6 novembre à leur première tentative de voyage interplanétaire. Il n'en a rien été, ou du moins rien n'en a été dit, mais les festivités de Moscou n'ont manqué ni d'éclat ni de signification politique.

L'année dernière, sur la tribune du meeting officiel, puis sur la Place Rouge pour la parade militaire, M. Kroutchev avait à sa droite un hôte d'honneur : Mao Tsé-Toung. Le mois de novembre 1957 avait marqué un grand rapprochement sino-soviétique dont les répercussions s'étaient fait sentir sur le développement politique et économique de tout le bloc de l'Est.

LA MAIN DANS LA MAIN

Cette année la place du leader chinois était occupée par M. Gomulka. Pour surprenant que paraisse ce rapprochement entre l'homme n° 1 de la Russie et l'ancien hérétique polonais, il ne pouvait être signifié avec plus d'éclat qu'il ne l'a été au cours des cérémonies du 41e anniversaire de la Révolution d'Octobre. Sur tous les journaux soviétiques, dans tous les reportages radio-télévisés, on vit MM. Kroutchev et Gomulka, la main dans la main, échanger des sourires chaleureux. Une telle rencontre ne pouvait être due au hasard des visites purement protocolaires. Il fallut attendre le communiqué officiel mercredi pour comprendre que cette visite du leader polonais à Moscou marquait, avant tout, un tournant de la guerre froide. De nouveau, l'Europe — l'Allemagne surtout — repasse au premier plan et le renforcement du pacte de Varsovie (l'OTAN de l'Est), auquel a souscrit M. Gomulka, donne tout son sens à la remise en cause de l'accord des Quatre sur Berlin.

Mais les fastes en l'honneur de Gomulka ne se limitaient pas à cette préoccupation. Malgré les signes enregistrés depuis un an d'un alignement de la Pologne sur l'ensemble du bloc, Varsovie reste aux yeux des Soviétiques la capitale du libéralisme et Gomulka le plus indépendant et le plus tolérant de tous les chefs communistes. La campagne antirévisionniste lancée en Pologne n'a rien de comparable avec celles des autres démocraties populaires, moins encore avec celle de la Chine.

M. Gomulka est arrivé en U.R.S.S. à la tête d'une importante délégation polonaise — comprenant notamment le président de la République et le président du Conseil — le 24 octobre 1958. Après une importante tournée en U.R.S.S., au cours de laquelle il a été fêté à Tbilisi et à Kiev, à Minsk et à Leningrad, son voyage s'est terminé par l'apothéose des manifestations moscovites des 6 et 7 novembre. Si l'on compare la place accordée dans la presse soviétique à cette visite avec celle qui est accordée normalement aux tournées des autres chefs des démocraties populaires, on s'aperçoit que seul le maréchal Tito eut à peu près les mêmes honneurs, lors de son voyage de réconciliation, il y a trois ans.

LE SYMBOLE D'UNE REUSSITE

Si Kroutchev a « exhibé » ainsi à ses compatriotes son hôte polonais, comme jadis son invité yougoslave, c'est que Gomulka est aujourd'hui le symbole de la réussite de sa politique vis-à-vis des démocraties populaires, comme Tito l'était il y a trois ans. Après les heurts, la méfiance et les malentendus suscités par le retour de Gomulka au pouvoir en octobre 1956, Kroutchev pouvait enfin montrer aux Soviétiques qu'il avait eu raison de faire confiance à la nouvelle expérience polonaise et que les dirigeants de Varsovie étaient, plus que jamais, ses amis. Ce n'est pas par hasard qu'il a utilisé cet argument pour stigmatiser Molotov, Malenkov et leur groupe « antiparti » qui lui avaient reproché ses concessions à la « rébellion » polonaise.

UN CONTREPOIDS

En mettant Gomulka à l'honneur, M. Kroutchev a voulu démontrer le bien-fondé de sa politique des deux dernières années et indiquer que la nouvelle « ligne intérieure » soviétique n'était pas radicalement contraire au libéralisme « à la polonaise ». Peut-être est-ce pour faire contrepoids aux concessions faites l'année d'avant à Mao Tsé-Toung — mal accueillies par les Soviétiques — qu'il s'est rapproché cette année de l'aile opposée, représentée par Wladislaw Gomulka.

Quant au leader polonais, sa visite en U.R.S.S. et la bénédiction amicale que lui a accordée M. Kroutchev lui assurent une marge de manœuvre bien plus grande qu'auparavant, tant à l'intérieur que sur le plan international. Le rôle de médiateur entre l'Est et l'Ouest qui lui est assigné — mais que la méfiance rencontrée des deux côtés rendait presque impossible — en sera grandement facilité.

La relance du plan Rapacki alors que M. Gomulka se trouvait encore à Moscou est significative à cet égard. Le ministre des Affaires étrangères polonais a repris sa proposition de l'année dernière (création d'une zone « dénucléarisée » comprenant les deux Allemagnes, la Tchécoslovaquie et la Pologne), mais en la complétant par des propositions sur la deuxième étape : celle de la réduction contrôlée des armements classiques. Cette deuxième version du plan Rapacki, déjà étudiée avec intérêt à Londres, sera plus difficile à écarter sous le prétexte qu'elle modifie le rapport des forces en faveur de l'Est.

Toutefois, la relance par M. Kroutchev de certaines de ses idées sur la question allemande, le langage violent qu'il a utilisé prouvent que le camp soviétique ne compte pas uniquement sur la douceur pour amener les Occidentaux à la négociation.

MM. Kroutchev et Gomulka sur la place Rouge (U.P.)
Pour l'ancien hérétique, l'accueil n° 1

MOYEN-ORIENT

L'aventure du petit roi

● *L'arraisonnement, manqué, de l'avion du petit roi de Jordanie au-dessus de la Syrie a révélé un fait important que de nombreux indices laissaient deviner : des nuages se sont levés entre Moscou et Le Caire.*

QUAND deux « Mig » syriens tentèrent, lundi dernier, de contraindre à l'atterrissage le bimoteur personnel du roi Hussein de Jordanie, les observateurs au Moyen-Orient constatèrent, pour la seconde fois en l'espace d'une semaine, que le président Nasser ne contrôlait plus la situation dans le monde arabe.

La tentative d'arraisonnement de l'avion royal jordanien avait en effet surpris les dirigeants égyptiens tout autant qu'Hussein lui-même. L'Egypte, de toute évidence, n'y était pour rien. Depuis trois mois, elle avait démontré que la Jordanie cessait de l'intéresser.

Isolé depuis la révolution irakienne de juillet dernier, ce petit royaume, qui ne survit que grâce aux subsides américains, avait en effet cessé d'être une menace pour son voisin syrien. Hussein, détesté par 80 % de ses sujets, avait donné à Nasser des gages politiques importants afin de sauver son trône. Pour l'Egypte, l'absorption de la Jordanie n'eût été supportable que si l'Irak, la plus riche des Républiques arabes, avait adhéré elle aussi à la B.A.U. et pris en charge les 15 milliards de déficit annuel du budget jordanien.

15 MILLIARDS PAR AN

L'Irak, toutefois, restait à l'écart. Et le président Nasser n'était pas homme à débourser 15 milliards par an pour l'amour de l'idée pan-arabe.

La ferveur idéaliste qui manquait à Nasser, d'autres hommes, toutefois, la possédaient. Ils ne se trouvaient pas au Caire, mais en Syrie, patrie du pan-arabisme et du parti Baas qui avait déjà porté la principale, sinon l'unique, responsabilité des soulèvements au Liban, l'été dernier.

L'incident syro-jordanien apportait donc une nouvelle preuve importante d'une scission entre la politique égyptienne et les revendications des pan-arabes dont Nasser avait été consi-

MORTIMER
Chemisier Habilleur
PLACE SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
PULLS, POLOS, SWEATERS
KORRIGAN, TIMWEAR, etc...
MANTEAUX 3/4
VESTES, BLOUSONS, GILETS
en peau glacée et agneau velours
IMPERMÉABLES D'IMPORTATION
Italiens, Anglais, Allemands
LODENS TYROLIENS
TOUTES SAISONS
PARDESSUS ET AUTOCOATS 7/8
Cachemere, Camel Hair, Crombie, etc...
ET UNE ÉBLOUISSANTE COLLECTION
DE CRAVATES EXCLUSIVES.
ouvert de 9 h. à 19 h. 30

déré, un peu hâtivement, comme le chef. Cette scission s'était déjà manifestée à Bagdad, capitale irakienne, au début de la semaine dernière. Le général Kassem, chef du gouvernement irakien, y avait annoncé, le mardi 4 novembre, l'arrestation du colonel Aref, principal artisan de la révolution du 14 juillet, idole des masses nationalistes, leader du pan-arabisme irakien et ami personnel du président Nasser.

L'arrestation d'Aref n'eût évidemment pas été possible sans le consentement des dirigeants égyptiens. Il eût suffi d'un appel de Radio Le Caire pour déclencher des soulèvements populaires en faveur d'Aref. Or, il n'y eut ni appel ni soulèvement ; Le Caire ignora tout simplement cette affaire.

Cette discrétion ne surprit point les dirigeants de Bagdad. Il y a plus d'un mois, en effet, le président Nasser — qui en août dernier encore insistait sur une adhésion rapide de l'Irak à la R.A.U. — convoqua l'ambassadeur irakien au Caire et lui déclara que l'Egypte n'était plus intéressée, pour le moment, à une fusion avec l'Irak. Huit jours après cette déclaration, Aref et tous les autres nationalistes pan-arabes étaient destitués par le général Kassem de leurs postes ministériels.

50 % MOINS CHER

Comment expliquer le revirement de Nasser ? De nombreux indices donnent à penser que l'U.R.S.S. n'y est pas étrangère. Le parti communiste irakien (le plus important du Moyen-Orient) soutient Kassem contre Aref. Ni les communistes ni l'U.R.S.S. ne gagneraient à une fusion irako-égyptienne : les premiers se verraient interdits et pourchassés, comme ils le sont déjà dans la R.A.U. ; quant à l'U.R.S.S., ses relations avec l'Irak devraient, en cas de fusion, passer par la diplomatie égyptienne.

L'Irak indépendant, économiquement et socialement plus avancé que l'Egypte, semble offrir à l'U.R.S.S. un champ de manœuvre plus intéressant que celle-ci. Aussitôt après son refus d'adhérer à la R.A.U., le général Kassem put apprécier toutes les séductions dont était capable la diplomatie soviétique. La plupart des pays communistes, y compris la Chine, ont envoyé des missions commerciales à Bagdad. Les Irakiens découvrent que les tracteurs, moissonneuses-batteuses et turbines soviétiques sont 30 % moins chers que les produits occidentaux ; l'aluminium chinois, les machines à écrire et fusils est-allemands 50 % moins chers, etc.

En même temps qu'elle comblait le général Kassem d'amabilités, l'U.R.S.S. multipliait les gestes inamicaux à l'égard de Nasser :

— Elle autorisa l'émigration en Israël de familles juives d'Europe orientale ;

— Elle laissa rentrer en Irak le leader kurde Barasani qui (comme presque tous les Kurdes) est un ennemi acharné du pan-arabisme, et prêt à s'opposer les armes à la main à une fusion irako-égyptienne ;

— Elle renvoya à Damas un autre ennemi juré de Nasser, le leader communiste syrien Bagdache, qui avait quitté la Syrie pour protester contre sa fusion avec l'Egypte.

Le Kremlin poursuivait visiblement des objectifs à long terme, et l'unification rapide du monde arabe ne concordait pas avec eux. C'est cette hostilité sourde de l'U.R.S.S. à l'égard de la diplomatie égypto-syrienne qui semble avoir motivé, le mois dernier, le voyage à Moscou du général Amer, commandant en chef des forces de la R.A.U. et homme de confiance de Nasser. Un marché fut-il conclu à cette occasion ? Il semble bien que les 400 millions de roubles pour le barrage d'Assouan soient le prix de consolation offert par l'U.R.S.S. en échange de l'abandon de certains objectifs de la diplomatie « nassérienne ». Le journaliste américain Joseph Alsop croit même savoir que l'U.R.S.S. et l'Egypte auraient procédé à un partage de leurs sphères d'influence au Moyen-Orient, et que l'Irak et les principautés du golfe Persique auraient été abandonnés par Nasser à l'influence soviétique.

UN COUP D'ARRET

Quoi qu'il en soit, le pan-arabisme a subi un coup d'arrêt. Seule la Syrie continue, au grand embarras de Nasser, à le propager activement ; mais la raison en est peut-être que les nationalistes pan-arabes du Baas syrien se heurtent à l'opposition croissante d'une coalition de militaires, d'hommes d'affaires, d'autonomistes et de communistes, et doivent chercher le salut dans la fuite en avant.

Les mois qui viennent révéleront sans doute plus clairement les objectifs soviétiques en terre arabe. Et les diplomates occidentaux risquent de découvrir un jour qu'en s'opposant, au nom de l'anticommunisme, au pan-arabisme « nassérien », ils ont seulement facilité la tâche à la diplomatie soviétique.

MICHEL BOSQUET.

(Globe Photo.)

LE ROI HUSSEIN DE JORDANIE DANS SON AVION

Quinze milliards à trouver

EAU DE TOILETTE

N° 450

Stimulante, rafraîchissante, son parfum inédit caractérise l'homme élégant.

Arden FOR MEN

GAMME DE PRÉPARATIONS NOUVELLES ÉTUDIÉES POUR L'HOMME RAFFINÉ, CERTITUDE DE SON ÉLÉGANCE

LE CENTRE UNIVERSITAIRE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR organise pour toutes les disciplines et tous les programmes DES GROUPES DE TRAVAIL LIMITÉS A DIX ÉTUDIANTS :

Préparation Spéciale à la Propédeutique, assurant une transition très progressive entre l'enseignement du second degré et celui des Facultés ; examens blancs hebdomadaires.

Tous Certificats des Licences ès Lettres.

Agrégation d'anglais.

Institut d'Études Politiques.

Mathématiques Supérieures ; Mathématiques Spéciales.

M.P.C. - S.P.C.N. - P.C.B.

Mathématiques générales.

Certificats des Licences ès Sciences.

M. DENIS HUISMAN
Directeur
reçoit sur rendez-vous
76, RUE D'ASSAS. LIT 20-18

CUDES

COURS SUR PLACE ET PAR CORRESPONDANCE

ÊTES-VOUS « ISOLATIONNISTE » ?

La victoire des démocrates aux élections américaines a été à la « une » des quotidiens la semaine dernière. Fait exceptionnel. Les Français débordés par leurs problèmes intérieurs sont souvent assez indifférents et fort ignorants du reste de la planète.

Mais vous, faites-vous partie de ces « isolationnistes » ? Que savez-vous de cette puissance, dont les remous intérieurs sont étroitement liés à la politique internationale, donc à notre propre avenir ?

Voici vingt-quatre façons de vérifier votre degré d'intérêt.

1. Quel est le plus grand Etat des Etats-Unis ?
a) la Californie
b) le Texas
c) l'Alaska.

2. Le parti communiste américain est-il une organisation
a) légale ?
b) illégale ?
c) provisoirement dissoute par décret spécial ?

3. Les 64 millions de salariés américains sont-ils syndiqués dans une proportion de :
a) 70 % ?
b) 45 % ?
c) moins de 30 % ?

4. L'existence des syndicats ouvriers et le principe des contrats collectifs ont-ils été légalisés :
a) en 1906 par Theodor Roosevelt ?
b) en 1933 par Franklin D. Roosevelt ?
c) en 1948 par Harry Truman ?

5. La « T.V.A. » est-elle ?
a) une loi fiscale
b) un organisme fédéral chargé de l'exploitation hydraulique du fleuve Tennessee
c) une compagnie d'aviation privée.

6. A la veille de son investiture à la présidence, le président Eisenhower s'est converti à l'une de ces trois religions. Laquelle ?
a) presbytérienne
b) méthodiste
c) catholique.

7. La Maison-Blanche est-elle ?
a) la résidence privée du président ?
b) le siège des deux Chambres?
c) le siège du gouvernement ?

8. L'un de ces trois auteurs américains a obtenu le prix Nobel. Lequel ?
a) Jack London
b) Eugene O'Neil
c) John Dos Passos.

9. L'envoi de troupes américaines en Corée a été décidé en 1950 par :
a) un vote de l'O.N.U. ?
b) un vote du Congrès américain ?
c) un ordre personnel du président Truman ?

10. Chacun des 49 Etats américains est-il administré par :
a) un préfet nommé par le président des Etats-Unis ?
b) un gouverneur élu au suffrage direct ?
c) un gouverneur élu par le Parlement local ?

11. Qu'est-ce que la « ligne Mason-Dixon » ?
a) une ligne de chemin de fer
b) une ligne de fortifications construites par les Sudistes pendant la guerre de Sécession
c) la frontière qui sépare le nord des Etats-Unis des onze Etats du Sud où la ségrégation raciale est la plus marquée.

15. La première réaction atomique en chaîne a été réalisée le 2 décembre 1942 à Chicago. Par lequel de ces trois savants ?
a) J. Robert Oppenheimer
b) Enrico Fermi
c) Niels Bohr.

16. Quel pourcentage les Etats-Unis exportent-ils en valeur absolue, par rapport à leur production ?
a) 19 %
b) 8 %
c) moins de 5 %.

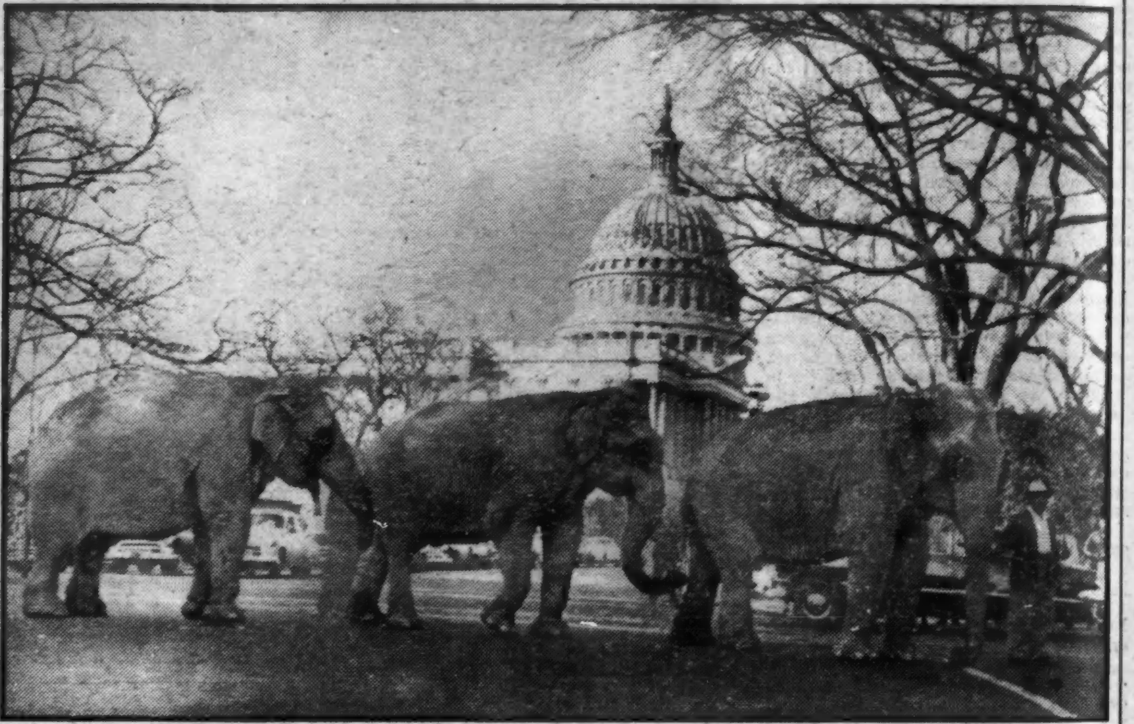
17. Les crédits en dollars reçus par la France en 1957 lui ont-ils été accordés sous la forme :
a) d'une aide économique et militaire votée par le Congrès américain ?
b) d'un déblocage de fonds spéciaux par le président Eisenhower ?
c) de prêts bancaires à moyen terme consentis par des organismes internationaux et privés ?

20. Y a-t-il aux Etats-Unis une voiture pour :
a) 2 habitants ?
b) 2,7 habitants ?
c) 3,9 habitants ?

21. Attribuez à chacun des Etats américains énumérés ci-dessous sa principale source de richesse :
1) Texas
2) Oregon.
3) Iowa
4) Mississippi.
5) Pennsylvanie
a) pétrole
b) forêts
c) sidérurgie
d) coton
e) maïs.

22. La population des Etats-Unis est-elle de :
a) 149 millions d'habitants ?
b) 162 millions d'habitants ?
c) 187 millions d'habitants ?

12. Ouverture d'une campagne électorale : trois éléphants se promènent dans les rues de Washington.
I. l'éléphant est-il l'emblème du parti : *a*) républicain ; *b*) démocrate.
II. le monument devant lequel ils se profilent est-il : *a*) la Maison-Blanche ; *b*) le Capitole ; *c*) l'église Saint-Paul.



13. Quel a été le premier président des Etats-Unis ?
a) Abraham Lincoln
b) George Washington
c) Thomas Jefferson.
d) Benjamin Franklin.

14. Le drame de Little Rock n'est que l'aspect le plus cruel du problème racial qui se pose aux Etats-Unis. La population noire représente-t-elle aux Etats-Unis :
a) moins de 10 % de la population totale ?
b) de 10 à 15 % de la population totale ?
c) plus de 20 % de la population totale ?

18. La proportion des chômeurs par rapport à la population active des Etats-Unis est-elle actuellement de :
a) 15 % ?
b) 9 % ?
c) 6 % ?

19. Parmi ces personnalités émigrées aux Etats-Unis, une seule n'a pas adopté la nationalité américaine. Laquelle ?
a) Werner von Braun
b) Albert Einstein
c) Charles Chaplin
d) Charles Boyer.

23. Les effectifs de l'armée américaine s'élèvent-ils actuellement à :
a) 1.200.000 hommes ?
b) 2.600.000 hommes ?
c) 4.800.000 hommes ?

24. Parmi ces hommes politiques américains, un seul n'a pas été secrétaire d'Etat. Lequel ?
a) James Byrnes.
b) Dean Acheson.
c) Henry Cabot Lodge.
d) Georges Marshall.

Vous pouvez vérifier l'exactitude de vos connaissances en page 19.

ON VOUS JUGE SUR VOTRE ELEGANCE
CHOISISSEZ UNE DRAPERIE *Jeunesse* DE LAJEUNESSE
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution KALAMU..TY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola MONTREUIL (Seine)

MÉDECINE

Aspirine : danger ?

● *Un rapport de deux médecins anglais faisant autorité met en accusation le remède universel : l'aspirine. « L'Express » est le premier en France à le publier.*

LES médecins anglais ressentirent un choc lorsqu'ils ouvrirent la semaine dernière leur revue médicale préférée, « The Lancet », dont le tirage (30.000 exemplaires) égale à peu de chose près le nombre des médecins britanniques.

Cet illustre hebdomadaire médical (il fut fondé en 1823) — connu pour le sérieux de ses communications scientifiques, la rigueur de son directeur (le Dr. T. F. Fox, qui se trouve depuis vingt ans à la tête de la revue), sa scrupuleuse indépendance (assurée par le contrôle constant qu'exercent sur la publication des spécialistes sourcilleux) — plaçait en effet au banc des accusés le produit le plus répandu, le plus populaire, le meilleur marché et (croyait-on) le plus anodin de la chimiothérapie : la familière « aspirine » (acide acétyl-salicylique) qui, depuis son lancement, en 1899, par les usines allemandes Bayer, est fabriquée dans le monde entier, par centaines de laboratoires, sous des dizaines de dénominations différentes.

Analgésique, anti-rhumatismal, spécifique contre le rhume, la grippe, la fatigue, l'insomnie et les malaises indéfinissables, l'acide acétyl-salicylique (dit aspirine) est vendu librement dans tous les pays. Sa consommation, en Grande-Bretagne, par exemple, s'élève à environ 4.000 millions de comprimés par an (près de 90 comprimés par tête d'habitant).

Or, dans le numéro de «The Lancet» daté du 1er novembre, les docteurs Alvarez et Summerskill (membres du Conseil de la Recherche médicale) accusent ce médicament de méfaits graves. Ils ne sont pas les premiers à contester son innocuité : dès 1938, les docteurs Douthwaite, Hurst et Lintott avaient signalé une corrélation possible entre l'absorption de salicylates et l'apparition de lésions et d'hémorragies gastro-intestinales.

Aucune de ces expériences ou observations n'avait toutefois paru concluante, quand les docteurs Alvarez et Summerskill décidèrent, au début de l'année dernière, de procéder à une étude systématique.

Leur décision avait été provoquée par les observations faites sur deux de leurs malades. Tous deux souffraient, depuis cinq et dix ans respectivement, d'une anémie aux causes mystérieuses et qui résistait à tous les traitements. Alvarez et Summerskill finirent par découvrir que l'anémie était apparue peu après que leurs malades eurent commencé à combattre leurs migraines par l'absorption régulière de comprimés d'acétyl-salicylate (8 à 30 comprimés par semaine). Ils examinèrent les selles des malades et y trouvèrent du sang. Ils leur coupèrent l' « aspirine » : le sang disparut. Ils leur administrèrent de nouveau de l' « aspirine » et le sang réapparut. Ils décidèrent alors de réduire fortement le nombre habituel de comprimés qu'absorbaient leurs malades : ceux-ci guérirent de leur anémie et en restèrent épargnés par la suite.

DEUX CENT SIX COBAYES

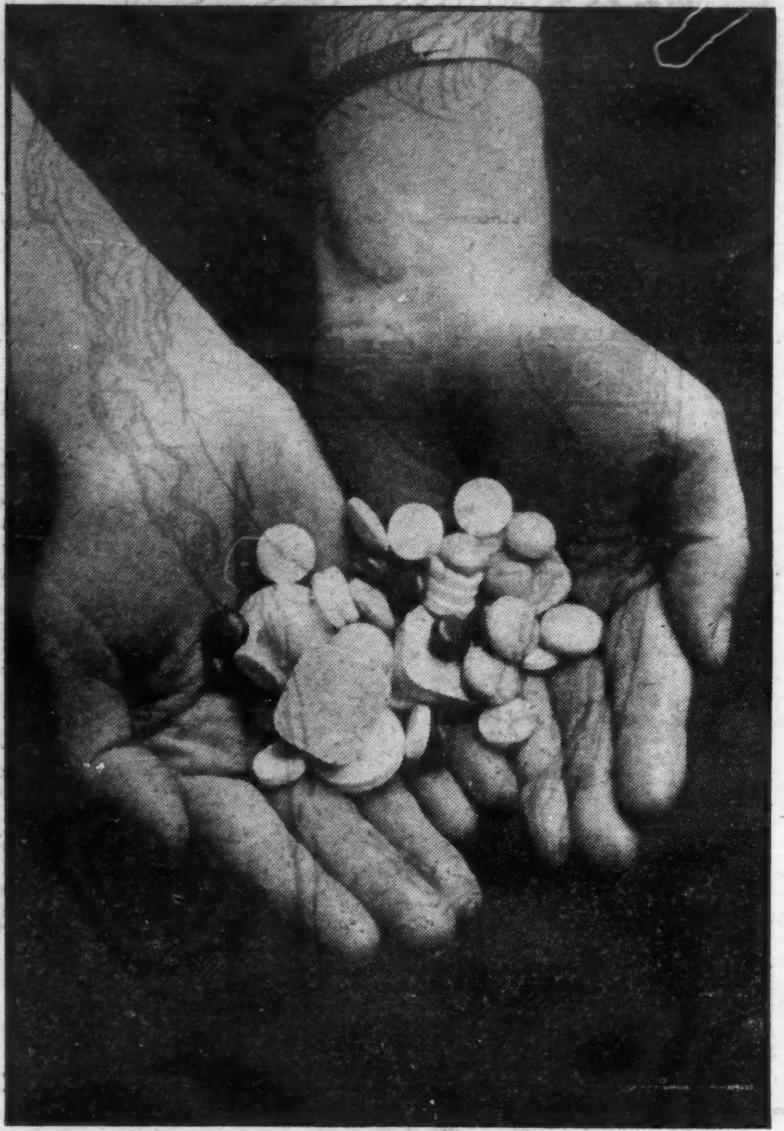
S'agissait-il là de cas isolés ? Ou y avait-il une relation de cause à effet entre l'absorption d'aspirine et les pertes de sang occultes ? Pour en avoir le cœur net, Alvarez et Summerskill étudièrent, au Central Middlesex Hospital, à Londres, deux groupes de cent trois patients chacun. Dans les deux groupes, les maladies étaient les mêmes : dyspepsie et ulcères gastro-intestinaux. Mais le premier groupe (A) avait été hospitalisé en raison de fortes hémorragies internes ; le second groupe (B) ne souffrait pas d'hémorragie gastro-intestinale.

Alvarez et Summerskill firent une première constatation : sur les cent trois patients du groupe A, quarante-neuf avaient pris des comprimés d'aspirine durant les vingt-quatre heures précédant l'hémorragie ; dans le groupe B (sans hémorragie) sept patients seulement. En outre, au sein même du groupe A, ceux des patients qui venaient d'absorber de l'aspirine souffraient de lésions dans une proportion de 49 %, contre 30 % chez ceux qui n'avaient pas récemment pris de comprimés.

Ces premières observations n'étaient évidemment pas concluantes : les malades les plus atteints n'avaient-ils pas pris des comprimés en raison de leur état précisément, et sans que les comprimés pussent être incriminés ? Interrogés, 74 % des patients hospitalisés à la suite d'hémorragies déclarèrent qu'ils avaient pris des comprimés pour combattre leur rhumatisme, leur rhume ou leur migraine — soit des symptômes sans relation avec l'hémorragie gastro-intestinale.

UNE PREUVE POSITIVE

La preuve positive de la responsabilité de l'acétyl-salicylate n'en restait pas moins encore à faire. C'est pourquoi Alvarez et Summerskill



LA FAMILIÈRE « ASPIRINE » (1)
Au banc des accusés

(Rodriguez.)

firent des expériences sur trente-cinq patients : vingt d'entre eux souffraient de dyspepsie ou d'ulcères gastro-intestinaux; les quinze autres n'avaient jamais eu de maladies digestives.

Durant les périodes dites de contrôle, aucun genre de comprimés ne fut administré aux trente-cinq malades ; l'analyse des selles ne révéla chez aucun d'eux des pertes de sang notables.

Toutefois, après l'administration d'aspirine, des pertes de sang importantes furent détectées dans les selles de dix-huit malades sur les trente-cinq. Chez les quinze malades sans troubles digestifs, onze avaient, après l'absorption d'« aspirine », subi des pertes de sang (importantes dans cinq cas, peu importantes dans les six autres). Des essais ultérieurs sur quinze patients différents donnèrent un résultat comparable : sept hémorragies importantes après l'absorption d'aspirine.

Pour établir plus nettement encore la responsabilité de l'aspirine, Alvarez et Summerskill firent ensuite des essais avec des analgésiques de composition chimique différente : le N-acétyl-para-aminophénol (« Panadol » Bayer et Phénacétine B.P.) et l'ester salicylamide-2-éthoxyéthylique (« Antidol » Lewis »).

Sur cent sept patients (parmi lesquels trente-cinq précédemment cités), un seul cas d'hémorragie importante fut observé après l'administration de ces analgésiques non salicyliques.

LES CONCLUSIONS

Alvarez et Summerskill jugèrent ces observations concluantes. Voici leur rapport final :

« La responsabilité des salicylates dans la pathogénèse d'hémorragies gastro-intestinales massives est appuyée par cette étude, écrivent-ils ; *la consommation de ce médicament pourrait avoir provoqué plus de 40 % des cas étudiés...*

« La susceptibilité à l'hémorragie dans les vingt-quatre heures qui suivent l'absorption de salicylates suggère une lésion aiguë ; cette hypothèse est corroborée par le fait que, chez les membres « salicylate-positifs » du groupe A, le nombre de dyspepsies sans signes radiologiques est plus élevé que chez les salicylate-négatifs.

« En outre, rien ne permet d'affirmer que l'aspirine soluble est plus inoffensive ; elle risque, au même degré que l'aspirine normale, de provoquer des hémorragies importantes. Ce fait a été observé, en même temps que par nous, par Lange (1957) sur des sujets exempts de maladies gastro-intestinales ; Lange confirme que l'aspirine soluble ou d'autres préparations de l'aspirine n'offrent pas une protection accrue contre ce danger.

« En revanche, les résultats obtenus avec la phénacétine, le panadol ou l'antidol font ressortir l'importance qu'il y a à prescrire des analgésiques non salicyliques dans les cas où cela est possible, et particulièrement dans le cas des sujets dyspeptiques...

« Des pertes de sang occultes, dues vraisemblablement à des lésions mineures dans la partie supérieure de l'appareil digestif, ont été observées, peu après la consommation de salicylates, dans tous les groupes de patients ; mais la majorité de ceux qui subirent des hémorragies massives souffraient d'ulcères peptiques chroniques ou avaient un passé dyspeptique.

« Bien que la gastrite ou l'ulcération soit habituellement attribuée à l'action irritante qu'exercent les particules de salicylates sur la muqueuse gastrique, l'action du salicylate sur le système nerveux peut jouer un rôle annexe ou même dominant. Warthin (1954) postulait une réaction allergique au salicylate ; celle-ci pourrait expliquer les ulcérations gastriques provoquées chez des rats par des injections sous-cutanées de salicylate... Certains effets de l'aspirine ressemblent à ceux de la cortisone, et l'on considère que l'emploi de celle-ci s'accompagne d'un danger de dyspepsie et d'ulcère peptique...

« Les pertes de sang occultes en réponse au traitement à l'aspirine donnent également à penser que l'anémie accompagnant des états rhumatoïdes chroniques peut parfois être due au traitement plutôt qu'à la maladie elle-même. »

Ce rapport, que « L'Express » est le premier à faire connaître en France, est appelé à un retentissement considérable. De nouvelles expérimentations sont entreprises afin de vérifier des observations qui bouleversent les idées admises. En attendant, nul sans doute ne renoncera à un comprimé d'aspirine occasionnel pour combattre un malaise. Patients et médecins, en revanche, hésiteront à consommer ou à prescrire des doses massives ou régulières de salicylates.

(1) Représentée par les douze spécialités les plus répandues en France.

PAIX

Celui qui pense aux oubliés

● *Avec le prix Nobel de la Paix — 20 millions — le père Pire construira un village.*

EN décembre prochain, un jeune dominicain belge, le Révérend Père Pire, 48 ans, sera le premier religieux catholique à recevoir le prix Nobel de la Paix.

En 1945, à la fin de la guerre, huit millions de réfugiés étaient rassemblés dans les camps en Allemagne occidentale, en Autriche ou dans la zone de Trieste. Cinq années plus tard, grâce à l'Organisation des Nations Unies, tous les réfugiés valides avaient été happés par les pays de l'Ouest, les Etats-Unis, le Canada, l'Amérique du Sud, l'Europe.

Mais il restait un résidu, le Hard Core « noyau dur » : inassimilables, malades, économiquement sans valeur, vieillards. 250.000 D.P. de toutes races et de tous âges condamnés à la mort lente, parqués dans des baraques devenues leur logement définitif. Oubliés.

Le Révérend Père Pire fonde alors, en 1949, l'Aide aux Personnes déplacées. Seul, presque sans appui officiel, il lance à travers le monde une chaîne d'amitié grâce à son bulletin « Hard Core ». Dans vingt pays, 14.000 familles répondent à son appel pour le parrainage des déplacés.

Grâce à elles, des hommes, des femmes retrouvent du travail, reçoivent des colis, peuvent correspondre. Se reprennent à espérer en la vie. Le Père veut que chaque pays de l'Ouest construise des villages abritant chacun une vingtaine de familles : pas davantage afin de leur éviter de vivre en ghetto.

Le premier de ces villages européens est alors créé à Aix-la-Chapelle, et les suivants à Bregenz, Augsbourg, en Sarre, dans la grande banlieue de Bruxelles, etc.

Au début de 1958, il reste cependant encore 200.000 réfugiés dans les camps. Le Père Pire lance alors une croisade « pour une Europe du cœur ».

Depuis, le Père Pire a demandé à la Norvège un permis de séjour pour une centaine de D.P. S'il l'obtient, le nouveau village portera le nom symbolique d'Anne Frank.

TOWNSEND

La poule aux œufs d'or

● *« Je voudrais qu'on sache que j'ai décidé de ne pas épouser le group captain Townsend. » Après cette déclaration officielle de la princesse Margaret, la vraie « affaire Townsend » a commencé. Jean Cau en ouvre ici le dossier inédit.*

PETER TOWNSEND peut-il commencer une nouvelle carrière en tournant, pour le compte d'une société anglaise (Jef Hartman), associée dans l'affaire avec Pathé-Cinéma, l'histoire d'un cœur brisé — le sien — promenant sa douleur à travers le monde ?

La projection, dans une salle privée parisienne, des premières prises de vues a semé l'inquiétude dans le cœur des commanditaires de l'entreprise qui ont aussitôt expédié à Tokyo, où l'équipe du film se promène, un jeune metteur en scène français, Pierre Kast, avec mission de sauver ce qui peut être sauvé.

Mais l'entreprise de mystification la plus réussie du siècle, entretenue par la complicité entre une partie de la presse mondiale et Peter Townsend lui-même, est peut-être en train de toucher à sa fin.

Depuis plus de trois ans en effet, les reporters spécialisés dans l'affaire Townsend, et la direction d'un certain nombre de journaux, savent à quoi s'en tenir sur le « chagrin » du bel aviateur.

Ils n'en ont rien dit. Pourquoi ? Parce qu'on ne tue pas la poule aux œufs d'or.

L'AMOUR IMPOSSIBLE...

Ils n'ignorent pas que ce qui entretient la passion du public pour cette affaire de cœur, c'est qu'elle concerne une royale personne. La vedette, c'est Margaret d'Angleterre. Townsend seul, Townsend en aimant une autre, ne fera pas recette longtemps. Le beau group-captain ne l'ignore pas non plus. C'est un monsieur bien organisé.

Il convient donc de faire durer le plus longtemps possible le mythe de « l'amour impossible » qui, en France seulement, s'est traduit par :

— 246 articles dans « France-Soir »,
— 75 rticles, 7 couvertures et 339 photos dans « Match »,
— 45 articles et quatre couvertures dans « Jours de France », etc.

Et la presse française est loin d'avoir battu le record du monde.

Mais quel serait l'intérêt pour Peter Townsend de faire parler de lui alors qu'il peut en parler lui-même ?

Prenant, si l'on ose dire, son chagrin en main, il est donc passé à l'exploitation directe :

« Carnets de Peter Townsend », vendus en Angleterre au « Daily Mail » (des extraits en ont été achetés par France-Soir... des extraits en ont été vendus en France à « Match »).

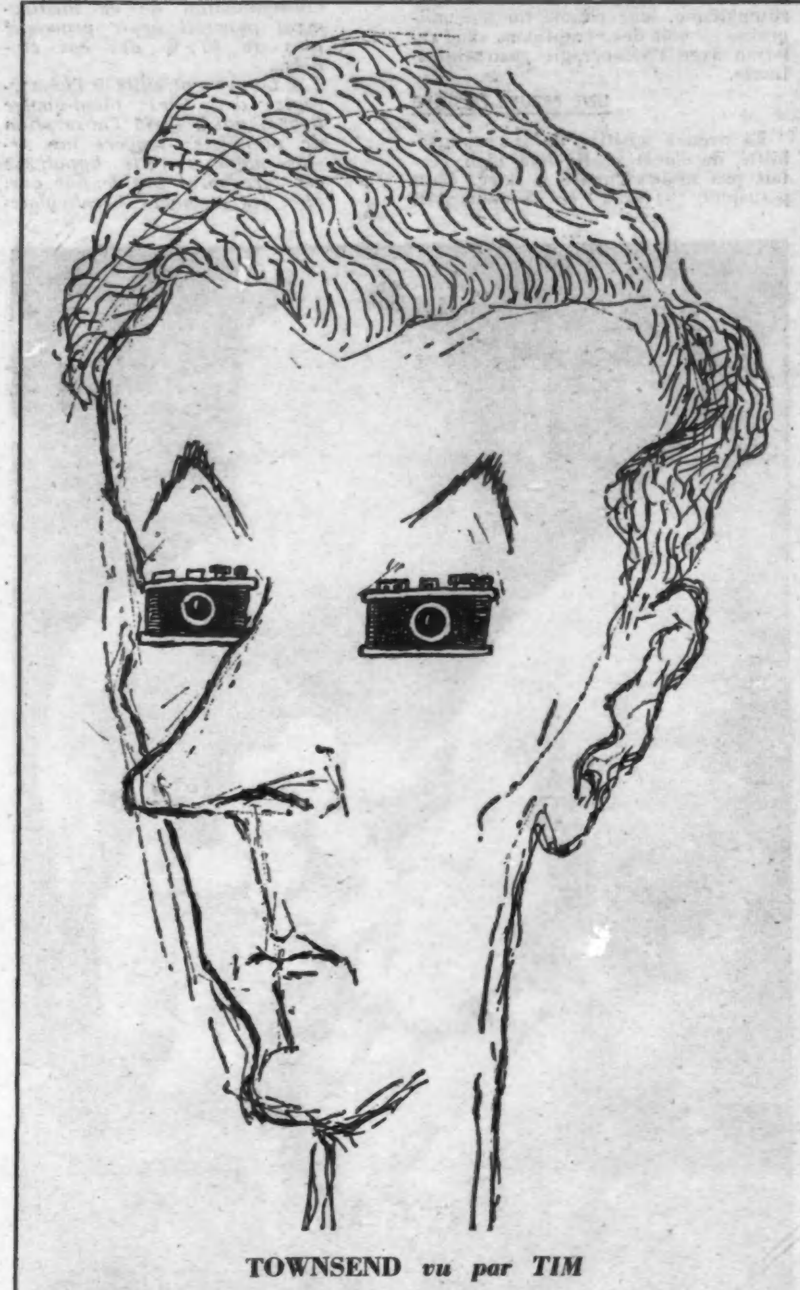
« Histoire vraie de Peter Townsend » écrite par Norman Barrymaine mais dont les épreuves ont été revues et corrigées par l'intéressé lui-même. Publiée dans le monde entier (en France par « France-Soir » qui l'a payée 2.000 livres, soit environ deux millions et demi). Le premier tirage du livre a été épuisé aux Etats-Unis avant même sa mise en vente.

Jamais chagrin d'amour n'aura été plus fructueux.

Mais pour que l'entreprise commerciale Townsend ait pu naître et prospérer, il a fallu un peu de génie. Townsend en a eu.

Tout a commencé le jour de 1953 où l'écuyer roturier a prié le secrétaire particulier de la reine de bien vouloir informer la reine Elizabeth II qu'il avait l'intention d'épouser sa sœur Margaret.

L'Angleterre a une devise qui résume la sagesse et la prudence de sa politique : « Wait and see ». L'adversaire commet toujours des fautes; il suffit d'attendre et d'observer. En ce début de juin 1953, pour la reine et Philip d'Edimbourg, pour sir Winston Churchill et l'Eglise, pour les conseillers de la Cour et les premiers ministres du Commonwealth (ces derniers ont déclaré qu'une nouvelle « affaire Simpson » serait du plus fâcheux effet sur les peuples du Canada, d'Australie, d'Afrique du Sud et de la Nouvelle-Zélande), « l'adversaire », c'est « Groupie » Townsend.



TOWNSEND *vu par TIM*

LA PLUS BELLE HISTOIRE

Margaret est obstinée. Peter s'accroche. Très bien, *on* attendra... En attendant, *on* prometttra — contre de larges concessions — tout ce que les amoureux désirent. Townsend accepte un exil-purgatoire de deux ans à condition d'être détaché à Bruxelles d'où il pourra téléphoner à la princesse de ses pensées... Accordé ! Ce qui importe, c'est de gagner du temps. C'est, comme on dit en boxe, d'attendre l'ouverture et, à la moindre défaillance de « l'adversaire », de l'abattre. La seule ombre au tableau vient de cette satanée presse mondiale qui découvre le pot aux roses et lâche ses meutes sur « la plus belle histoire d'amour du siècle ».

D'où est venue l'indiscrétion puisque tout le monde avait juré le secret ?

L'exil de Peter Townsend va durer vingt-huit mois. Pendant ce long temps, une lutte singulière va s'engager. D'un côté, un homme seul mais soutenu par les formidables clameurs de la presse qui, jour après jour et jusqu'à la projeter au ciel inaccessible des mythes, désincarne son histoire (celle-ci désormais *« appartient aux journalistes qui en doivent au public, avant les Shakespeare de demain, une version à chaud, au jour le jour, au risque toujours du démenti des faits »* (1). De l'autre, la vieille Albion, tapie dans son île et qui « attend et observe ».

LE « CHEVALIER AU CŒUR TRISTE »

Peter Townsend est plus souvent dans des clubs qu'à son bureau d'attaché de l'Air ; il fréquente assidûment la société bruxelloise et en devient la coqueluche ; de nobles et belles dames, comme la comtesse de Limbourg-Stirum, ne cachent pas la vive amitié qu'elles lui portent et assurent qu'elles n'ont point trop de mal à apprivoiser le farouche solitaire.

Il donne des conférences de presse, signe des autographes, et — à Paris, Francfort, Vienne, Oslo, Milan, Madrid, Zurich, au cours d'une véritable « tournée » où son nom attire la grande foule, qui d'ordinaire boude ce genre de réunions — participe à des courses de gentlemen-riders. A Londres, à la cour, on s'arrange pour que la princesse n'en ignore rien.

Mais féroces, ravis de pouvoir se moquer pleinement, totalement, de ce public qui veut « y croire », les reporters de la presse mondiale se délectent à le dépeindre comme *« écrasé de solitude »*, *« absent de tout »*, *« muré dans ses pensées »*. Lorsqu'il prend un bain de soleil, c'est *« le visage tourné vers l'Angleterre »*.

(1) « Paris-Match », 10-9-55.

GROUPEMENT
DE L'INDUSTRIE
SIDÉRURGIQUE

S. A. au capital de 7.600.000.000 de F
5 bis, rue de Madrid, Paris 8e
R. C. 55 B 7508

EMPRUNT ACIER

6%

capital et intérêt **INDEXÉS** sur le chiffre d'affaires de la Sidérurgie.

OBLIGATIONS DE .... 20.000 F.
ÉMISES A .... 19.840 F.
REMBOURSEMENT MINIMUM
21.500 F A 26.000 F.
INTÉRÊT PROGRESSIF GARANTI.

On souscrit aux guichets des banques.

B.A.L.O. du 27-10-58

Mots croisés N° 161

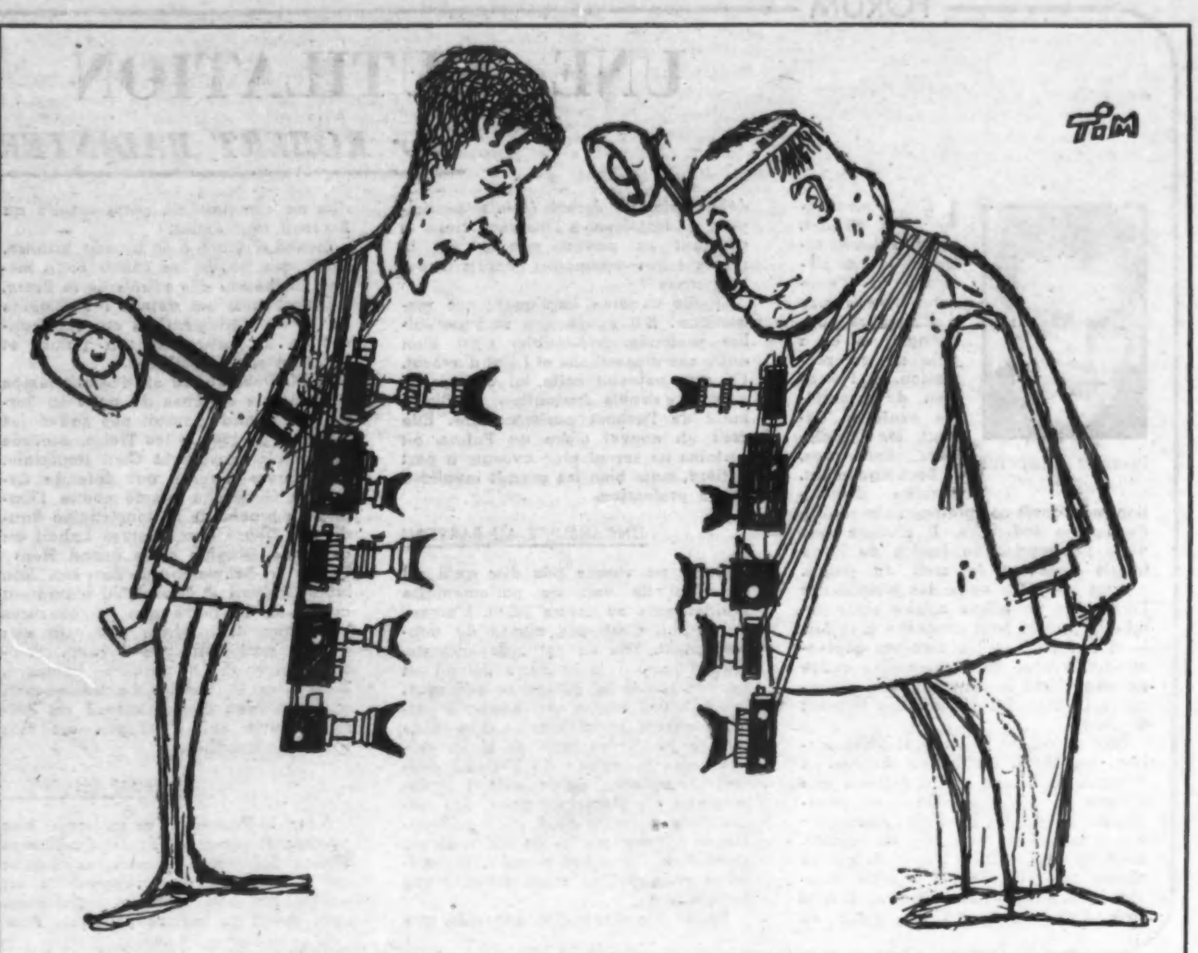
HORIZONTALEMENT : 1. Sorte de poche, parfois très inoffensive. — 2. Auprès d'elle, la seconde n'est rien. — 3. Fait parfois rêver Bercy. Avec lui, ça prend toujours. — 4. Doit légalement passer après la mairie. — 5. Manque à l'exceptionnel. — 6. Bref conseil, qui peut valoir à son auteur une bonne inculpation de complicité. Quoique obtus, manque d'ouverture. — 7. Femme d'un Louis, mère d'un auguste, tous deux de la même brillante série. Commence une célèbre comptine et une pièce du boulevard. — 8. Aurait besoin de plus de caractères, en numération arabe.. Qui risque de s'envoler. — 9. Pièce maîtresse d'une carcasse. — 10 Ce que firent le moins possible Philaminte et Bélise.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4		■						
5							■	
6				■				
7						■		
8			■					
9								
10								

VERTICALEMENT : I. Le calice y prend place et n'y est pas seul. — II. Plus long que la lettre qui lui ressemble. Cette lampe ne sert pas à éclairer. — III. Mieux que respectée. Montand les a, mais non Mado. — IV. Quand il éclate au Caire, vient plutôt du palais que du ciel. N'avance pas autant que le balcon. — V. De part et d'autre d'une labiale. C'est une bienveillance du pouvoir ou une violence de la révolte. — VI. Garde ou veille. Le trois pièces cuisine n'en demande pas tant. — VII. Leur roi tombe du ciel parnassien, d'une façon accablante. Tourné parfois sans politesse. — VIII. Intéresse le restaurateur, le fonctionnaire besogneux, le topographe.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	E	L	A	N	C	E	R
2	O	N	E	R	E	U	S	E
3	S	E	N	T	■	I	T	E
4	S	■	T	E	R	R	A	L
5	I	S	E	R	E	■	M	L
6	N	O	■	E	U	M	E	E
7	A	M	A	S	S	E	■	M
8	N	E	S	■	S	U	E	E
9	T	R	A	H	I	S	O	N
10	E	S	S	O	R	E	N	T

Solution du n° 160



— « *Ancien écuyer de la reine* ». — « *Ancien médecin du Pape* ».

Ils savent que, durant tout l'été 1955, « le chevalier au cœur triste » a fait chaque jour le voyage Bruxelles-Knokke-le-Zoutte, parce qu'un riche industriel belge y passe ses vacances en famille. Et que, à cette famille, appartient une charmante jeune fille, Marie-Luce Jamagne, que Peter Townsend a rencontrée au Club de l'Etrier.

Margaret l'a-t-elle su ? C'est à peu près certain. Le public l'a-t-il su ?

« On ne « crève » pas une affaire comme « Townsend-Margaret », ont répondu les journalistes anglais à ceux qui s'étonnaient de leur discrétion inaccoutumée.

PREMIERS DOUTES

Le 21 août 1955, Margaret fête ses 25 ans et sa neuve liberté d'agir à sa guise. A Townsend revenu à Londres, elle apprend que s'il persiste dans son désir de l'épouser, sir Anthony Eden demandera immédiatement au Parlement le vote d'une loi aux termes de laquelle :

1) Elle serait privée, elle et tous ses descendants, de tous ses droits de succession au trône ;

2) Tous autres droits — y compris celui de Conseiller d'Etat — lui seraient retirés.

3) Elle ne toucherait plus ses 6.000 livres de liste civile, non plus que les 15.000 livres par an qui lui reviendraient en cas de mariage avec un homme de son rang.

4) M. et Mme Townsend seraient exilés d'Angleterre.

M. et Mme Townsend, abandonnés par les projecteurs de l'actualité braqués sur d'autres éphémères, en train de bâiller à longueur d'année sur des yachts de richissimes Américains... M. et Mme Townsend boudés par la « vraie » société... M. et Mme Townsend réduits à une bohème à peine dorée. Finalement, le group-captain « *commença à avoir des doutes sur la sagesse de la décision qu'il avait prise avec Margaret* » (2).

Au cours de deux week-ends, l'un passé dans la propriété de lord Rupert-Neville, l'autre dans une maison du Sussex, l'écuyer et la princesse passèrent leurs nuits « *jusqu'à l'aube* » — écrit sans sourciller le biographe de Townsend — à faire « *brouillon sur brouillon déchirés au fur et à mesure* » du communiqué dans lequel ils annonceront au monde la fin de leur idylle. Ce communiqué débutait ainsi : « *Je voudrais que l'on sache que j'ai décidé de ne pas épouser le group-captain Townsend...* »

Alors fini ? Non. Cela commence. Townsend décide de partir au volant de sa voiture pour faire le tour du monde. Sa première idée ?

Nous avons failli lire : « *Le capitaine Townsend, désespéré, a fait son entrée à Lambaréné sur sa voiture équipée de pneus X. Ensuite, pour chasser sa tristesse, il a bu du whisky Y et tard dans la nuit, après avoir parlé philosophie avec le docteur Schweitzer, il a rêvé sous le ciel africain en fumant des cigarettes Z.* »

(2) Norman Barrymaine (« Histoire vraie de Peter Townsend »).

Utilement conseillé par des amis, Townsend n'a pas été jusque là. Il s'est contenté de vendre ses méditations sur la vie, la mort et l'amour. Mais l'intérêt du public languit. Alors, dix-huit mois plus tard, en mars 1958, il réapparaît à Londres et réussit à revoir plusieurs fois la princesse Margaret.

« SOYEZ HEUREUX ! »

La presse est alertée. Nouveau suspense ! Les journalistes jubilent et écrivent par exemple :

« *Peter Townsend n'a certainement jamais embrassé la princesse. Margaret ne s'est jamais abandonnée à lui prendre le bras ou lui effleurer la main... Devant une telle grandeur d'âme, devant le spectacle de leur déchirante amitié, des voix dans le peuple, dans l'Eglise, dans l'aristocratie, à la cour même, ne s'élèveront-elles pas de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressantes, qui crieront : « Assez ! Assez ! Margaret et Peter, vous avez assez souffert ! Nous aussi, nous n'en pouvons plus. Soyez heureux !* »

Après quoi l'un d'eux va avaler d'un coup quatre whiskies et confie :

« *Encore un article sur le pur amour de Margaret et Townsend et je change de métier.* »

Un autre tente de persuader son directeur qu'il y a des limites à l'exploitation du public. On lui répond :

« *Ne soyez pas stupide. Ça ne leur fait pas de mal et ça nous fait du bien.* »

Du même coup les « Mémoires » se vendent à prix d'or à la suite de ce nouveau rebondissement de « l'affaire ». « La Tribune de Genève » annonce : « *Il se peut que les fiançailles soient annoncées prochainement* »...

C'est alors que Buckingham Palace, passant outre à la tradition qui veut que la famille royale ne démente jamais elle-même les nouvelles la concernant, publia ce communiqué :

« *L'article de* « La Tribune de Genève » *faisant état de fiançailles possibles entre la princesse Margaret et le Group-Captain Townsend est entièrement faux. La déclaration faite en 1955 par Son Altesse Royale demeure inchangée.* »

LE MYTHE N'EST PAS MORT

Rideau. Cette fois « l'affaire » est bien près d'être « crevée ». Sans avoir pu revoir Margaret, après publication du communiqué, Peter Townsend débarque sur le continent. Il vient à Paris où — s'en souvient-on? — des malandrins fracturent les portières de sa voiture et s'emparent de nombreux papiers. Au cas où seraient publiées par la presse des révélations telles qu'elles iraient jusqu'à émouvoir plus encore la Cour — révélations qui courent... — Townsend n'aurait pas de mal à prouver son innocence : ne lui a-t-on pas volé des papiers ?

A Bruxelles, dans la jolie propriété des Jamagne, à Clairbois, Peter revoit Marie-Luce. Le moment est-il venu d'en informer le monde ? Pas encore. Le mythe a peut-être encore quelque chose dans le ventre ; la poule aux œufs d'or n'est peut-être pas devenue stérile. La publication de « l'Histoire vraie de Peter Townsend » mine le dernier crédit de l'ex-écuyer à la Cour de Londres et, de ce côté-là, quelque chose est définitivement consommé. Mais elle se vend bien.

Il reste à trouver mieux. Ce sera le film. Peter Townsend signe son contrat et part, accompagné par deux secrétaires.

L'une d'elles s'appelle Marie-Luce Jamagne.

« *L'histoire,* dit Marx, *fait les choses à fond et elle traverse plusieurs phases quand elle conduit au tombeau une forme sociale : la dernière phase d'une forme de l'histoire universelle est sa comédie.* »

J. O.

« *Et puis voici mon cœur...*

(Dessin de TIM.)

...qui ne bat que pour vous ! »

FORUM

UNE MUTILATION

par ROBERT BADINTER *Avocat à la Cour d'Appel de Paris.*

ROBERT BADINTER

LE gouvernement vient, parmi d'autres interdictions, de défendre à l'avocat parlementaire d'accomplir désormais aucun acte de sa profession, à l'occasion de poursuites exercées devant les juridictions répressives.

Techniquement, pareille disposition méconnaît complètement la réalité de la vie judiciaire. Il n'existe pas dans l'entreprise de justice de ligne idéale séparant le civil du pénal, comme les pions noirs des blancs, sur l'échiquier. La même affaire entre les mêmes parties peut connaître à la fois le débat civil et les rigueurs répressives. L'avocat qui assure une cause ne peut, sans la compromettre, renoncer à la défendre sur tous les terrains du droit.

Peut-on concevoir l'avocat parlementaire habilité à plaider un divorce au tribunal civil, mais non à déposer une plainte en adultère ? Ou bien, poursuivant devant les juridictions commerciales la nullité d'un acte de société, mais devant s'effacer dès lors que se révèle un délit commis à cette occasion ? L'imagine-t-on, cet avocat, à la cour d'assises, quand les fastes du débat criminel seront éteints, participant modestement à l'instance civile et plaidant en parent pauvre sur le montant des dommages-intérêts dus à la victime ?

Quelle dérision impliquent ces restrictions ! S'il existe une incompatibilité profonde, irrésistible, c'est bien entre ces dispositions et l'état d'avocat. Ce que poursuit cette loi organique, c'est la « capitis diminutio », l'avilissement de l'avocat parlementaire. Elle crée un nouvel ordre au Palais, où certains ne seront plus avocats à part entière, mais bien les grands invalides de la profession.

UNE INSULTE AU BARREAU

Qu'on ne vienne pas dire qu'il est choquant de voir un parlementaire plaider pour ou contre l'Etat. L'œuvre de justice n'est pas affaire de gouvernement. Elle en est indépendante. Quand l'avocat à la barre défend un homme contre la puissance publique, il n'agit pas contre elle, puisqu'il participe encore à son exercice, à la place que la loi lui assigne. Et si en certains cas la nature de l'affaire pouvait commander qu'un avocat parlementaire n'y participât point, des restrictions existaient déjà, bien suffisantes, et l'Ordre, maître de son tableau, pouvait à cet égard prendre les mesures souhaitables dans certains cas particuliers.

Mais cette disposition générale, que rien ne commandait, porte insulte au Barreau tout entier.

Insulte d'abord à sa grande histoire. Voici que se dresse contre cette mesure la théorie des géants de la Barre, de tous ceux qui depuis les origines de la vie parlementaire ont servi ensemble la Justice en son palais et l'Etat en ses assemblées.

Si M. Debré avait en d'autres temps accédé aux marches du pouvoir, Berryer le Grand n'aurait pas sauvé les insurgés de 1848 ni les Treize, accusés de complot devant la Cour impériale. Jules Favre n'aurait pas défendu Orsini ni Gambetta plaidé contre l'Empire au procès de la souscription Baudin. M. Debré aurait refusé Labori au capitaine Dreyfus et le grand Henry Torrès à Schwarzbard. Par son fait, Moro-Giafferri et Campinchi n'auraient connu de la Barre que les obscures grandeurs des débats civils. Et nos grands parlementaires Viviani, Waldeck-Rousseau, Millerand, Poincaré, Léon Blum, et combien d'autres encore, auraient sans doute renoncé au Barreau plutôt que d'accepter cet état d'avocats humiliés.

L'HEURE DU CHOIX

Aussi le Parlement va se fermer aux avocats de talent qui l'ont si longtemps honoré. Bien rares, en effet, seront ceux qui accepteront de compromettre un cabinet durement édifié au long des ans pour tenter la fortune politique. Pour quelle perspective d'ailleurs ? Parlementaire, l'avocat ruinera son cabinet. Ministre, il perdra même ce siège si coûteusement acquis. Une telle entreprise tentera peu les hommes de cœur et de moyens du palais.

Quant aux jeunes hommes de ce temps, avocats d'aujourd'hui, voici que leur sont interdites par M. Debré les grandes espérances. L'exemple de leurs illustres aînés, tant d'honneur et de grandeur accumulés au long de notre histoire ne nourriront en eux que des regrets et non plus les fortes ambitions.

Pour le jeune avocat, l'heure d'un choix rigoureux est venue ; les grandes affaires judiciaires auxquelles il aspire lui interdiront les responsabilités politiques qu'il rêvait d'assumer. A moins que, renonçant à sa profession et à sa vraie grandeur, il ne se consacre entièrement à d'autres desseins. De toute manière, ce choix, contraire aux leçons de l'histoire, à l'éclat du Barreau, à la qualité du Parlement, emporte avec lui une mutilation.

Napoléon, après que trois avocats seulement sur deux cents à Paris eurent dit « OUI » au plébiscite instaurant l'empire, voulait qu'on puisse couper la langue aux avocats qui s'en serviraient contre le gouvernement.

L'écho dégradé du propos impérial retentit au seuil de la Vᵉ République. Quel mauvais présage pour la liberté !...

R. B.

SPORTS

Le temple de la « Petite Reine »

Le Vél' d'Hiv' va être livré aux démolisseurs. Avec lui disparaîtra un étrange univers.

— *MOI, je me souviens de la nuit où Van Kempen, à quatre heures du matin, a pris dix tours à toutes les équipes.*

— Et le soir où Greta Garbo est venue avec son galurin jusqu'aux yeux ?

— Et la fois où on a failli assommer Tardieu, le président du Conseil, qui était venu avec une « poule » et se payait la tête des « popus » au restaurant ? Faut dire qu'il était rond, le gars, et pas qu'un brin !

— En ce temps-là, c'était quelque chose les Six Jours. Chaque soir la Garde à cheval était obligée de charger pour dégager les entrées.

Bientôt, cette enceinte où toutes les passions ont éclaté, cet étrange haut lieu de la fraternité, de la joie, de la haine et de l'infinie misère des hommes, bientôt ce cimetière de millions de rêves sera détruit. Il s'appelait le « Vél' d'Hiv' ». De lui ne restera qu'une histoire hétéroclite que nous pourrons, s'ils nous écoutent, conter à nos petits-enfants...

PARMENTIER PREMIER VAINQUEUR

Ecoutez bien : à l'époque un roi régnait sur la France qui s'appelait Louis XIV. Paris était petit et à l'endroit où passent les métros et où s'élève le Vél' d'Hiv', qu'y avait-il ? Rien. De la terre, des arbres, de l'espace et une maison qu'on appelait — tant il fallait être misanthrope pour être venu habiter ce coin-là — « la maison du Dernier des Hommes ».

Plus tard, un autre roi, qui s'appelait Louis XVI, se souvint que la région de Grenelle appartenait à l'Ecole Royale Militaire et la convertit en terrain de cultures. Il y fit planter des pommes de terre que des dragons en armes gardaient nuit et jour, avec mission de fermer les yeux lorsque des maraudeurs venaient en emplir leur besace.

Ainsi les Parisiens pouvaient-ils constater que les pommes de terre n'étaient pas une racine ou un fruit

diabolique et, à voir les maraudeurs si bien se porter, peut-être en arriveraient-ils non seulement à ne plus dévaster les champs où M. Augustin Parmentier faisait ses « expériences » mais, bien mieux, peut-être se décideraient-ils à goûter à ses innocents et savoureux tubercules.

Voilà comment M. Parmentier et sa pomme de terre furent, il y a près de deux siècles de cela, les premiers champions qui s'imposèrent sur le terrain du Vél' d'Hiv'. Couverte de gloire, la pomme de terre victorieuse commença bientôt à travers la France et l'Europe une tournée qui ne s'est jamais interrompue et Grenelle fut rendu à ses herbes et à ses ronces.

LA « PETITE REINE »

Jusqu'en 1908. Cette année-là, trois messieurs, habillés de noir et coiffés de tubes comme des témoins de duel, avertirent les jeunes gens en casquette qui tapaient dans un ballon, à Grenelle, qu'ils n'en avaient plus pour longtemps à se livrer à leur sport favori.

Ces messieurs si péremptoires s'appelaient Frémont, Durant et Lambert et étaient respectivement avocat, homme d'affaires et architecte. Très avisés, ils avaient compris que la « Petite Reine » (alias le vélocipède) avait un bel avenir devant elle et que lui construire un temple n'était pas perdre son argent : la nouvelle religion, chaque jour, augmentait le nombre de ses fidèles et semblait appelée à ne pas disparaître de sitôt.

Deux ans plus tard, à la date fixée pour l'ouverture, ce fut une piscine plus qu'un vélodrome qu'on inaugura. Facétieuse, la Seine avait monté de quelques mètres et la piste du Vél' d'Hiv' disparaissait sous les eaux. MM. Frémont, Durant et Lambert, en barque, en noir et en tube, contemplaient l'étendue du désastre. Les eaux baissèrent. A l'inauguration nautique succéda la restauration et les « sportsmen » commencèrent à venir applaudir au Vél' d'Hiv' (l'abréviation s'imposa d'emblée) leurs idoles moustachues.

3 FRANCS LE PARADIS

En 1913, c'était gagné : les premiers « Six Jours » furent un triomphe. Importée de l'extravagante Amérique, cette extravagante formule de course avait conquis les Parisiens. Epoque « héroïque » : Petit-Breton, dans sa loge, recevait la visite de toute sa famille habillée à la mode de Plougastel ; La Flèche ne dormait jamais et jouait au billard avec les spectateurs pendant les heures de repos ; Lapize buvait des litres de vin rouge en guise de remontant.

Les vélocipèdes pesaient dix kilos, les juges se battaient. Les coureurs — au lieu d'être ces produits de laboratoire que nous connaissons dont l'extrême fragilité et l'extraordinaire résistance s'équilibrent en ce moment-miracle qui s'appelle aujourd'hui « la forme » — étaient de rudes gaillards entraînés en dépit du bon sens, qui pédalaient comme on laboure et qui, ignorant les piqûres vitaminées et les massages, engouffraient des cassoulets arrosés de vin rouge, juraient comme des palefreniers et sifflaient un calvados avant de grimper à nouveau sur leur machine préhistorique.

Cette même année, les premiers matches de boxe furent organisés au Vél' d'Hiv'. L'affrontement durait 20 rounds, les gants de 4 onces étaient imposés qui, selon les puristes, donnaient à la boxe son vrai sens : ne pas prendre des coups, meurtriers avec des gants aussi légers, et chercher au contraire à en administrer.

Les soirs de gala, les fauteuils coûtaient 100 francs la place mais, au « Paradis », on ne payait que 3 francs. En ce temps-là, les classes sociales étaient séparées par un immense fleuve roulant des louis d'or.

La guerre de 14-18 contraignit le Vél' d'Hiv' à fermer ses portes qui ne s'entrebâillèrent que pour quelques rares réunions et nombreux furent les champions prestigieux qui tombèrent sur les champs de bataille : Petit-Breton, Lapize, Comès, Frank-Henri, tant d'autres encore.

Ce n'est qu'aux alentours de 1921 que l'arène de Grenelle redevint le temple des sportifs parisiens.

— *Ah ! mon gars, l'avant-guerre, je veux dire l'avant-guerre de la dernière guerre, hein, ça c'a été la grande époque*, me dit « Monsieur » Routis, ex-champion du monde de boxe de sa voix basse et éraillée.

Il suffit de prendre quelques verres dans les bars et cafés qui pullulent autour de ce Léviathan qu'est le Vél' d'Hiv' pour que s'égrènent, glorieux et misérables, les chants les plus purs et les plus naïfs qui soient en l'honneur du sport.

Les aèdes ont des mines étranges : nez cassés, oreilles en chou-fleur, arcades sourcilières épaisses d'un doigt (ce sont les ex-boxeurs), ventres bardés de mauvaise graisse, doigts boudinés, (ce sont les ex-gloires de la lutte et du catch) jambes torses, dos voûtés, joues creuses (ce sont les « rois » détrônés « de la pédale »). Ils ont tous été champions de ceci ou de cela. Ils ont été *étoiles* et leur gloire a fulguré un soir, un mois ou une année. Ils ont entendu les clameurs s'élever pour saluer leurs victoires ou leurs défaites et la foule les appelait par leur prénom, parfois même les gratifiait d'un diminutif de tendresse. Jours de gloire, jours disparus...

AL BROWN, UN DIEU !

Que de souvenirs ! Ils s'embrouillent dans la pauvre tête de celui qui les conte et qui fut si souvent sonnée sous les coups... Au parterre, il y avait les « rupins », on les appelait « La Noblesse »... Forcément, hein, à cause du « noble art », pas vrai ? La tenue de soirée, pour eux, était obligatoire.

— *J'ai vu Al Brown*, « la merveille noire » *qui, vêtu d'un smoking rose et caniches blancs en laisse, arrivait complètement soûl disputer ses championnats du monde, soutenu à grand-peine par Jean Cocteau. Des boxeurs comme Al Brown, monsieur, on n'en fera plus jamais. C'est impossible. J'ai vu Carpentier, Cerdan, Robinson, c'étaient des génies. Al Brown, lui, c'était un Dieu !*

Des noms défilent, égrenés en litanie comme dans la Bible les noms de la postérité d'Abraham : Marcel Thil (« *Il manquait de jambes mais il avait de la tête* »), Kid Tunero, Lou Brouillard (« *Un sournois, çui-là*), Trevidic (« *Dickson, manager du Vél' d'Hiv', a truqué tous ses combats pour l'amener au championnat du monde* »), Milou Pladner (« *k.o. au 2e round par Al Brown qui pourtant ce soir-là a rejoint le vestiaire sur une civière, tellement il était rond et fiévreux* ») et Carnera (« *120 kilos ! Un boxeur-bidon, fabriqué par son manager !* ») et Cerdan ; et le soir où les gangsters de Spirito sont montés sur le ring parce que le Marseillais n'avait pas gagné et où son adversaire a grimpé dans les cintres comme un singe pour leur échapper... Il y avait aussi les lutteurs et les catcheurs : Deglane, Don Koloff, Rigoulot, Pereira, Miquet...

LES LIONS DORMAIENT...

Un maigre aux yeux bleus et au pull-over noir à col roulé a collectionné d'autres souvenirs. Lui préfère évoquer les débuts à Paris de Sonja Henie, « fée de la glace », le roller-catch, le cirque, la danse, et ce jour où pour que pût s'exhiber — en 1947 — Johny Weissmuller, ex-Tarzan, la piste fut convertie en piscine. Et l'histoire des lions ? Vous ne la connaissez pas ?

— *Un jour, Gaston Bénac a conseillé à Jeff Dickson* (1) *d'acheter une centaine de lions à un cirque milanais en faillite. L'idée de Jeff, c'était d'organiser des chasses au lion au Vél' d'Hiv. Y'avait des nègres* (la « tribu », disait l'affiche, des Mana-Cana-Yoko-Kolo), *tous recrutés dans les boites de nuit de Montmartre. Y'avait du sable, des rochers en carton, des explorateurs, les chenillettes de la mission Renault en Afrique... Et puis y avait les lions, maigres à faire peur, pelés, édentés, doux comme des moutons et qui s'endormaient la tête posée entre les bosses des chameaux — galeux et agenouillés dans le sable — que Dickson avait loués à l'Ecole vétérinaire. Je crois que jamais le public n'a autant ri et autant chahuté que les quelques jours qu'a tenu le spectacle. Quelle foire !*

CAMP D'INTERNEMENT

Autres foires. Autres tréteaux dressés où des hommes expliquent à d'autres hommes les raisons qu'ils ont de lutter, de s'aimer ou de se haïr : c'est Blum qui s'essaie à être un tribun, comme montent vers lui les vagues d'acclamations ; Thorez qui « tient » son Vél' d'Hiv' comme un conducteur tient son attelage de plusieurs chevaux ; Salengro que, sentimentalement, la foule aime ; La Rocque et ses Croix de Feu qui l'écoutent raides comme des robots...

— *Du point de vue politique, la grande époque, ça a été le Front Populaire*, me dit un homme sans âge pour lequel la politique semble être un sport à peine moins bizarre que les autres.

— *Avec Mendès France, j'ai oublié quand, on a eu une espèce de « vrai » Vél' d'Hiv' du genre 36. Routis peut vous le dire : il a découvert cinq grenades lacrymogènes et deux bombes au plastic dans les w.-c. Poursuivis par la police, les anti-Mendès étaient venus les y camoufler. Un poil et la baraque du père Routis sautait. Pas vrai, André ?*

— *'xactement !* grogne Routis de sa voix pour film de terreur.

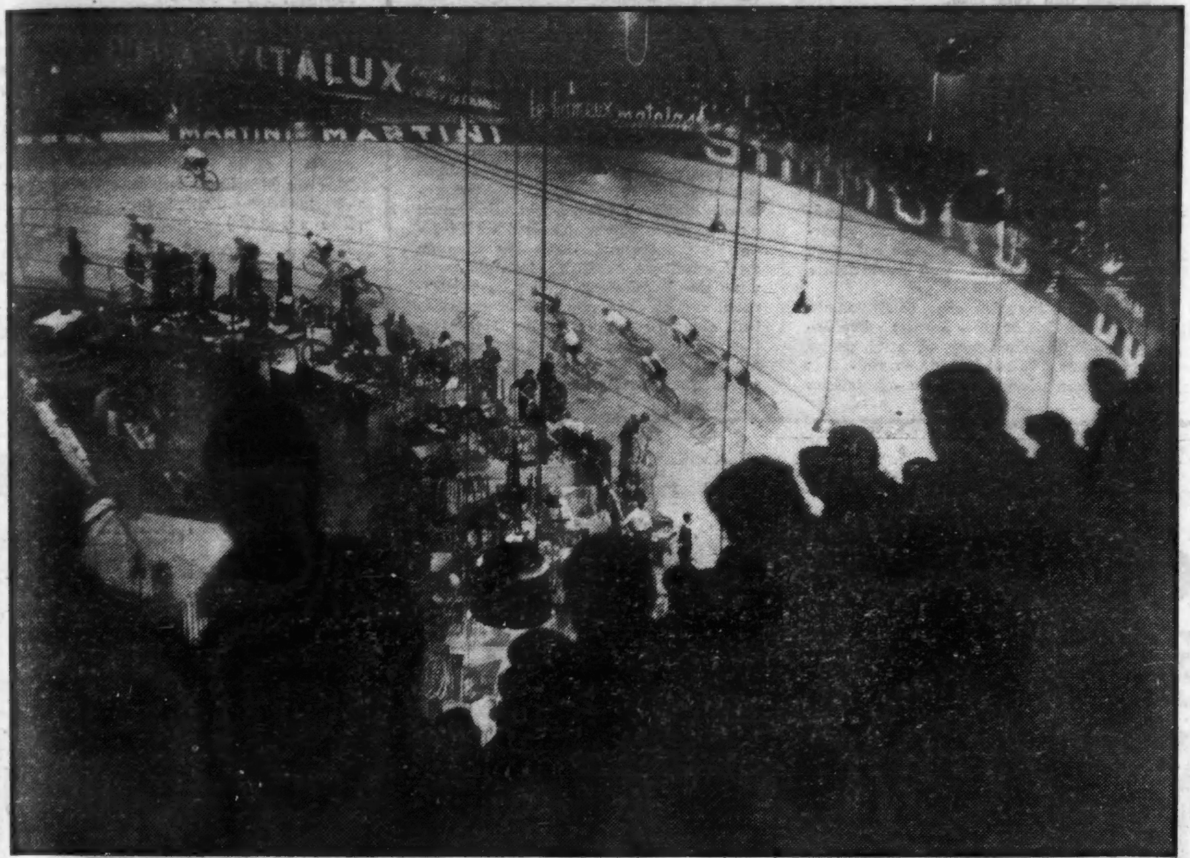
D'autres foires. D'autres foules aussi : quelques Italiens, arrêtés en 1940 au moment du « coup de poignard dans le dos », seront bientôt relâchés. En 1942, du 16 au 21 juillet, 7.000 Juifs — dont 4.051 enfants — sont parqués au Vél' d'Hiv' avant d'être envoyés vers les camps d'où ils ne reviendront pas. Des « réfractaires » en 1943 et 1944. Des « collabos » en 1944, dont Sacha Guitry, qui trouva bon de s'amuser de l'aventure et de la raconter — ce que n'eurent pas le loisir de faire les internés de 42 — avec infiniment d'esprit. Enfin, derniers venus, derniers parqués : les Nord-Africains de 1958.

« C'EST LA VIE... »

Le Vél' d'Hiv' va prochainement être détruit. La Société qui possède le terrain (notamment les familles Desmarais (des pétroles) et Potin (de Félix Potin) estime plus rentable de lotir 15.000 m2 en plein centre de Paris que de toucher de minces dividendes. Autour du cadavre du Léviathan que dépèceront les bulldozers, rôderont, désemparés, Gégène dit « Gros-Bras », Fernand dit « La Matraque » ou Pépère dit « Vas-y la Pédale ». Ils regarderont, le mégot amer, l'œil farouche, s'écrouler pierre après pierre ce qui fut leur paradis et leur enfer. Ils tourneront, accompagnés par tout un peuple d'ombres, autour des bulldozers criminels. Imaginez des chrétiens témoins impuissants de la destruction de Notre-Dame...

— *C'est la vie*, dit un colosse qui répond au sobriquet de « Le Toquard ».

J. C.



(Rodriguez.)

LE VÉL' D'HIV

Al Brown en smoking rose, Tardieu en goguette, Sacha Guitry en prison.

(1) Jeff Dickson, Américain installé en France à partir de 1917, fut à partir de 1931 directeur du Vél' d'Hiv' (exception faite du cyclisme). C'est à lui que l'arène de Grenelle doit son extraordinaire vogue : Dickson fut non seulement un animateur hors pair mais un « inventeur » de spectacles. Engagé dans l'aviation, il mourut au combat lors de la dernière guerre.

RÉSULTATS

Êtes-vous « Isolationniste » ?

(Voir page 14)

1) c - 2) a - 3) c - 4) b - 5) b - 6) a - 7) a - 8) b - 9) c - 10) b - 11) c - 12) I a - 11) b - 13) b - 14) a - 15) b - 16) c - 17) c - 18) c - 19) c - 20) b - 21) 1a, 2b, 3c, 4d, 5c - 22) b - 23) b - 24) c.

LE DISQUE DU MOIS

Les concertos pour piano et orchestre de Beethoven

DEUTSCHE GRAMMOPHON vient de publier en France, en un album bien présenté, l'enregistrement intégral des cinq concertos pour piano et orchestre de Beethoven, par Wilhelm Kempff, accompagné par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de Paul van Kempen.

Depuis la publication des mêmes œuvres dans l'enregistrement d'Arthur Schnabel, en 1957 (1), c'est la deuxième version intégrale de ces concertos disponible en France. Mais, depuis l'avènement du microsillon, c'est la première enregistrée selon les données de la haute fidélité ; en effet, la version de Schnabel représente le « repiquage » d'enregistrements réalisés avant la guerre pour des disques de 78 tours.

Cependant, plus encore que du point de vue technique, la comparaison entre ces deux versions est intéressante sur le plan esthétique.

Les concertos de Beethoven s'étendent sur la première et la deuxième de ses trois grandes époques créatrices. Le premier — qui porte le chiffre 2, selon l'ordre de sa publication par Beethoven — a été composé en 1795 ; le cinquième date de 1808, du lendemain de l'achèvement de la « Symphonie Pastorale ». Le Beethoven de la « Neuvième », de la « Messe en ré », et à plus forte raison des derniers quatuors et sonates, n'a plus composé de concertos. Sans doute, le Beethoven des œuvres problématiques et métaphysiques de la dernière période considérait-il la forme du concerto comme insuffisante à porter ses plus hauts messages spirituels. D'autre part, le grand virtuose du clavier que Beethoven a été dans sa jeunesse ne pouvait plus, à partir du moment où sa surdité était devenue totale, jouer avec l'accompagnement d'un orchestre qu'il n'entendait pas.

(1) Voix de son Maître. Gravures illustres COLH 1 à 5.

JEUNE, MUSCLE, HEUREUX

Parmi les cinq concertos, le quatrième pourrait d'ailleurs être de la dernière période ; il est, en effet, de la famille sonore et spirituelle d'une œuvre comme la « Sonate opus 109 ». Aussi bien, l'œuvre n'a été jouée que deux fois du vivant du compositeur, en 1807 et en 1808, par Beethoven lui-même. Après sa mort, Liszt ne s'y est attaqué que vers 1840.

D'ailleurs, la division en trois périodes créatrices a quelque chose de relatif. On affirme que les deux premiers concertos sont « mozartiens » ; en réalité, cela ne veut pas dire grand-chose. Il suffit d'écouter les mouvements lents de ces œuvres pour y trouver déjà Beethoven tout entier, avec la profondeur romantique qui le caractérise ; et dans les finals, bâtis sur des thèmes populaires, sa joie sauvage, son appétit de vivre, son côté flamand, gourmand, coureur de filles, éclatent avec une irrésistible et très peu mozartienne puissance.

Schnabel joue les cinq concertos un peu dans l'esprit du « dernier » Beethoven ; même le premier, chez lui, prend une allure d' « au-delà de la vie ». Ses mouvements lents, celui du « Troisième Concerto » par exemple, sont des messages à la fois humains, poétiques et supraterrestres.

Kempff, lui, se laisse emporter surtout par la joie et l'étincellement de la virtuosité. Ses interprétations sont profondément musicales, certes, et d'un style très juste ; seuls, les arrière-plans de la poésie y manquent parfois. Kempff joue constamment, et même dans le « Quatrième Concerto », un Beethoven jeune et musclé, et surtout un Beethoven encore heureux.

Techniquement, il est normal que l'enregistrement de Kempff soit supérieur à celui de Schnabel. L'orchestre surtout, est bien mieux reproduit dans l'enregistrement le plus récent. D'ailleurs, dans les disques de Schnabel, si l'orchestre est souvent à l'arrière-plan à cause de la technique d'enregistrement d'avant 1939, cet effacement ajoute au caractère général « éthéré » de l'interprétation. Dans les disques de Kempff, au contraire, le style puissant de l'orchestre, que l'enregistrement met en évidence pour chaque détail, vient au secours d'une interprétation où la vitalité instinctive l'emporte sur la profondeur de la pensée. (Quatre disques de 30 cm, 18.371-74.)

NOTES D'ÉCOUTE

PARMI les disques reçus récemment nous avons retenu :

CLASSIQUE

● LISZT : « Transcriptions d'opéras pour piano », par Alfred Brendel.

Lucia di Lamermoor, le Trouvère, la Norma, Obéron, Tannhäuser, Tristan, par Liszt. Mieux que des transcriptions, ce sont des improvisations géniales. De quoi vous faire aimer des opéras qu'on n'aimait plus... ou qu'on ne connaissait guère. (*Vox, PL* 10.580.)

● RAVEL : « L'œuvre intégrale pour orchestre », par l'Orchestre National et la Société des Concerts, dir. Cluytens.

Il n'y a rien à dire, tellement c'est beau. Le merveilleux instinct de Cluytens vient à bout de toutes les finesses et transmet, avec l'aide de deux orchestres parfaits, toute la magie sonore et tout le lyrisme d'un des grands classiques du XX[e] siècle. (*Columbia, FCX* 706-8.)

● WAGNER : « Marche funèbre et scène finale du Crépuscule des Dieux », par Martha Mödl et l'Orchestre de l'Opéra de Berlin, dir. Arthur Rother.

Un des meilleurs enregistrements de ces deux célèbres fragments. L'orchestre et le chef sont excellents, et Martha Mödl est sublime de grandeur et de force intérieure. (*Telefunken,* 255 *TC* 082.)

● BEETHOVEN : « Sonates pour piano, opus 109 et 110 », par Yvonne Lefébure.

La grâce jointe à la profondeur, la légèreté ailée des anges qui savent tout et le disent dans un langage où la clarté elle-même se nimbe de mystère : c'est le jeu d'Yvonne Lefébure, dans ces deux inépuisables messages

Les Opérettes célèbres
dans la collection PLAISIR MUSICAL PATHÉ MARCONI

Chanson gitane
Véronique
Rose-Marie
No No, Nanette
Rêve de Valse
La Mascotte
Valses de Vienne
Orphée aux enfers
Ciboulette
La Vie Parisienne
La Veuve Joyeuse
Le Pays du Sourire
Le Petit Duc
Les Saltimbanques
Monsieur Beaucaire
La Fille de Madame Angot
Les Cloches de Corneville
Phi-Phi
Les Mousquetaires au couvent
La Belle Hélène
Mam'zelle Nitouche
Rip

2.190 Fr + t. l.
MICROSILLON 33 T. 30 CM.
HAUTE FIDÉLITÉ

EXCLUSIVITÉ DISQUES Pathé
PATHÉ MARCONI
PUBLICIS

SÉLECTION SPÉCIALE SUPER HAUTE FIDÉLITÉ

KHATCHATURIAN
GAYANEH .... 30 cm. LPV 330
Seize danses extraites de l'intégral
ORCHESTRE PHILHARMONIQUE TCHEQUE
Direction : Z. CHALABALA

J.-S. BACH
Un disque 30 cm. .... LPV 368
Prélude et fugue .... BWV 544-552
Choral .... BWV 659-718
Toccata « DORIENNE » .... BWV 538
Orgue de SAINT-MARTIN à PRAGUE

SUPRAPHON
Ecoutez ces disques chez votre disquaire

éditions VOX rares

Une première mondiale
Vivaldi
LA CETRA, Op. 9
12 CONCERTI POUR VIOLON et ORCHESTRE. Reinhold Barchet, violon Helma Elsner, clavecin. Orch. à cordes "Pro Musica" de Stuttgart. Direction Rolf Reinhardt DL 203

Une mosaïque des œuvres de jeunesse de
Mozart
SONATES D'ÉGLISE pour orgue et instruments divers. Eva Hoelderlin, orgue. Orch. de Chambre du Südwestfunk de Baden Baden. Direction Rolf Reinhardt. PL 9980

Liszt
TRANSCRIPTIONS D'OPÉRAS
LUCIA di LAMMERMOOR (Donizetti) : Réminiscences
IL TROVATORE (Verdi) : Miserere
NORMA (Bellini) : Réminiscences
OBERON (Weber) : Ouverture
BENVENUTO CELLINI (Berlioz) : Bénédiction et Serment
TANNHAUSER (Wagner) : Chœur des Pèlerins
TRISTAN et ISOLDE (Wagner) : La Mort d'Isolde
Alfred BRENDEL, piano. PL 10.580

enregistrements VOX exceptionnels

Bela Bartok
SONATE pour DEUX PIANOS et PERCUSSION.
MUSIQUE pour CORDES, PERCUSSION et CELESTA.
Orchestre "Pro Musica" de Stuttgart.
Direction Rolf Reinhardt PL 9.600

Pour la première fois sur un seul disque
Strawinsky
L'OISEAU de FEU (version 1919)
LE SACRE DU PRINTEMPS
Orchestre Symphonique du Südwestfunk de Baden Baden.
Direction Jascha Horenstein PL 10.430

Le premier enregistrement intégral sur un seul disque
Beethoven
LA NEUVIÈME SYMPHONIE en RÉ MINEUR. Op. 125 (avec chœurs) Wilma Lipp, soprano - Elisabeth Hoengen, contralto - Julius Patzak, ténor - Otto Wiener, basse. Singverein der Gesellschaft der Musikfreunde, Vienne. Orch. "Pro Musica" de Vienne. Dir. Jascha Horenstein 18 170

exclusivement VOX chez votre disquaire

beethoveniens. (*La Voix de son Maître, FBLP 1080.*)

● BEETHOVEN : « Cinquième Symphonie », par l'Orchestre de l'Opéra de Stuttgart, dir. Laszlo Somogyi.

Une lecture appliquée, parfois incorrecte. Le type du disque inutile (il existe déjà dix-huit versions, rien qu'en France !). (*Ducretet-Thomson, 300 C 075 ST.*)

JAZZ

● LOUIS ARMSTRONG 1936 : époque injustement oubliée. Ce bon vieux « Satchmo », retour d'Europe, après un arrêt forcé, reprend sa trompette et paraît en soliste devant les pupitres de Luis Russel. C'est le moment des grandes envolées lyriques et sans reproche. (*Brunswick*, 10.147.)

● SARAH VAUGHAN 1950 : quand elle était encore Sarah la Divine. Ces faces, avec Miles Davis, comptent parmi les meilleures qu'elle ait enregistrées. (*Philips*, 429.419.)

VARIETES

● JACQUES DOUAI : il chante pour les enfants, d'une voix fragile et lisse. Les poèmes de Prévert, Desnos, Tristan Klingsor deviennent avec lui simples comme du folklore. L'accompagnement de guitare est doux et gai. Un bon disque. (*B A M Ex* 229.)

● JEAN-YVES GRAN : gentillet et sympathique, ce jeune auteur-compositeur-interprète peut prendre une place dans le genre sain s'il parvient à se débarrasser du rythme rock lent style « Platters » qu'il adopte encore dans presque toutes ses chansons. La meilleure : « Marchand de fruits ». (*Barclay*, 70 181.)

● DENISE BENOIT : quatre chansons de Ricet Barrier. Si sa « Dame de Rys-Orangis » est charmante et acidulée, sa « Servante du château » est trop chargée de soupirs, de « oh ! » et de « ah ! ». A vouloir trop bien faire, elle en « fait » un peu trop. Bonne orchestration de François Rauber. (*Fontana*, 460-596.)

MIDAS.

ENTRE EUX

Stravinsky : « Ma vérité est éphémère »

IGOR STRAVINSKY est à Paris. Il est venu diriger le 14 novembre, sous les auspices du « Domaine musical » de Pierre Boulez, la dernière en date de ses œuvres : « Threni », qu'il créa à Venise il y a deux mois.

Celui que Debussy avait appelé, il y a un demi-siècle, « *un jeune sauvage qui mettait ses doigts dans le nez de la musique et baisait la main des dames en leur marchant sur les pieds* » n'a rien perdu, à soixante-seize ans, de son indépendance et de sa liberté.

Né Russe, naturalisé français, et citoyen américain, Igor Stravinsky n'a jamais cessé de voyager, créant ses œuvres capitales au hasard des festivals, de ses rencontres avec des écrivains et des poètes, ou de la célébration d'un de ses anniversaires.

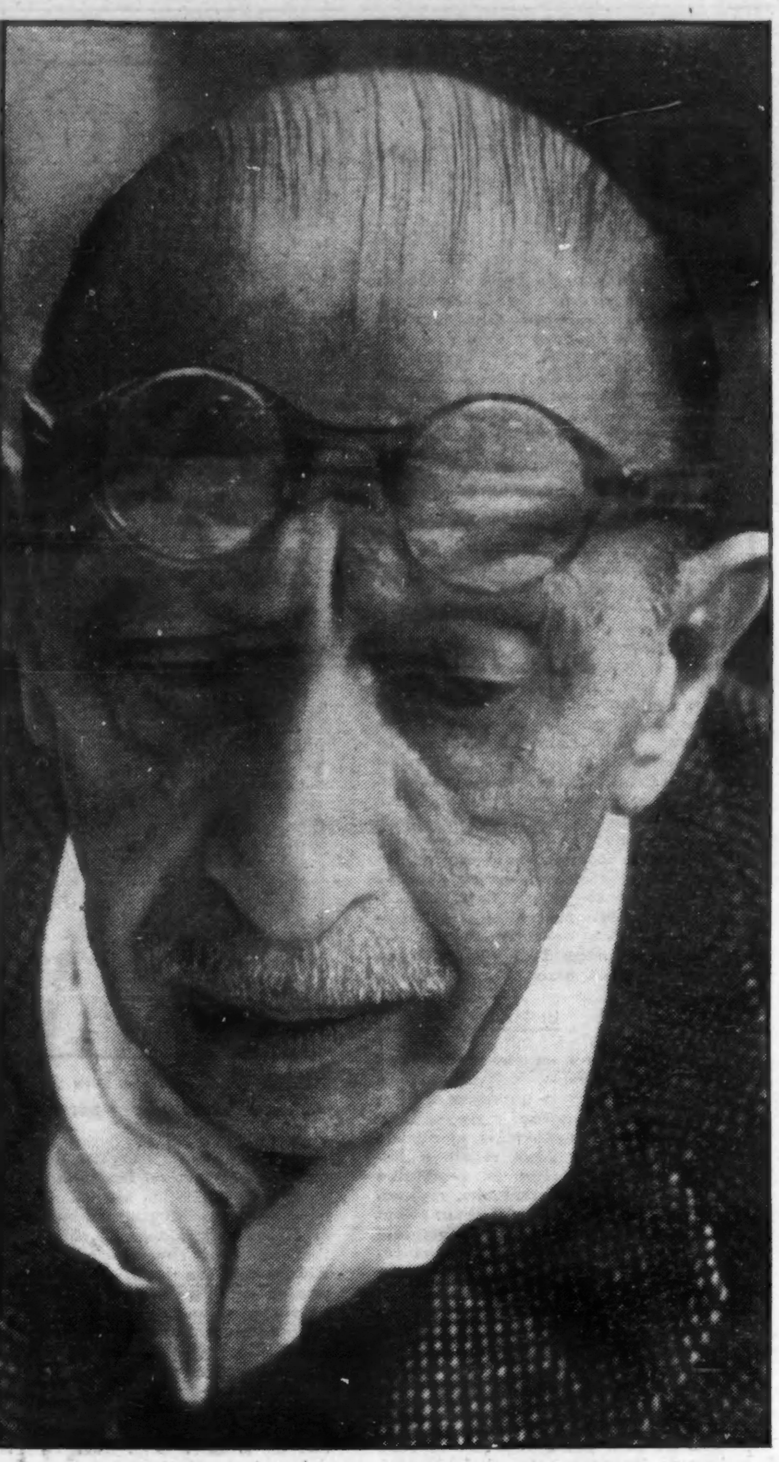
Il a scandalisé le Tout-Paris 1913 avec « Le Sacre du Printemps » ; il a donné « L'Histoire du soldat », écrite avec Ramuz, à un théâtre ambulant suisse, créé l' « Œdipus Rex » de Cocteau, au théâtre Sarah-Bernhardt, « The Rake's progress » (« Le Libertin ») à Venise pour ses soixante-dix ans, le ballet « Agon » (« La Lutte ») pour ses soixante-quinze ans, à Los Angeles... En 1955, arrivant à Lisbonne (il venait des Etats-Unis), il apprit que la Médaille d'or Sibelius (105 millions de francs) venait de lui être décernée... à Helsinki !

Les « Izvestia » de Moscou l'ont traité d' « apatride cosmopolite », et l'U. R. S. S. ne reconnaît de lui que « L'Oiseau de feu » et « Petrouchka », mais Igor Stravinsky ne s'inquiète ni du passé ni de l'avenir :

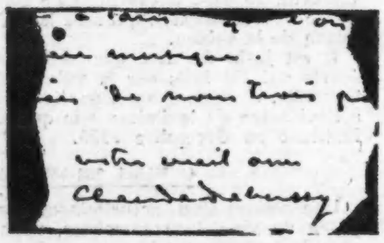
« *Je ne peux avoir conscience que de ma vérité d'aujourd'hui* », a-t-il dit.

Sa vérité de demain est sans doute l'exécution, par l'Orchestre des Concerts Lamoureux, de ses «Threni», couronnement provisoire de ses œuvres sérielles.

Les Editions du Rocher viennent de publier une série d'entretiens avec Igor Stravinsky et des extraits de sa correspondance avec Maurice Ravel, Claude Debussy et Erik Satie sous le titre : « Avec Stravinsky ». Voici quelques-unes de ces lettres intimes et familières entre « gens du métier » :



IGOR STRAVINSKY
« Les doigts dans le nez de la musique... »



SAMEDI 13 AVRIL 1912

Ne tombez pas par terre, cher ami, ça n'est que moi ! Vous pensez bien que si nous nous mettons : vous à vouloir comprendre, moi à vous expliquer pourquoi je ne vous ai pas encore écrit, nos cheveux tomberont !

Et puis, il se passe ceci d'admirable que l'on parle de vous ici, une fois par jour — au moins. Et que votre amie Chouchou a composé une fantaisie sur « Petrouchka » à faire hurler les tigres... Alors, j'ai beau la menacer de tous les supplices, elle continue en prétendant que « vous trouveriez cela très beau » ? Et comment voulez-vous que l'on ne pense pas à vous ?

J'ai encore dans ma mémoire le souvenir de l'exécution de votre Sacre... Cela me hante comme un beau cauchemar et j'essaie, vainement, d'en retrouver la terrible impression. C'est pourquoi j'en attends la représentation comme un enfant gourmand auquel on aurait promis des confitures.

Aussitôt que j'aurai une épreuve convenable de « Jeux » je vous l'enverrai... j'aimerais en avoir votre opinion sur ce badinage... à trois ! A propos de « Jeux », vous vous êtes très étonné de ce titre auquel vous préfériez « Le Parc » ! Je vous supplie de croire que « Jeux » est meilleur, d'abord c'est plus net ; puis cela dit d'une façon convenable les « horreurs » qui se passent entre ces trois personnes. Quand venez-vous à Paris ? Que l'on fasse, enfin ! de la vraie musique.

Les affectueuses pensées de nous trois pour votre femme et vous !

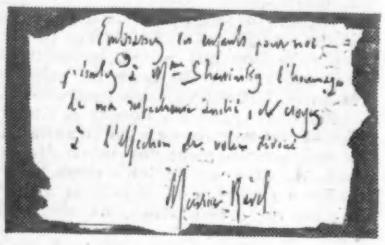
Votre vieil ami.

CLAUDE DEBUSSY.

24 OCTOBRE 1915

Nous allons tous à peu près bien, ou, pour mieux dire : nous allons comme la majorité des Français. Nous avons eu notre part de chagrin, de difficultés morales et domestiques, comme il est naturel ; maintenant que l'Europe et le restant du monde s'est pris du besoin de participer à ce tragique « concert », on ne voit pas pourquoi les habitants de la planète Mars ne se mettraient pas de la partie. Ainsi que vous l'écrivez, « ils ne nous rendront pas fous ! » Il y a tout de même quelque chose au-dessus de la force brutale, et que « fermer les fenêtres » sur la beauté est un lourd contresens, qui détruit en même temps le vrai sens de la vie. Mais il faudra ouvrir les yeux et les oreilles lorsque le bruit nécessaire du canon laissera la place à d'autres sons !... Il faudra nettoyer le monde de cette mauvaise semence. Il faudra tuer ce microbe de la fausse grandeur, de la laideur organisée, dont nous ne nous sommes pas toujours aperçus qu'elle était simplement de la faiblesse.

CLAUDE DEBUSSY.



13 DECEMBRE 1913

Vieux, voici quelque temps que je n'ai pas eu de nouvelles sensationnelles de votre santé. Il y a environ trois semaines, j'ai bien appris votre mort subite, mais comme on avait reçu le matin même une carte de vous, cela ne m'a pas autrement frappé.

Delage a dû vous dire que vos « Japonaises » seraient exécutées le 14 janvier, avec ses « Hindous » et mes « Mallarméennes ». On compte bien sur votre présence. Dans trois jours, je serai à Londres, où j'espère entendre parler du « Sacre ».

Le Rossignol doit-il bientôt chanter ? Trouvez ici l'hommage de ma respectueuse amitié pour Mme Stravinsky. Embrassez les enfants et croyez à l'affection de votre dévoué

MAURICE RAVEL.

→

Général DE GAULLE
Jean RENOIR
Jacques ISORNI
Elina LABOURDETTE
Jacques DUCLOS
Just FONTAINE
Général MASSU
Martine CAROL
Roger DUCHET
Louison BOBET
Sekou TOURE
Louis-Ferdinand CELINE
Roger RIVIERE
Louis LEPRINCE-RINGUET
Brigitte BARDOT
Etc.

Ces noms, *c'est l'actualité qui les a choisis pour en faire les têtes d'affiche de la période allant du 1er juin au 30 septembre 1958 Ils figurent donc au générique du numéro 2 de l'extraordinaire disque-magazine :*

LE TEMPS QUE NOUS VIVONS

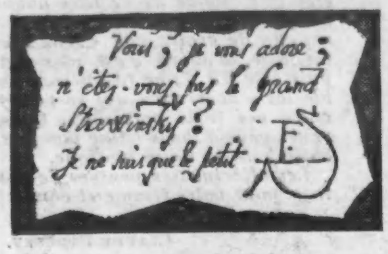
qui vient de paraître

Le temps que nous vivons

C'EST L'HISTOIRE DU MONDE RACONTEE PAR CEUX-LA MEME QUI LA FONT
C'EST UNE PRESTIGIEUSE SERIE DE DISQUES QUE VOUS DEVEZ PRECIEUSEMENT CONSERVER DANS VOTRE DISCOTHEQUE

Le temps que nous vivons

UN MAGAZINE SONORE TRIMESTRIEL EDITE PAR LES DISQUES PRETORIA, 50, RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, PARIS. GUT. 45-16



SAMEDI 15 SEPTEMBRE 1923

Cher illustre ami,

Comment va votre santé ? Ici, rien de neuf.

Je travaille pour notre cher directeur. Aussi, viens-je de terminer le deuxième acte du « Médecin malgré lui ». Je fais du Gounod — ce qui n'est pas plus bête que de faire du Ravel.

Peut-être serait-ce mieux de faire du Schmitt... Oui.

Pour cela, il faut écrire le piano sur huit portées. Hélas ! je ne le puis : je ne suis pas assez intelligent.

Vous, je vous adore, n'êtes-vous pas le Grand Stravinsky ?

Je ne suis que le petit...

Erik Satie.

LA SEMAINE

Un conte presque moral

PRODUCTEURS et distributeurs français viennent de passer, tous, avec une belle unanimité, à côté de ce qui aurait pu être la meilleure affaire de leur vie : la reprise de « La Grande Illusion ».

Depuis de longs mois, le négatif était à vendre. En effet, la société productrice du film qui en est, logiquement, propriétaire, a été mise en faillite à la suite d'affaires moins heureuses.

Mais lorsque Jean Renoir et Charles Spaak, co-auteurs de « La Grande Illusion », entreprirent des démarches auprès de diverses sociétés pour les engager à racheter ce négatif et à le remettre en exploitation, ils s'entendirent répondre :

— Mon pauvre ami !... Vous ne trouverez pas dix spectateurs pour aller voir ça !

Alors ils décidèrent de réunir eux-mêmes les deux millions nécessaires.

Le résultat ? Il n'est pas impossible que chacun d'eux empoche près de cent millions, tant les rentrées sont fructueuses. C'est, dans toutes les villes de France où passe le film, un immense succès.

Ce pourrait être un conte moral si, dans le quartier des Champs-Elysées, on ne rencontrait parfois un homme qui n'a pas, en poche, de quoi déjeuner. Cet homme, c'est le producteur de « La Grande Illusion ».

⁂

Tous les amis du cinéma apprendront avec peine la mort, à 40 ans, de l'excellent critique André Bazin (« France Observateur », « Le Parisien Libéré », « Les Cahiers du Cinéma »). Fin, cultivé, rigoureusement indépendant, André Bazin est l'un de ceux qui avaient le mieux contribué à faire aimer le cinéma pour ce qu'il a de meilleur.

AU THÉATRE

DON JUAN

par ROBERT KANTERS

LE personnage de don Juan est, au moins depuis les romantiques, une des auberges espagnoles de la littérature : chacun y trouve ce qu'il y apporte. Pour M. de Montherlant, c'est un mâle triste après avoir trop souvent fait l'amour, qui s'éperonne en disant et en écoutant de grosses cochonneries pour essayer de se faire croire qu'il en a encore envie.

C'est tout, et ce n'est pas assez. Il est à peu près impossible de résumer la pièce, mince, décousue, long monologue, longue rumination en présence du fils-confident, qui remplace Sganarelle-Leporello, ou de personnages épisodiques qui n'ont jamais qu'une seule scène. Don Juan a 68 ans, à peu près l'âge, j'imagine, où Tristan Bernard répondait à une dame trop ardente et trop entreprenante : « Assez d'actes, des paroles... » Don Juan parle, et il agit fort peu : un court flirt assez vulgaire au premier acte, une scène d'amour au troisième et c'est tout. Le premier défaut du personnage, c'est d'être rétrospectif : il évoque des souvenirs de chasse, mais rien ne nous garantit que ce n'est pas un Tartarin de l'amour, et surtout avec une intarissable complaisance il met en maximes générales et en mots d'auteur son expérience des femmes, c'est-à-dire son mépris pour elles et sa misogynie. Et c'est aussi le premier défaut de la pièce d'être un soliloque parfois brillant, mais bien vite morne et monotone.

UNE ARENE DESERTE

Mais pouvait-il en être autrement ? « Depuis longtemps, écrivait M. de Montherlant, il y a quinze ans déjà, il n'y a qu'un lien qui me relie à la société de mes semblables, et c'est le désir. » Mais le désir réduit à lui-même ne peut prêter au semblable qu'une existence intermittente, spasmodique. Don Juan est seul comme tout obsédé sexuel, et il ne parle pendant trois actes, au centre d'une arène déserte, que de son obsession. Il est en même temps terriblement pauvre et nu : il n'est situé, malgré les costumes et la tradition, ni à une époque, ni dans un pays, il n'a pas de cadre social, ni de vie intellectuelle, il parle avec le timbre de voix de l'auteur des Lépreuses, pour dire toujours la même chose : qu'il n'aime pas les femmes et qu'il ne peut pas s'empêcher de faire l'amour. Dans une scène de farce greffée sur le troisième acte, Montherlant se moque à la manière de Molière ou de Ionesco de L'Impromptu de l'Alma, des penseurs qui-ont-des-idées-sur-don-Juan : c'est un morceau d'un comique pesant et court qui ne fera aucun mal aux bons exégètes du mythe (Micheline Sauvage, Marañon dont on vient de traduire les essais) et qui ne nous débarrassera pas des cuistres de la critique philosopharde. Mais Montherlant, c'est l'homme qui n'a pas d'idées sur don Juan et qui ne peut pas en avoir parce que le ressort de sa vie, c'est uniquement le désir...

EDITH SCOB DANS « DON JUAN »
« Assez d'actes, des paroles... »

Ainsi, malgré ses prétentions à la mobilité, à l'alternance, malgré ses rodomontades et ses revirements, ce don Juan est sans doute la plus pauvre, la plus sommaire incarnation du personnage. Pour reprendre une comparaison du premier acte, c'est « un lion qui a tout effacé avec sa queue ». C'est là un exemple des fines plaisanteries dont la pièce est semée, passages obscènes ou plus souvent scatologiques. Il ne viendra à l'idée de personne de reprocher à M. de Montherlant d'avoir mélangé le comique et le tragique : mais son comique, hélas ! n'est pas drôle et on écoute avec consternation le pauvre vieux qui essaie de faire rire avec un monologue sur le pet ou des histoires d'eaux de toilette jetées par la fenêtre.

LA MORT DU DESIR

Et pourtant, il y a quelques bons moments : ainsi une sorte d'adagio de don Juan au deuxième acte qui est, puisque le calembour est le dernier sport permis à M. de Montherlant, quelque chose comme, à la fin du marathon de l'amour, la tristesse d'olympique. Et il y a plusieurs scènes du troisième acte, avec le fils, avec la fille du commandeur, où passe un peu de tendresse vraie, fragments presque involontaires d'un chant funèbre pour la mort du désir. Tout à la fin, la statue du commandeur apparaît, et c'est une farce bientôt dévoilée, ce qui est logique puisque le surnaturel n'a aucune place dans un monde uniquement dominé par le désir physique. Mais rassuré, don Juan prend un masque comme il l'a fait parfois devant nous : et ce masque porte une tête de mort, et il le sent entrer dans sa peau, faire corps avec son visage. Beau symbole de la mort que l'homme du désir porte en lui : mais quel aveu pour un homme de lettres qui a vécu toute sa vie au-dessus des moyens de son cœur et de son intelligence, et qui n'arrive plus à jeter son masque de grandeur... Il y a presque sûrement, dans ces trois actes ratés, la matière d'un acte excellent.

Ajoutons enfin, bien que nous ayons vu la pièce en rodage (1), trois ou quatre jours avant la « générale », que la présentation est un peu décevante : les décors de M. Mariano Andreu sont vieillots, odéoniens et sans grâce, la distribution médiocre à part les deux ganaches (Lucien Baroux et Suzanne Dehelly) et M. Pierre Brasseur, qui est un peu monotone avec les gestes et les tics de voix que nous lui connaissons depuis longtemps mais qui ne pouvait peut-être guère se tirer autrement de ce rôle-récital.

(1) Théâtre de l'Athénée.

CINÉMA

Le renouvellement vient de « l'intérieur »

● ***Quelques jeunes hommes réinventent le cinéma en France. Une commission efficace les y aide. Mais un ministre fait la mauvaise tête.***

UN vent d'angoisse souffle sur le cinéma français. Un vent d'optimisme lui répond.

Les « anciens » sont en train de trembler sur leurs bases, devant la poussée formidable des jeunes réalisateurs. Jamais le cocotier n'a été aussi vigoureusement secoué.

Certes, la situation de Clouzot, de Becker, d'Autant-Lara et de quelques autres n'est pas menacée.

Certes, le cinéma « classique » continuera à avoir ses adeptes et ses succès. « En cas de malheur » (Bardot-Gabin), qui a coûté 332 millions, a tenu la tête des recettes dans les cinémas d'exclusivité parisiens jusqu'à ce que « Les Tricheurs », film sans vedettes, vienne le dépasser.

Mais à côté du film industriel réalisé à des fins industrielles selon des recettes industrielles, et qui donne au mieux « En cas de malheur », au pire « Maxime », un cinéma parallèle est en train de naître parce que quelques hommes, jeunes pour la plupart, ont senti que le renouvellement du cinéma ne viendra ni du cinémascope, ni de la couleur, ni d'aucun progrès technique, mais « de l'intérieur ».

De même qu'un romancier peut demain écrire un chef-d'œuvre en racontant son enfance ou son amour, plutôt qu'en faisant « du pittoresque », de même les auteurs de films ne peuvent désormais toucher un public sursaturé qu'en apportant une vision personnelle du sujet qu'ils abordent.

Mais on ne fait pas de films sans argent. Et comment obtenir d'un producteur qu'il finance l'indéfinissable?... qu'il confie 200 ou 250 millions à un jeune homme qui lui dit : « Je voudrais raconter une impression que j'ai eue à quinze ans... Pas de vedettes : non, elles me gêneraient. »

Alors la machine à faire des films selon les vieilles recettes continue à tourner en grinçant un peu. On fait « La Chatte », on fait « Pot-Bouille », on fait « La Tour, prends garde », on fait « Sans famille », on fait « L'Ecole des cocottes », on « make » et on « remake ». C'est le tout-venant, celui du « samedi soir après le turbin ».

Et puis, avec beaucoup moins de millions, avec des équipes réduites, avec des acteurs inconnus, des techniciens passionnés, quelques jeunes hommes réinventent le cinéma.

Ainsi Louis Malle, 27 ans, a tourné « Les Amants » (102 millions). Ainsi Jacques Baratier, 40 ans, a tourné « Goha le Simple » (118 millions). Ainsi Jacques Dupont, 37 ans, a tourné « La Passe du Diable » (66 millions), que l'on verra la saison prochaine, malgré la résistance des exploitants affolés à l'idée d'accueillir des films « pas comme les autres ». Ainsi Claude Chabrol, 28 ans, a tourné « Le Beau Serge » (46 millions), qui sera la révélation de la saison.

Il est juste de dire que si de tels écarts ont été faits sur la voie traditionnelle, c'est en grande partie grâce à l'existence de la Prime à la qualité, instituée en décembre 1955.

41 FILMS, 900 MILLIONS

Une commission, actuellement composée de vingt-huit membres, réunie sous la présidence de Jacques Flaud, directeur général du Centre du Cinéma, a vu, depuis la création de cette prime, cent dix-sept films.

Ceux-ci ne représentent pas toute la production française (environ cent films par an), mais seulement les films dont les producteurs considèrent qu'ils ont une chance d'être « primés ». Sur cent dix-sept films, la commission en a retenu quarante et un, aux producteurs desquels elle a distribué 900 millions de francs.

Qu'est-ce que cela signifie ?

On sait qu'un Fonds d'aide au développement de l'industrie cinématographique est constitué par la cotisation de chaque spectateur, incluse dans le prix des places.

Chaque film bénéficie, à la fin de son exploitation, d'une « aide » dont le montant est proportionnel à ses recettes et qui doit obligatoirement être réinvestie dans un autre film.

La prime à la qualité a pour objet de verser au producteur d'un film jugé « de qualité » (1), dès la fin de sa réalisation, c'est-à-dire parfois plusieurs mois avant le début de sa mise en exploitation, une avance sur le montant de cette aide, avance qui peut varier de 15 à 50 millions.

Si le film a réalisé, après dix-huit mois d'exploitation, des recettes telles qu'il a droit à une aide égale ou supérieure à la prime accordée, il n'y a eu qu'avance de fonds. Si le montant de l'aide à laquelle il a droit,

(1) Selon l'article 10 de la loi : « De nature à servir la cause du cinéma français, ou à ouvrir des perspectives nouvelles à l'art cinématographique, ou à faire connaître les grands thèmes et problèmes de l'Union française. »

PIUS SERVIEN

L'ARTISTE

« A présent que le lecteur vient d'être séduit par cette poésie qui est à la fois savante et chaude et que tout l'enchantement d'une force voluptueuse lui a été suggéré par le poète, j'aimerais lui faire concevoir qu'il n'y a que contrastes et point du tout incompatibilité entre l'être infiniment sensible qui peut tirer de soi de pareils vers et l'être infiniment intelligent qui peut, de sa même substance, tirer les précisions les plus importantes... »

Paul VALERY, de l'Académie française (Le cas Servien).

« ...On rapporte cette naïve réflexion d'un visiteur à Henri Matisse :

« — Il est impossible aujourd'hui qu'un grand artiste reste méconnu.

« Vous parlez ! Il existe à Paris une sorte de descendant de Léonard de Vinci, à la fois poète, mathématicien, moraliste, peintre et musicien, tout cela dans un format des plus respectables. Vous le connaissez ! Non ? Il s'appelle Pius Servien. Mais ne le répétez pas ! Vous lui feriez du tort auprès du siècle prochain, quand la tignasse de Sagan et les vieilles chemises de Picasso ne boucheront plus les trompettes de la renommée... »

André FROSSARD (L'Aurore).

900 francs

(Esther Kiss.)

MICHÈLE MERRITZ DANS « LE BEAU SERGE »
Une nouvelle voie pour le cinéma français.

(Rodriguez.)

BRIGITTE BARDOT DANS « EN CAS DE MALHEUR »
Une bonne recrue pour le ministre des Finances

après dix-huit mois, est inférieur à celui de la prime, la somme avancée reste acquise au producteur.

Sur les 900 millions ainsi avancés depuis la création de la commission — qui s'est fixé un plafond de 600 millions par an— on peut dès aujourd'hui prévoir que les trois quarts seront récupérés.

Ce mécanisme très simple a le double avantage :

- d'encourager les producteurs à la réalisation de films commercialement périlleux ;
- de faciliter la trésorerie de ceux qui ont pris des risques. Ce fut le cas par exemple pour « Un condamné à mort s'est échappé ». Le film, considéré par beaucoup comme inexploitable, bénéficia d'une prime de 50 millions, qui permit au producteur de « tenir » et de liquider ses engagements financiers.

Ce fut un succès : les 50 millions furent donc entièrement récupérés par le Fonds d'aide.

LES MARCHANDS DE CINEMA

L'existence même de la commission a fait cependant l'objet d'attaques violentes de la part des producteurs spécialisés dans « la bonne grosse affaire ». En effet, ils redoutent :

— que la commission ne refuse la prime à leurs films, et n'entache ainsi ceux-ci d'un certain discrédit ;

— que l'existence de la commission n'encourage les francs-tireurs, les audacieux, les perturbateurs d'un ordre établi, et ne mette en lumière la différence entre les ambitions des uns — faire des films rentables mais « de qualité » — et celles des autres : gagner le plus d'argent possible.

Les organismes officiels ont eu, jusqu'à présent, d'excellentes réactions et on peut penser que la Commission de qualité subsistera aux manœuvres diverses des marchands du cinéma.

Les délibérations de la commission étant secrètes, les bruits les plus extravagants ont été diffusés sur la régularité des opérations, sur les appuis dont tel ou tel avait bénéficié, enfin sur les titres mêmes des films retenus.

C'EST TOUT ET C'EST PEU

Or, parmi les vingt-huit membres de la commission siègent aussi bien Jean Donnedieu de Vabres (actuellement directeur du cabinet du ministre des Armées) et deux producteurs, que le critique communiste Georges Sadoul, André Maurois et Raymond Queneau, Roger Seydoux, directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay, et Audiberti, Roger Nimier et Léon Moussinac, André Gillois, l'écrivain catholique Henri Queffelec, Abel Gance, le peintre Henri Chapelain-Midy, etc. Bref, des hommes venant de tous les horizons intellectuels et politiques.

Même si l'un ou l'autre se montrait accessible à telle ou telle influence amicale, il serait strictement sans pouvoir.

Deux votes sont exigés pour chaque film, à bulletin secret.

Chacun dispose de sa propre voix. C'est tout. Et c'est peu.

Les films étant présentés à la commission à raison d'un ou deux par semaine *avant leur mise en exploitation*, elle juge, en tout cas, libre de toute impression créée par la critique ou la rumeur publique.

Parmi les quarante et un retenus en deux ans : « Le Mystère Picasso », « Gervaise », « La Traversée de Paris », « Grand-Rue », « Patrouille de choc », « Arsène Lupin », « Celui qui doit mourir », « Porte des Lilas », « Sahara », « Ascenseur pour l'échafaud », « Montparnasse 19 », « L'Eau vive », « Lettre de Sibérie ».

Parmi les films qui n'ont pas encore été projetés en public :

« La Passe du Diable » (qui a reçu 30 millions), « Goha le Simple » (40 millions), « Le Cerf-Volant du bout du monde » (25 millions), « Le Beau Serge » (35 millions).

Ces films ne rencontreront peut-être pas l'adhésion de tous les spectateurs. L'important est qu'ils n'en aient pas besoin, que ce cinéma puisse vivre et ouvrir des voies nouvelles même s'il ne suscite l'intérêt que d'une fraction du public, fraction plus large qu'on ne le croit d'ailleurs. Il est remarquable qu'un film suédois original et difficile comme « Le Septième Sceau » d'Ingmar Bergman vienne d'attirer, pendant huit semaines consécutives, cinq mille spectateurs par semaine dans une salle parisienne.

Sur le bureau de M. Pinay, un papier attend en vain une signature. Celle qui entérinera la prorogation pour deux ans de la « loi d'aide ». M. Jacques Flaud, l'actif directeur du Centre du Cinéma, espérait même obtenir que la loi prenne un caractère permanent, ce qui éviterait le ralentissement périodique dont souffre la production chaque fois que le renouvellement va être remis en question.

M. Pinay fait la mauvaise tête. Il ne veut pas, a-t-il déclaré, soutenir une industrie qui se donne pour but de montrer les cuisses de Mlle Bardot.

Pour un ministre en charge des finances de la France, ce n'est pas sérieux. Mlle Bardot a fait entrer en France l'équivalent de deux milliards de devises, c'est-à-dire plus que tel grand constructeur d'automobiles.

A l'égard du cinéma de qualité, c'est criminel. Privé de la loi d'aide, c'est celui-là qui périrait.

DENIS VINCENT.

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJOU 02-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Le Trio Santa-Cruz HELIO MOTTA

CARROLL'S 36, rue de Ponthieu
Dîners Spectacle 2.500 fr.
avec CLAUDE VEGA et WANANI

Chez PLUMEAU Place du Tertre MON. : 70-67
RAYMOND DEVOS

CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE LE SENECHAL
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

Jean RIGAUX au SULLY du BOIS
Pte Dauphine 23 h. 15

LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22-04
Francis LINEL

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

LIDO ÉLY. 11-61
LIDO ÉLY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fraday

MOCAMBO **** 12, rue Marignan ELY. 58-64
Dîner-Spectacle
LES 3 MENESTRELS

DOCUMENTAIRE

« Je vous écris du bout du monde... »

« LETTRE DE SIBERIE » (1) est un film inhabituel, un long documentaire tourné en majeure partie en 16 mm et qui n'est même pas gracieux comme ces « Continent perdu » ou « Magie verte » de style italien. Seulement, ce récit de voyage à la première personne a le mérite de lever un voile sur une terre presque inconnue : la Sibérie.

« Je vous écris du bout du monde... » Le correspondant personnel qui envoie sous forme de film ses impressions aux spectateurs, c'est Chris Marker, 37 ans, grand, blond, des yeux bleus, un air un peu gauche.

Il a écrit un essai sur Giraudoux. Il a fait partie du groupe « Esprit ». Il a fondé aux Editions du Seuil la collection « Petite Planète ». De voyage en voyage, de pays en pays, Marker semble chercher le visage universel de l'homme.

35.000 ENFANTS

Le voyage en Sibérie n'est pourtant pas son idée, mais celle du Comité France-U.R.S.S., qui voulut l'an dernier envoyer un groupe de journalistes français en Sibérie. Marker fut désigné, et comme à son avis le meilleur moyen pour communiquer une expérience est le cinéma, il partit avec un matériel léger de prises de vues, un opérateur d'origine russe, Sacha Vierny, et deux autres amis. Aucun d'entre eux n'avait jamais pénétré en Sibérie. En deux mois et demi, ils durent repérer et tourner.

Quelques semaines, c'est bien peu pour comprendre un pays et le traduire en images, surtout quand (c'était en octobre) il faut tourner par — 30°. Le film ne brille d'ailleurs ni par la qualité, ni par la diversité des images (on y voit surtout des arbres, des visages, des turbines). C'est un voyageur qui n'essaie pas de dire plus qu'il n'a vu, mais qui fait part de ce qu'il sent. Tout à coup, il s'arrête de raconter pour faire un gag, comme on griffonne un petit dessin au coin d'une lettre amicale, ou pour s'interroger sur son objectivité. Trois plans sont tour à tour commentés de façon différente, donnant à l'image des sens contradictoires. Où est la vérité ?

UNE GYMNASTIQUE DU SOURIRE

Marker prétend qu'il n'est pas un intellectuel : « *Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Un gars qui croit aux idées. Moi pas. J'essaie de comprendre les gens.* » Nulle part il n'a éprouvé de difficulté de langage. « *Il y a une gymnastique du sourire plus expressive et plus intime que le langage.* » Et de tous les pays qu'il a visités, il dit : « *Quel film on pourrait faire !* » « Lettre de Sibérie » est son troisième, après « Dimanche à Pékin » et « Les Olympiades d'Helsinki ».

Comme les précédents, il exaspère les uns autant qu'il enchante les autres.

M.M.

(1) *Plaza, Bonaparte.*

EXPOSITION

La « cinquième saison » de Postma

UN couple néerlandais, lui volumineux et volubile, elle très « femme d'officier supérieur », une aimable désinvolture en plus a décidé, la main dans la main, de conquérir Paris.

Une base de départ : un petit village de la vallée de Chevreuse où ils ont décidé de travailler et de vivre. Leur base d'opération pour quelques semaines : la Galerie Vendôme (1).

C'est, en effet, là que Lili Pieter Van Leer expose des dessins aux traits amples, sobres, musclés, très « aérés », tandis que son mari, Cornelius Postma, l'un des principaux maîtres actuels du « trompe-l'œil », poursuit son investigation parmi les objets : ceux qui dorment dans les tiroirs ou les greniers, inconnus, négligés, mais dont la rencontre sur une même toile est aussi suprenante — c'est-à-dire aussi poétique d'une certaine façon — que celle de la machine à coudre et du parapluie chers à Isidore Ducasse, comte de Lautréamont et père naturel du surréalisme.

Son exposition groupe des toiles ou des oiseaux empaillés, des mannequins, des moules à pain d'épice, des harnais, des poteries, des racines ou des rubans formant, sur un fond de paysage correspondant à leurs mariages insolites, une sorte de calendrier des saisons : les quatre que nous connaissons oficiellement, « *celles qui passent et s'en vont,* dit le peintre. *Et la cinquième, qui reste toute la vie* ».

A cause de Postma, peut-être dira-t-on demain « les cinq saisons » comme on dit la semaine des quatre jeudis ou les cinq doigts de la main.

(1) 12, rue de la Paix.

L'EMBARRAS DU CHOIX

THEATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

LA ROUTE EMILIENNE ; ZENITH LE SUSPENDU, de Jean Fléchet : 1° le ridicule naufragé de l'autoroute, sa jeune femme ingénue et le jeune auto-stoppeur : une indigente comédie de salon. 2° Monologue d'un homme suspendu à une corde qu'un rat est en train de ronger. Le réalisme de la mise en scène (un sur une balançoire) fait un peu illusion. Tout théâtre d'essai est nuisible au théâtre si le choix de son répertoire n'atteste pas un minimum de goût et de sens critique (*au théâtre du Tertre*).

TROIS « MISTONS »
La tendresse du vert paradis.

LA CATHÉDRALE DE CENDRES, de Bertha Dominguez : papa (un raté), maman (une sainte), la fille (une dinde) et le général qui vient de réussir le dernier pronunciamiento C'est un débauché, comme on en voit avec plus d'humour dans les romans de Pierre Benoit, qui finit par se prendre pour le Caligula de Camus. Mme Dominguez écrit dans trois langues mais ignore visiblement l'A.B.C. de celle du théâtre. Mise en scène molle signée par Abel Gance. Tout théâtre d'essai est nuisible au théâtre... etc. (*au théâtre d'Aujourd'hui*).

EDITION DE MIDI, de Mihaïl Sebastian, adapté du roumain par Pierre Hechter : l'aventure d'un honnête et timide petit professeur pris à son corps défendant entre un grand requin de finance et un journaliste maître-chanteur. La satire est gentillette, la comédie de mœurs un peu courte et un peu longuette à la fois. M. Jacques Grello et M. Aram Stephan font de beaux efforts pour essayer de nous faire prendre cette pierre de synthèse pour un Topaze (*au théâtre Grammont*).

CINEMA

Michèle Manceaux a vu pour vous :

LES MISTONS : Sur son vélo, la jupe qui vole au vent, Bernadette, belle rebondie, fait rêver les « mistons », ces petits traîneurs de rue perdus entre l'enfance et l'adolescence. Bernadette ne sera jamais pour eux et les « mistons », quand ils en ont assez de jouer à la guerre, se sentent vaguement agacés. Cachés dans les buissons, ils observent les amours de Bernadette et de Gérard dont ils se vengent à coup de bonnes blagues et de mauvaises plaisanteries.

François Truffaut a su les surprendre. Leurs jeux, leurs bavardages semblent avoir été saisis par ruse. Rarement un film parlé par des enfants a sonné aussi juste. Le charme de la promenade de Bernadette dans la campagne nîmoise, la jolie musique de Maurice Leroux, la gaucherie même de la caméra qui se faufile un peu au hasard, tout contribue à donner à ce moyen métrage la tendresse du vert paradis. Deux acteurs encore inconnus, Bernadette Lafont et Gérard Blain, prennent là le départ d'une belle carrière.

Au même programme, « Les fils de l'eau » ; le Niger à l'état naturel filmé par Jean Rouch. Un excellent programme (*Pagode*).

JEUNES FILLES EN UNIFORME : Des amitiés particulières dans un pensionnat prussien où l'on ne badine pas avec la discipline. Le public en a vu d'autres depuis la première version. La merveilleuse Lilli Palmer vaut mieux que ces rôles démodés. Un remake bien inutile. (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge*).

AGENT S.Z. : L'agent S.Z. est une jeune héroïne du service secret britannique Violette Szabo, morte à Ravensbruck. Les Anglais ont dédié ce film sentimental à sa mémoire, mais c'est une œuvre plus pieuse qu'exaltante. (*Monte-Carlo*).

Si vous ne les avez pas encore vus.

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, et qui n'a pas peur des images (*Broadway, Vendôme, George V*).

LE MIROIR A DEUX FACES : où André Cayatte démontre que la beauté fait parfois le malheur. (*Biarritz.*)

LES TRICHEURS : Surboums et Jaguar: Carné décrit le mal du siècle « 1958 ». (*Marignan, Français*).

LA GRANDE ILLUSION : Un message de fraternité qu'il faut avoir entendu. (*Studio Publicis.*)

KANAL : Odyssée dans les égouts de Varsovie. (*Quartier Latin*).

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : Précision et persévérance d'un prisonnier qui tente de s'échapper et de Bresson qui le surveille. (*Mambo*).

QUAI DES BRUMES : Gabin-Morgan dans un drame nostalgique de Carné. (*Acacias*).

EVE : L'ambition d'une jeune actrice. Bette Davis dirigée par Mankiewicz. (*Cinéma des Champs-Elysées*).

J'AI LE DROIT DE VIVRE : Premier réquisitoire contre l'ordre établi, par Fritz Lang (*Cetic*).

UNE PLACE AU SOLEIL : G. Stevens affirme qu'il n'y en a pas pour les modestes employés comme Clift amoureux d'Elizabeth Taylor. (*Actua Champo*).

NOBLESSE OBLIGE : Alec Guinness pris dans une cascade de crimes et de gags. (*Studio République*).

UNE FEMME DISPARAIT et L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : Deux bons Hitchcock. (*Studio Bertrand* et *Calypso*).

RÊVES DE FEMMES : un univers féminin dans lequel Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Agriculteurs*).

JOUR DE COLÈRE (Dies irae) : Dreyer dans la magie du moyen âge, chef-d'œuvre du cinéma débutant. (*Ursulines.*)

Galerie J. LE CHAPELIN
71, Faubourg-Saint-Honoré
Georges d'ESPAGNAT
AQUARELLES
du 7 au 22 novembre

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université, PARIS (7e). BAB. 02-21
Du 14 novembre au 5 décembre
Samm ANDEL, peintures
Hélène GUASTALLA, sculptures

GALERIE DE SEINE
24, rue de Seine - DAN. 91-31
BEN DOV

GALERIE DE FRANCE, 3, Faubourg-St-Honoré
JACOBSEN
SCULPTURES

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
PEINTRES GRAVEURS français
et rétrospective G. ROUAULT

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau
HENRI LAURENS
Sculptures en pierre
Jusqu'au 29 novembre

VILLAND ET GALANIS
127, boulevard Haussmann
CHASTEL

Galerie GERARD MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
DAN WALCK
Katherine LIBROWICZ
Portraits et peintures

Galerie H. LE GENDRE
31, rue Guénégaud - PARIS (6e)
ARNAL
PEINTURES RECENTES
Vernissage 14 novembre au 6 décembre

GALERIE MONTMORENCY
85, rue du Cherche-Midi
PRIX D'AQUARELLE
DE LA SOCIETE DES AMATEURS
D'ART ET DES COLLECTIONNEURS
Vernissage 17 novembre
Exposition jusqu'au 30 novembre

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université, PARIS (7e). BAB. 02-21
En permanence :
ALTMANN - ROBERT TATIN - PIERRAKOS

GALERIE MAEGHT
ELLSWORTH
KELLY
Peintures récentes

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - SEG. 64-32
W. MOSER

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
TAILLEUX
Jusqu'au 22 novembre

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
En 1re exclusivité
LES MISTONS de François TRUFFAUT
et
LES FILS DE L'EAU de Jean ROUCH
et LA CAPITALE DE L'OR de C. LOW

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

NOUVELLES

LE SENS DU FANTASTIQUE

par GILBERT SIGAUX

ROGER CAILLOIS interroge la littérature dans ses relations avec la sociologie. Pour qui n'est pas trop éloigné du domaine qu'il explore, il est un guide souvent unique : ferme, mais sachant laisser au pays traversé une part de son secret, afin que la curiosité s'avive chez le lecteur. Cette disposition d'esprit se retrouve dans deux publications récentes : une « Anthologie du fantastique » (1) et l'édition de « Manuscrit trouvé à Saragosse », de Jan Potocki (2).

La préface de l' « Anthologie » est un texte rigoureux qui va de définition en définition, pour cerner au plus près la notion très fuyante de *fantastique.* Caillois lie le fantastique à la terreur, à l'imaginaire et au surnaturel. Pour figurer dans son choix, il faut effrayer par une intervention hors nature : ce qui écarte la fantaisie, les contes de fées, les allégories morales ou immorales, les élans de la mystique et le cérémonial de l'occultisme. « *Le féerique est un univers merveilleux qui s'oppose au monde réel sans en détruire la cohérence. Le fantastique, au contraire, manifeste un scandale, une déchirure, une irruption insolite, presque insupportable, dans le monde réel... Le fantastique est une agression.* » Cette notion d'agression est liée à celle d'inadmissible. Elles s'insèrent dans notre monde, pour le faire éclater. Elles naissent au sein du réel, elles ne viennent pas *de loin ;* la terreur n'est la terreur que si elle s'attaque, renforcée par lui, au familier ; elle n'a pas recours au rêve, qui efface tout, ni aux monstres, qui sont trop commodes, ni aux machines, ni à la science de l'avenir. Le fantastique est un changement de nature. Il naît dans les cultures les plus solides, celles qui ont des références, une épaisseur, une organisation rationelle. « *Le fantastique est postérieur à l'image d'un monde sans miracle, soumis à une causalité rigoureuse.* »

QUE le fantastique est un jeu, on le sait, et que la peur qu'il provoque est inventée à son usage par l'homme, complaisant d'avance au frisson qu'il se donne. L'angoisse acceptée est ainsi comparable aux transformations *prévues* que fournissent certaines drogues. Il y a, dans le fantastique littéraire (et, plus grossièrement, dans le fantastique cinématographique) une recherche, un consentement. Recherche savante du créateur, qui utilise souvent des thèmes anciens, consciemment ou non — les variations étant fonction de la qualité littéraire, de l'invention — consentement du lecteur qui attend d'avoir peur. Il y a un mécanisme du fantastique, comme il y a un mécanisme de l'érotisme.

Les combinaisons de ce mécanisme de la peur sont infinies. Roger Caillois en a choisi soixante pour son « Anthologie ». Dickens, Kipling, Maturin, Sheridan le Fanu, Fitz James O'Brien, Washington Irving, Poe, Ambrose Bierce, Hoffmann, Achim d'Arnim, Balzac, Mérimée, Villiers de L'Isle-Adam, Maupassant, Papini, Buzatti, Pedro de Alarcon, Borgès, Gogol, Alexis Tolstoï, Tourgueniev, Leskov... Il y a aussi des contemporains moins connus que Papini, Borgès ou Buzatti : Jean-Louis Bouquet, Jacques Yonnet.

UNE ŒUVRE D'ARCIMBALDO
Le fantastique est une agression.

Et des contes vietnamiens, japonais, chinois, finnois, polonais. Une très belle nouvelle haïtienne : « L'Inspecteur d'apparences », de Jacques Stephen Alexis, où l'humour prend le relais de la peur.

Chacun des auteurs du recueil mériterait une définition particulière, une case personnelle dans le mur de l'enfer imaginaire. On pourrait énumérer les animaux prédestinés, les lieux qui se retrouvent, les climats d'orage, la réapparition des superstitions transformées, les orientalismes à la Voltaire, la répétition des attributs de la peur : statues, mannequins, automates, « choses » innommées, malédictions, arrêt ou répétition du temps enfin.

C'EST avec le temps que joue Jan Potocki dans le « Manuscrit trouvé à Saragosse », livre au destin malheureux, inconnu en France, que Roger Caillois a sorti de l'ombre. Une même aventure multipliée dans le miroir déformant de rêves successifs, a comme thème central le redoublement infernal d'une situation sans issue : deux sœurs promises au narrateur, et à ceux dont il raconte l'histoire, avec un accompagnement d'apparitions, de squelettes, de châtiments. Il y a quelque chose de « Gil Blas » dans l'emboîtement des épisodes, mais le décor XVIIIᵉ siècle — galanterie, immoralité, brigands tout-puissants, gibets, goût pour la cabale, et le style même — est sans cesse effacé par une idée du destin, une présence du destin. Le destin, dans le « Manuscrit », c'est la répétition, toujours trompeuse dans sa hardiesse, l'inadmissible surenchérissant sur l'inadmissible, à l'infini.

De ces deux ouvrages, fort différents, on pourrait peut-être essayer de tirer une psychanalyse du fantastique. Il y faudrait une grande patience et une attention difficile à maintenir devant ce qui reste le déraisonnable. Mais la part du physique dans l'obsession fantastique, les cristallisations névrotiques, le long refrain des superstitions anciennes, le caractère des hommes traqués, les soudaines *ouvertures* à la jonction du temps et de l'espace (une nouvelle de Jean Ray : « Le Manuscrit français », notons-le, rappelle curieusement un des thèmes des « Jeux sont faits », de Sartre-Delannoy), tout cela, comme tout imaginaire qui se répète, a un sens. Le fantastique échappe au monde réel et le rejoint à une profondeur où certaines choses — on ne peut dire : vérités — ne peuvent être exprimées en termes de raison. La malédiction d'origine religieuse explique beaucoup d'élans vers le fantastique. Mais aussi, sans recours à la religion, le retour des morts trahis, la vengeance, et la conquête d'un bonheur éternel, manqué dans l'ordre humain, l'ascension vers la toute-puissance ou l'acquisition de l'invulnérabilité, l'appel à la surnature contre la nature...

Quand, comment et pourquoi l'homme a-t-il eu pour la première fois recours au fantastique ? René Huyghe dans un récent essai (3) propose des thèmes de réflexion à partir de cette idée que le fantastique révèle « un des aspects de la lutte que l'homme mène pour conquérir sa place et pour la garder au sein d'un univers étranger ». Il faut joindre ce texte à ceux de Roger Caillois pour donner au fantastique son rôle parmi tous les délires qui prolongent la connaissance. Que le fantastique soit une menace, c'est une autre question, et peut-être insoluble. « La peur est la matière du courage », disait Alain. Le fantastique est une des matières de la raison.

(1) Club Français du Livre.
(2) Gallimard.
(3) Revue de Paris, 1ᵉʳ septembre 1958.

EN LIBRAIRIE

PARMI les livres mis cette semaine en librairie, ceux-ci retiennent à première vue l'attention :

ESSAIS

GENEVIÈVE BIANQUIS : La Vie quotidienne dans l'Allemagne romantique (*Hachette*).

LUCIENNE JULIEN-CAIN : Trois essais sur Paul Valéry (*Gallimard*).

BERNARD FRANK : La panoplie littéraire (*Julliard*).

ANDRÉ LANG : Une vie d'orages (Germaine de Staël) (*Calmann-Lévy*).

CHARLES LEDRE : Histoire de la presse (*Fayard*).

HENRI PERRUCHOT : Le Corbusier (*Editions Universitaires*).

GUIDO PIOVENE : Voyage en Italie (*Flammarion*).

CLUBS

HENRI MONNIER : Mémoires de Joseph Prudhomme. Belle édition avec des illustrations d'époque. Préface de Jean Dutourd. (*Club du Libraire*).

ALFRED DE MUSSET : Théâtre (Tome I), Préface d'Yves Florenne (*Club du Meilleur Livre*).

CLAUDE CUENOT : Pierre Teilhard du Chardin. Une étude complète sur l'œuvre du P. Teilhard dans une présentation remarquable (*Club des Editeurs*).

ALBUM

JEAN EFFEL : Seul maître à bord. (*Ed. Cercle d'Art*). Un nouveau volume de la célèbre série des « Adam et Eve ».

EDOUARD GLISSANT
La Lézarde
"Quoique je n'aime guère les expressions outrées, je crois pouvoir déclarer, sans trop me tromper, que ce roman est un chef-d'œuvre."
ALBERT-MARIE SCHMIDT.
600 fr. SEUIL

Emile Henriot :
"Un très bon livre, un grand talent et un écrivain ;
voilà l'heureuse révélation que nous apporte cette semaine, avec Une curieuse solitude un jeune romancier de vingt-deux ans, M. Philippe Sollers"
500 fr. SEUIL

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Bernard FRANK
La panoplie littéraire
« Un écrivain prodigieusement doué, parfois grimaçant et artificieux, toujours intelligent et spirituel, dans le berceau duquel les fées du style ont déposé de bien beaux cadeaux... » C'est ainsi que Claude Roy définissait le talent de Bernard Frank lorsque celui-ci, il y a quelques années, publiait son premier livre « GEOGRAPHIE UNIVERSELLE ».
Ces jours-ci, Bernard Frank publie un nouvel essai « LA PANOPLIE LITTERAIRE ». Evoquant le cas d'un écrivain qui paya de sa vie la position qu'il avait prise pendant l'occupation, Bernard Frank s'efforce de définir les rapports qui se créent en certaines circonstances entre l'intellectuel et les pouvoirs. Il prend comme exemple deux écrivains illustres : André Gide, Jean-Paul Sartre, et son panorama de la vie littéraire, son analyse des tendances intellectuelles de notre temps étincellent d'un esprit mordant qui n'hésite jamais à prendre impertinemment parti.

George CAMPBELL
L'honorable maison du saule
Organiser une maison de plaisir pour y satisfaire bourgeoisement les aspirations bien naturelles des soldats éloignés du front, voilà l'idée géniale qui vint à l'esprit de six marins américains stationnés à Tokyo pendant la guerre de Corée. Mais hélas, nourrir six geishas, leur inculquer les mœurs occidentales et présenter la Maison du Saule comme si elle n'était qu'un honorable orphelinat à la femme de l'Amiral venue la visiter, posent à nos héros des problèmes affolants. Quel sera donc le sort de cet orphelinat dont le climat de sensuel devient sentimental ? Dans ce roman dont la traduction française vient de paraître en librairie, George Campbell nous le raconte avec une irrésistible drôlerie.
JULLIARD

« UN ROMAN UNIQUE EN SON GENRE »
Maurice CHAVARDES, à « L'Observateur », qualifie en ces termes le roman de Michel ZERAFFA, LES DOUBLURES, qui vient de paraître. Il ajoute : « Ce roman plein, riche d'idées et de forme, est le plus achevé des ouvrages de Michel ZERAFFA. »
EDITIONS ALBIN MICHEL

Vient de paraître :
Léon TROTSKY
OU VA LA FRANCE ?
Les événements de 1958 éclairés par ceux de 1934-36 : une réédition d'études sur la France de 1934 à 1936, et que la chute de la IVe République a rendues d'une actualité brûlante
Le volume : 500 fr. - Commandes à : P. FRANK, 64, rue de Richelieu
C.C.P. 12648-46 Paris

LA NOUVELLE CRITIQUE
N° 100 - Novembre 1958
UN TEXTE BOULEVERSANT DE
CARLO LEVI
En vente dans toutes les librairies
160 pages. 250 francs

LA SEMAINE

Les jurys hésitent

L'INCERTITUDE qui règne dans presque tous les jurys littéraires entraîne une valse de favoris qui reflète la médiocrité de la plupart des romans publiés ces derniers mois.

Médiocrité d'ailleurs constatée par l'Académie Goncourt où Jean Giono, une fois de plus, a proposé de ne pas attribuer le prix, faute de combattants valables.

En même temps, l'Académie Goncourt a demandé aux éditeurs d'étaler sur toute l'année leur production romanesque, afin que ses membres ne soient plus obligés d'ingurgiter une centaine de romans en un mois.

Quant au prix de cette année, la délibération a été peu efficace. Bernard Pingaud est en baisse, ainsi que Françoise Mallet-Joris, Roger Grenier et Michel Zeraffa. Mais deux nouveaux candidats émergent : Philippe Sollers (« Une curieuse solitude ») et Armand Lanoux (« Le rendez-vous de Bruges »).

D'autres membres du jury cherchent des lauréats de talent moins conventionnel que celui de Sollers ou de Lanoux. « L'Outrage » de Paul Tillard a trouvé des défenseurs convaincus.

● AU FÉMINA, malgré les efforts de Mme Simone, Ponce de Léon semble en perte de vitesse. Françoise Mallet-Joris conserve pour le moment ses supporters qui ne disposent cependant pas encore d'une majorité très sûre. Un candidat de surprise n'est pas exclu.

● LE PRIX MEDICIS, au contraire semble avoir trouvé un lauréat qui ne réunirait pas seulement une majorité dans son sein, mais encore parmi tous les amoureux de bons livres : Claude Simon avec son roman « L'Herbe ».

● AU RENAUDOT — qui ne se réunit que cette semaine — on surveille, bien entendu les décisions et les hésitations des Goncourt. Paul Tillard et Bernard Pingaud ne manquent pas de soutien, ainsi qu'Edouard Glissant et Jacques Cousseau.

● A L'INTERALLIÉ, enfin, on a trouvé des adversaires à Bertrand Poirot-Delpech qui semblait s'acheminer vers une « élection de maréchal ». Roger Grenier gagne du terrain.

● LE JURY DU PRIX DE LA NOUVELLE VAGUE se réunira pour la première fois le 14 novembre. Une décision a déjà été prise : un chèque de cent mille francs récompensera en tout cas le lauréat.

POUR LES PRIX

● *L'obstination des hommes et le mutisme des choses.*

Le vieux Pocco

par Jacques Cousseau. Ed. Corréa. 191 pages, 570 francs.

LES romans de Jacques Cousseau se développent dans une atmosphère qui leur est propre, de mutisme, d'obstination et de fatalité. Mutisme des choses, même les plus belles, les plus colorées ; obstination des hommes, dans leurs désirs, leurs souffrances, leurs rêves ; fatalité des événements qui ne sont que les rencontres des hommes entre eux ou avec les choses. « Le Vieux Pocco » est une complainte poignante, nostalgique avec les moyens opposés à la nostalgie, pleine de mutisme, d'obstination et de fatalité. Une complainte qui possède son rythme : un contrepoint où le vague alterne avec le précis, la torpeur avec la précipitation, la trivialité avec le lyrisme.

P..., port de pêche d'Amérique centrale, laisse mariner dans la tropicale chaleur sa cargaison d'humanité multicolore. Dans un coin du vieux quartier, il y a une soupente où habite le vieux Pocco.

On sait seulement qu'il a été riche, puis de moins en moins jusqu'à vivre chichement et sagement après avoir bourlingué à travers tout le Pacifique dont il connaît les moindres îles. Il en a même découvert une ; la plus belle, selon lui. Ce qui lui reste d'économies, il le réserve pour un dernier voyage dans cette île. Après quoi, l'hospice.

De temps en temps le vieux Pocco va se promener à la sortie du port et rencontre la jolie Juana. Jolie et simple et pas farouche, Juana aime le plaisir et les colliers de coquillages. Le vieux Pocco l'aime bien. Un jour qu'ils se retrouvent près d'une église en ruine, ils tombent par hasard sur un nègre qui semble agoniser, tout seul, en plein soleil. Pocco parle espagnol et français, le nègre, anglais. Il a un gros trou gangreneux à la cuisse. Malgré le gros orage qui éclate, Pocco se donne beaucoup de mal, va chercher des vivres, des remèdes puis même le seul médecin qu'il connaisse. Celui-ci ordonne l'hôpital. Pauvre vieux Pocco. Sans le vouloir, c'est à la police qu'il a livré le nègre : un condamné à mort, qui fuyait, à pieds, à travers les frontières, depuis la prison de Los Angeles.

JACQUES COUSSEAU
Un tragique cru

A cause de l'orage, le père et les frères de Juana ont perdu leur barque et leur matériel de pêche. Juana ne garde plus d'espoir qu'en Pocco ; elle ne le quitte plus. Voudra-t-il avancer l'argent d'une autre barque, une vieille, qui ne vaut pas cher ?

C'est entendu, il avancera l'argent. Il renonce au dernier voyage, à l'île heureuse car, s'agissant d'une si vieille barque, il prête ses économies à fonds perdus, le vieux Pocco.

Lorsque Cousseau reste fidèle à la rigueur que nous aimons chez lui, il parvient à dénuder la vie, à nous faire sentir ce tragique cru, irrémédiable, près duquel paraissent creuses bien des révoltes littéraires. Certes il lui arrive, dans « Le Vieux Pocco », de se vouloir bref et de n'être que sommaire, de se vouloir rigoureux et de n'être que systématique. Mais dans ses meilleures pages, la volonté de tout réduire à l'évidence, de constater sans juger, d'enfouir le drame sous les pièces à conviction, triomphe et nous tient à sa merci.

● *L'asile aux souvenirs.*

Le rendez-vous de Bruges

par Armand Lanoux, Ed. Julliard. 357 pages, 960 francs.

AU « Rendez-vous de Bruges », Armand Lanoux, ou plutôt son héros, Robert Drouin, convoquera ses souvenirs et ses réminiscences dans le cadre d'un asile psychiatrique visité un soir de Noël.

Il y retrouvera, avec l'un de ses amis d'enfance, l'occasion d'examiner nombre d'idées éparses que tous deux ont mises à l'épreuve de la vie. C'est là un excellent prétexte pour accueillir toutes les digressions : l'art moderne et la bombe atomique, les problèmes conjugaux et les dilemmes professionnels.

Ce qu'il y a de conventionnel dans un tel procédé n'échappera évidemment à aucun lecteur, non plus que la schématisation systématique des caractères, mais il n'en reste pas moins que l'auteur mène son enquête dans le temps avec la technique précise d'un auteur de roman policier.

La belle Suzy, infirmière docile et sensuelle, le jeune Fred, interne sémillant, les médecins et tous les acteurs du drame sont en réalité des coupables, comme sont coupables aussi tous les absents, tous ceux qui en acceptant les compromissions sociales, la guerre, l'avilissement de leurs idéaux, sont coupables de la folie des « malades », comme on appelle pudiquement les aliénés de l'asile.

Un air de musique, un visage entrevu longtemps auparavant, pendant arrive aux uns et aux autres : l'intrigue presque inexistante ne consiste en la guerre, facilitent quelques flashbacks adroits, pourvoient à toutes les transitions, et lorsque, à la fin du livre, la mort de l'un des acteurs permet d'interrompre le jeu, chacun fuit vers les problèmes qu'il croit avoir laissés derrière lui.

Pour le reste, peu importe ce qui arrive aux uns et aux autres : l'intrigue presque inexistante ne consiste en somme qu'à retrouver en quelles circonstances un faux héros est dupe de lui-même et comment il aboutit sur un lit d'hôpital, traqué par ses propres hantises.

Démonstration facile, menée avec un grand souci de l'ambiance, du fond sonore, par le personnage central qu'on nous dit être un grand « animateur » de la R.T.F. et dans la peau duquel l'auteur a su se glisser avec une maladresse souvent pathétique.

Une certaine facilité, l'abondance des « trucs » techniques révèlent un vieux roué de la littérature. L'œuvre aurait pu donner lieu à un grand livre ; mais ses défauts sont parfois des qualités aux yeux de certains jurys littéraires... tant il est vrai qu'il est difficile de se résoudre à écrire seulement pour les « happy few ».

M.L.

● *Du cardinal de Retz au maréchal Bazaine.*

Un nommé Songe

par Robert Soulat, Ed. Gallimard. 350 pages, 950 francs.

QUE l'on imagine un roman avec un personnage comme il en existe tant, sans caractère, médiocre, indifférent. Ce pourrait être un roman comme il en existe tant, gris, désenchanté, inutile. Mais le héros, joliment, se nomme Paul-Pierre Songe. Et la jeune femme qu'il aimera, Virginie Rêveur, non moins joliment. On pense alors à quelque roman léger, charmant et mineur. Seulement il arrive que Songe se prend pour le maréchal Bazaine, ou plutôt se souvient d'avoir été, dans une existence antérieure, le maréchal Bazaine. Dans la deuxième partie du roman, c'est Paul Gondi, cardinal de Retz qui succède au maréchal. Avec un nom, un passé, des actes à justifier, voilà Songe à tout jamais « dans le coup », dans l'Histoire.

La transmigration des âmes, la métempsycose ne sont là que pour faire rire et sourire, pour notre étonnement et notre goût de l'inattendu. Le roman picaresque avec ses complots, ses rixes, ses coquins, ses aventures, se double d'un « roman d'intentions » qui se veut une méditation sur la condition humaine.

Songe devenu Bazaine, puis Gondi, Songe-Bazaine et Songe-Gondi connaissent des aventures identiques à celles

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue théorique des partis communistes et ouvriers
AU SOMMAIRE DU NUMERO 3 - NOVEMBRE 1958
Une étude approfondie sur le thème
LUTTE DE CLASSE ET HUMANISME
ainsi que de nombreux articles sur le bilan du Congrès du Parti Communiste du Japon, l'Atome et la Paix et
DEUX INÉDITS DE LÉNINE
Principaux kiosques, le numéro : 200 francs - Numéro spécimen sur demande
Abonnements à SOCIETE PARISIENNE D'EDITIONS ET D'INFORMATIONS
9, boulevard des Italiens - PARIS (9e) - C.C.P. Paris 8.449-47
6 mois : 1.100 fr. Etranger : 1.300 fr.
1 an : 2.100 fr. — 2.400 fr.

que connurent le maréchal et le cardinal. Les complots, les trahisons sont de tous les temps. L'Histoire repasse les mêmes plats, répète les mêmes crimes, suscite des doubles et des sosies, non pas des hommes nouveaux. Le Mal a le même visage dans le temps et s'affuble des mêmes masques. Combien inconscient ce Songe qui passait sa vie à rêver et croyait échapper au temps ! Le temps n'existe pas, que l'on découpe en époques, en périodes. Le temps c'est le Mal, la grande chaîne des bassesses et des infamies qui lie les hommes les uns aux autres. La grâce ni l'amour, rien ne peut rédimer l'homme.

Il serait faux cependant de croire que ce roman est désespéré : l'alliage de la fantaisie et de la rigueur, du débridé et du sérieux est si bien coulé que le lecteur ne songe guère à séparer le roman picaresque de l'essai et à goûter l'un aux dépens de l'autre. Il faut lire « Un Nommé Songe » et le ranger à côté de ces livres d'un temps semble-t-il révolu, où l'on abordait, en s'amusant beaucoup, les sujets les plus graves.

Y. B.

● *Les triomphes du rêve.*

Les Chevaux de la Nuit

par Paul Roche, Ed. Gallimard. 348 pages, 990 francs.

UN boiteux de petite taille exerce le métier de comptable. Aussi le lecteur ne sera guère surpris d'apprendre que cet homme est avide de compensations. Tous les soirs, une fois rentré dans son logis de célibataire tôt ranci, Michel Cévenol tient conseil avec un alter ego imaginaire et brillant, s'identifie avec lui et, sous le couvert de cette personnalité usurpée, reconstruit la journée qu'il vient de vivre. Il va sans dire qu'à ses échecs réels il substitue les beaux triomphes du rêve. Mais un jour, écœuré de solitude et de frustrations, il veut échapper enfin à la fantasmagorie et décide de confronter sa malingre psyché à la réalité : il tombe amoureux d'une dactylo, la poursuit de ses assiduités maladroites, puis comprend qu'il ne sera pas payé de retour. Son « double » chimérique tente de le pousser au suicide, mais Cévenol parvient à sauver sa vie et, paraît-il, à la conquérir du même coup. Nous nous permettons d'en douter.

M. Paul Roche démonte à notre intention les rouages usés de ce refoulé avec un zèle digne d'un meilleur objet. Il avait sans doute des raisons sérieuses pour s'intéresser à son chétif héros. Mais ces raisons demeurent toutes personnelles et ne passent pas la rampe du papier imprimé. Pourtant, le ton alerte de l'auteur (mais il écrit parfois en romand : « Il faut se veiller », dit-il ; qu'il s'en garde !) nous fait espérer de page en page que quelque chose de neuf ou d'attachant va surgir des péripéties désolantes et prévues du récit. Mais rien ne vient éveiller en nous ni écho ni curiosité. Reste le joli titre, un peu tiré par les crins, et justifié avec hâte et poésie dans les toutes dernières pages du livre. Ce titre et la résonance protestante du nom de famille du héros suscitent en nous une association d'idées pluriforme. Mais Jean Cavalier et ses camisards chevauchaient de plus rudes montures. Ces chevaux-ci sont hongres.

P. L.

le point de la Question

Michel Poniatowski

HISTOIRE DE LA RUSSIE D'AMÉRIQUE ET DE L'ALASKA

Du voyage de Béring à l'exploit du Nautilus

Ernst Kornemann

FEMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ

Des Reines... mais aussi des femmes

Alwin Pedersen

ANIMAUX POLAIRES

64 photographies de l'auteur, naturaliste et chasseur d'images

déjà parus :

MOINES ET MONASTÈRES DU PROCHE-ORIENT

LES TREIZE MARCHES VERS L'ATOME

BALEINES ET BALEINIERS

HORIZONS DE FRANCE 39, Rue du Général Foy - PARIS

ROMANS FRANÇAIS

LES PETITS CIMETIÈRES SOUS LA LUNE

par JEAN DUVIGNAUD

AVEC le temps, les événements historiques deviennent des livres. Et les livres engendrent des mythes. Ainsi en va-t-il avec la guerre d'Espagne dont le fantôme plane sur les nouvelles de Georges Govy, les romans de Castillo et de H.-F. Rey.

On dirait vraiment que l'Espagne est devenue pour les écrivains d'aujourd'hui ce que l'antiquité était pour les classiques et le moyen âge pour les romantiques : un lieu symbolique où se transportent les problèmes actuels...

LES PAUVRES DE MURILLO

Pour Georges Govy, qui a obtenu naguère le Prix Renaudot, l'Espagne est un lieu d'exil et de souffrance : le romancier demande aux vaincus, aux salauds, aux résignés de venir sur la scène de son théâtre personnel et de figurer dans sa collection de mutilés et de martyrs. Aussi, ses nouvelles « Sang d'Espagne » (1) s'emplissent-elles de personnages douloureux et grimaçants.

Chacune de ces images rapides est attirante : un gouverneur laisse fusiller le fils de son meilleur ami, redoute d'affronter la mort dont le menacent les conjurés et finit par se pendre ; des gosses de Grenade, sortis de « Los Olvidados » de Bunuel, volent l'âne d'un unijambiste ; le jeune lieutenant de Villatoya, petit-fils des héros de Pouchkine, rêve d'enlever la trop belle femme de son capitaine ; des paysans pauvres, aidés par leur curé, s'en vont conquérir des terres... Ce petit monde souffreteux, douloureux, pittoresque, s'efforce d'atteindre au tragique. Il n'y réussit pas toujours, comme Murillo ne peut parvenir à égaler Goya !

Là gît le danger : non sans talent, Govy campe des Espagnols, mais on se demande sans cesse s'il était nécessaire de passer les Pyrénées pour animer ces créatures imaginaires. Il y a quelque chose de forcé dans ce tragique. On lit « Sang d'Espagne » avec plaisir, mais le plaisir n'est pas pur : on dirait que le romancier s'est appliqué à fabriquer du pittoresque dans le genre violent...

L'ADIEU AUX ARMES

Sans le savoir, Michel de Castillo, avec « Le Colleur d'Affiches » (2), et Henri-François Rey, avec « La Fête espagnole » (3), ont écrit le même livre : des hommes et des femmes, plongés dans les combats idéologiques et politiques, découvrent que la vie et l'amour valent mieux que la politique. On reconnaît ici une autre Espagne, celle de Hemingway.

Avec « La Fête espagnole », H.-F. Rey a écrit un roman solide, bien fait, qui raconte les aventures d'un intellectuel belge d'origine russe, Georgenko, depuis son arrivée dans les Brigades Internationales jusqu'à sa désertion et son exécution par les gardes-frontières. C'est qu'entre temps, Georgenko, qui est parti en Espagne pour sauvegarder cette sorte de « petite musique » dont il dit qu'elle est l'espérance, a rencontré Nathalie. Nathalie est une journaliste américaine. La sensualité l'emporte sur l'idéologie.

(René Saint-Paul.)

MICHEL DE CASTILLO
Un phénomène étrange

Rey ne cherche pas à innover : son livre évoque tantôt l'art de Malraux et tantôt celui de Hemingway; du moins, son tempérament original se livre-t-il au cours de belles scènes de tendresse où s'affrontent la sensualité, l'inquiétude et la mort. On en tire une vague détresse qui survit à la lecture du roman : c'est qu'on a aimé les personnages de Rey avec autant de passion que le romancier les a aimés lui-même. Ce n'est pas si fréquent dans un premier livre !

Michel de Castillo, lui, a vu la guerre d'Espagne quand il avait trois ans et que ses parents ont émigré en France. Son « Colleur d'Affiches » plonge donc profondément ses racines dans le peuple d'où il est sorti. Du moins, un de ses personnages, Olny, le « zonard » madrilène qui devient militant communiste et doit fusiller son meilleur ami, le fils d'aristocrate passé dans les rangs révolutionnaires, débouche-t-il à l'air pur, non littéraire au sens étroit du mot.

Les autres héros du roman n'ont pas la même authenticité : ni Ramirez fils d'un garde-barrière qui s'élève au sommet de la hiérarchie communiste, ni l'aristocrate, ni son père ne sonnent vrai : ils jaillissent tout armés des livres de Malraux. Et c'est un phénomène étrange de voir un Espagnol tenter de comprendre son pays à travers des personnages inventés par des étrangers à l'Espagne.

Toutefois, le romancier nous rend sensibles la vie et la mort de ses héros et, malgré le masque littéraire et le langage abstrait qu'il leur prête, nous rencontrons des êtres vivants, moins vivants peut-être que ceux de « Tanguy », mais toujours attirants. C'est alors qu'apparaît quelque chose de neuf...

DERRIÈRE LE MIROIR

Quelque chose de neuf... A cela Govy, enfermé dans sa vision littéraire, est insensible : rigoureuses, ses nouvelles ne cachent rien et débouchent sur leur auteur. Castillo et Rey, au contraire, se servent des déguisements à la mode pour dire une vérité nouvelle pour laquelle il n'existe pas encore de vocabulaire.

C'est que leur génération n'a pas vécu l'échec de l' « illusion lyrique » ; même si ces écrivains nous montrent des héros harnachés en combattants de Hemingway ou de Malraux, de Koestler ou d'Orwell, ils ne s'en tiennent pas à cette vision épique du passé. Ils veulent dire et affirmer que le monde est plus grand que la politique, que les idéologies sont fallacieuses et que rien ne vaut le bonheur ou la joie d'être avec une femme qu'on aime.

Vérité si banale qu'on n'ose pas l'écrire. Et pourtant, elle traverse nombre de livres écrits par des jeunes pour qui les « grands cimetières sous la lune » sont fermés et qui se demandent si, malgré leur grandeur (trop souvent grandiloquence), les héros d'il y a vingt ans ne perdent pas chaque jour leur prestige. L'Espagne n'est plus qu'un repoussoir et un prétexte : Castillo et Rey veulent déchiffrer, derrière ce qu'ils entrevoient du passé, un bonheur et une joie d'être que ne pouvait connaître la génération précédente, vaincue. Ils ne possèdent pas encore les mots pour exprimer tout cela, mais il faut lire leurs livres pour voir comment ils cherchent à y parvenir, avec une sorte de crainte...

(1) A. Fayard, éditeur, 282 pages, 900 fr.
(2) Julliard, éd. 273 pages, 750 fr.
(3) R. Laffont, éditeur, 224 pages, 600 fr.

● *Un rêveur aviné.*

Chandeleur l'artiste

par Albert Vidalie, Ed. Julliard. 205 pages, 570 francs.

MECONNAISSABLE, transformé en caricaturiste aux traits appuyés, l'élégant orfèvre des « Bijoutiers du clair de lune » prétend cette fois amuser avec une grosse farce compliquée de sentimentalisme.

Chandeleur, l'artiste, est un rêveur aviné, entouré de comparses plus bêtes que nature : le quincaillier Hector atteint de manie nobiliaire, le rapace Maningue qui sera puni de son avarice, les grands-parents Falentaine, aussi falots que bons jardiniers, et toute une faune villageoise grossièrement portraiturée, comme par un peintre ambulant.

Dès son premier livre, Vidalie affichait pour le monde un certain dégoût que ses héros allaient cacher au fond des bois. Puis ce fut « La Bonne Ferte » où un jeune bourgeois fuyait une civilisation abhorrée en courant les routes avec une petite Gitane.

« Chandeleur l'artiste » prouve que cette misanthropie tourne à l'aigre. Les humains ne sont plus que prétextes à étaler un parti pris de mauvaise humeur dont se ressent la vérité de la description. Si « Chandeleur l'artiste » formait le premier tome d'une longue série de romans, l'auteur aurait sans doute le loisir d'affiner ses instruments et de buriner les personnages par la suite. On attendrait même cette suite avec quelque curiosité, l'ouvrage n'étant pas inintéressant en soi. Mais si le livre forme un tout, dans sa version actuelle, c'est bien la plus gauche tentative qu'un excellent auteur ait jamais faite pour que ses adeptes partagent sa rancœur.

M.L.

JULIEN GREEN
LE BEL AUJOURD'HUI
Un des rares écrivains de ce temps à oser nous parler de ces choses qui s'appellent l'âme, le mal, le royaume spirituel.
LE MALFAITEUR
"Je ne crois pas que Green ait écrit un livre plus fort" ANDRÉ ROUSSEAUX
PLON

PRIX NOBEL
BORIS PASTERNAK
LE DOCTEUR JIVAGO
nrf

ALBERT VIDALIE
Chandeleur l'artiste
roman
" Les dialogues exacts et savoureux rappellent ceux qui nous émerveillaient dans les nouvelles de Marcel Aymé." KLÉBER HAEDENS (Paris-Presse).
" Vous devez lire " Chandeleur l'Artiste ". C'est un livre "marrant", émouvant, tendre et féroce, plein d'images poétiques et comportant quelques considérations assez "durailles". RENÉ LEFÈVRE (Le Canard Enchaîné).
" Jamais sans doute l'auteur des " Bijoutiers du Clair de Lune " et de " La Bonne Ferte " n'a écrit un roman plus près de son cœur ". ANDRÉ BOURIN (Les Nouvelles Littéraires).
1 vol. 570 fr.
JULLIARD

Votre vieux rêve se réalise !
A la cadence d'un volume par mois
à un prix auquel vous ne pourrez pas croire
quand vous aurez vu un volume
les Editions Rencontre
société coopérative
font paraître
la comédie humaine
de Balzac, complète en 24 volumes
Introduction générale et à chaque œuvre notes de Roland Chollet, lauréat de l'Université de Lausanne typographie 2 couleurs, en caractère Diethelm, reliure de luxe, plein cuir Kiwar 8, fers originaux de P. Sollberger, étiquette de couleur, gaufrage or, tranche couleur, tranchefil, chaque volume de 500 pages en moyenne
Seul un examen personnel vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative
BON
POUR UN EXAMEN GRATUIT
de 8 jours, sans engagement ni frais
680 le volume et par mois
à découper et envoyer aux :
ÉDITIONS RENCONTRE
«La Belle Porte» 36, rue des Saints-Pères Paris 7e

ESSAIS

● *Une belle leçon de lecture.*

Sur la route de Narcisse

par Maurice Saillet (Mercure de France). 253 pages, 840 francs.

LA démarche critique à laquelle nous devons les essais qui composent « Sur la route de Narcisse » avance avec un sûr équilibre. La mise en ordre des archives de la littérature, les pistes soigneusement relevées de la chronologie, les échanges et courants d'influences qui créent dans les Lettres une animation météorologique, informent toujours la réflexion de Maurice Saillet sur les œuvres dont il nous entretient et le plaisir contagieux qu'il en retire.

Dans certaines de ses études (celles sur Jarry, Artaud, Reverdy, Yves Bonnefoy), son exégèse s'exerce à des fins appréciatives et cherchent d'abord à nous communiquer la saveur essentielle d'une œuvre. Même alors, il explore cette œuvre avec une précision de géographe, il en dessine les reliefs, les crêtes, les massifs, il en dégage les perspectives, révèle la cohérence qui se cache au royaume de l'écriture inspirée. Son examen pointilleux s'attarde aux nœuds de résistance et finalement nous montre ce bon ouvrier qu'infailliblement abrite le plus explosif des poètes.

UN INVENTEUR DE TRESORS

Dans les essais intitulés : « Consul Romanus », « Baudelaire et l'épreuve des excitants », « Michaux et la Mescaline », l'auteur nous introduit à ce temps des assassins, c'est-à-dire, ne nous y trompons pas, des mangeurs de haschisch et plus généralement des adeptes de la drogue, où vivent tant de poètes, de Quincey à Jarry, de Baudelaire à Artaud. Sa fidélité à une méthode érudite conduit parfois Maurice Saillet à des inventaires (« Gourmont et le culte des mots »), à des plaidoyers paradoxaux (« Défense du plagiat ») où l'humour assaisonne l'ingéniosité des idées.

Ainsi, avec ses délicatesses acérées, sa volonté d'exactitude toujours orientée vers une meilleure intelligence des textes, avec l'exigence de son goût, « Sur la route de Narcisse » développe une belle leçon de lecture. Maurice Saillet qui aime les mots, ne se paie pas de mots. Lire ne signifie pas, pour lui, se laisser bercer par les textes ni enjôler par les légendes que les commentateurs ont parfois tissées autour. Ce qu'il retient, ce qu'il nous offre, figure à bon escient, pour son juste poids, sous sa juste lumière, dans son petit bréviaire d'érudition et de délectation.

O. M.

CONGRÈS

Une nouvelle communauté d'écrivains est née

(De notre envoyée spéciale)

UNE « Communauté européenne des Ecrivains » vient d'être fondée. C'est ce qu'ont décidé à Naples cent quarante écrivains de dix-huit pays, au cours d'un congrès organisé par le Syndicat italien des Ecrivains. Comparé aux nombreuses réunions internationales qui rassemblent périodiquement les artistes et les écrivains d'Europe, ce congrès présentait sans doute une ferveur assez exceptionnelle, et des aspects nouveaux. Une chose y manquait surtout : cette bizarre mauvaise conscience qui semble être, en général, la marque principale de ces assemblées — quand elles ne sont pas, tout simplement, l'occasion soit d'excursions touristiques, soit des exhibitions oratoires de quelque homme de lettres déçu, devant un auditoire sommeilleux, bien sûr, mais enfin contraint à l'écoute...

On dirait, en général, que les écrivains réunis en congrès sont surtout soucieux de se justifier par autre chose que par l'activité qu'ils ont choisie et qui les définit. A vrai dire, cette mauvaise conscience n'est pas trop répandue en Italie : c'est peut-être pourquoi on pouvait enfin avoir, à Naples, le sentiment réconfortant de se trouver devant une assemblée d'écrivains aimant et respectant leur métier, et uniquement soucieux de défendre sa liberté, sa dignité, d'assurer les conditions morales et pratiques qui permettent son exercice.

C'est la tâche que se propose cette « Communauté européenne des Ecrivains », dont un prochain congrès établira les statuts ; et qui tend à créer une unité des esprits non par un « dialogue » toujours recommencé, mais par une solidarité de travail. « Si un écrivain est offensé dans son travail, tous les écrivains d'Europe doivent se sentir offensés. Si un écrivain ne parvient pas à défendre ses droits tout seul, tous les autres doivent l'aider à se défendre... On nous dit de maints côtés que nous devons nous engager directement dans la société. C'est bien. Mais c'est une façon de s'engager socialement, que de vouloir, tous ensemble, que la société accepte à son tour l'engagement difficile mais essentiel de l'art et des idées », déclara G. B. Angioletti, à qui appartient entièrement l'idée de fonder cette communauté, et le mérite d'avoir efficacement organisé dans ce but le congrès de Naples.

Au cours des séances, tous les aspects de cette action commune ont été examinés — depuis le domaine juridique et économique, jusqu'à la défense de la liberté qu'exige cette « inquiétude inquiétante » par quoi l'Espagnol Munez Alonso définit le rôle de l'écrivain. Cela implique une activité suivie, où la *Communauté* devrait jouer un rôle de coordination par rapport à tous les organismes nationaux et internationaux agissant dans ce même domaine.

« Si tu continues, tu finiras par avoir le Prix Nobel de Littérature. »

(Punch.)

Evidemment, les grands accusés du congrès ont été les politiques d'une part, et, d'autre part, les éditeurs et les directeurs des journaux. Un seul éditeur assistait aux travaux : il écoutait d'un sourire distant. Le public, en revanche, ne trouva que des défenseurs : lui-même victime de ceux qui tentent de faire des écrivains, selon l'expression de Piovene, « leurs valets sots ».

LE DELEGUE SOVIETIQUE

Dans les cabines éclairées par la dure lumière napolitaine, les traducteurs dont on voyait, comme derrière des vitres d'aquarium, les bouches inlassables s'ouvrir silencieusement, s'immobilisaient dès qu'un Russe montait sur l'estrade. Qu'il s'agît des contrats avantageux dont jouissent les écrivains soviétiques, ou de ce monde de science-fiction désormais privé de livres que bâtissait Zelinski avec une sorte de fureur rêveuse, tout arrivait, à l'auditoire, filtré par la voix égale d'un petit bonhomme aux yeux ronds, qui, debout à côté de l'orateur, répétait chaque phrase en italien avec la lenteur docile d'une poupée mécanique. mécanique.

Ensuite, dans les salons royaux dorés ou fleuris où se tenaient souvent les dîners, les participants des démocraties populaires faisaient, au milieu de la petite foule mobile, comme un îlot massif et à peine flottant, chacun cherchant les autres d'un air inquiet dès qu'un remous menaçait de les séparer... Cependant, le caractère professionnel des sujets posés permit parfois à tels d'entre eux — ce qui arrive bien rarement en ces réunions — de trouver enfin l'accent d'un écrivain parlant à des confrères. A partir de là, pourquoi ne pas rêver d'une solidarité totale et efficace, que fonderait chez tous le refus de trahir le métier ?

LILIANE MAGRINI

CHOISISSEZ VOTRE PARDESSUS

Moderne : *le 7/8.*

Commode : *l'auto-coat.*

Sérieux : *le pardessus long.*

Jeune : *le manteau sport.*

(Copyright Pericle Luigi Giovannetti-The Macmillan Company, N.Y.).

Le Comité d'Accueil Parisien, 16, rue de la Banque, Paris (2e), GUT. 29-80 rappelle qu'il organise des séjours en hôtels confortables, en France, Autriche, Italie et Suisse, sous surveillance de moniteurs diplômés et de médecins, pour enfants de 6 à 14 ans et de 14 à 20 ans.

Prix : Autriche	à partir de	..	19.800 fr.
Suisse	—	..	24.500 fr.
Italie	—	..	27.500 fr.
France	—	..	28.500 fr.

Encore quelques places disponibles.

Communiqué.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION
« HOME MADE »
VESTES et PANTALONS
COSTUMES et PARDESSUS
COUPES
DANS NOS ATELIERS
38-40, avenue Victor-Hugo

GENTLEY
TAILLEUR
PARDESSUS
tissus anglais
de 22.500 à 42.000 f
IMPERMÉABLES
dep. 17.800 f
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

HOMMES

Les pardessus ont changé de poids

BEAUCOUP d'hommes répugnent à mettre un pardessus et attendent d'avoir attrapé rhume, grippe ou lumbago avant d'abandonner leur cher (et souvent vieil) imperméable.

Il faut reconnaître qu'ils n'ont pas toujours tort. En voiture, un pardessus est encombrant et peut gêner les mouvements. A pied, il pèse sur les épaules et fatigue, surtout si celui qui le porte est tant soit peu rhumatisant. Les spécialistes du « prêt à porter » pour hommes l'ont bien compris, qui ont lancé : d'une part l'auto-coat, commode pour l'automobiliste mais insuffisant pour le piéton « entre deux âges ». D'autre part, les pardessus longs, mais d'une longueur qui s'arrête un peu au-dessous du genou.

Les fabricants de draperies pour hommes se sont également penchés sur le problème et ont tenté de réels efforts pour mettre au point des tissus chauds et relativement légers d'un prix abordable.

LE CHOIX D'UN PARDESSUS

Plusieurs facteurs entrent en jeu dans le choix d'un manteau d'hiver pour homme : le moyen de transport quotidiennement utilisé. Le style physique (âge et corpulence). L'activité professionnelle. Le budget.

Prenons un exemple précis : Monsieur XXX. Age : moyen. Taille : moyenne. Corpulence : ni maigre ni gros. Il achètera suivant les cas :

- UN AUTO-COAT, s'il roule en voiture ou en scooter.
- UN PARDESSUS SPORT, s'il prend un moyen de transport en commun.
- UN PARDESSUS DROIT bleu marine ou gris foncé s'il ne possède qu'un manteau d'hiver et que sa profession l'oblige à « faire sérieux ».

Plus âgé ou plus fort, il choisira de préférence un pardessus à un auto-coat. Plus jeune et plus grand, il fixera son choix sur un 7/8 plutôt que sur un manteau long.

VU A PARIS

- En lainage chiné gris foncé à boutons de cuir 7/8 droit. Prix : 22.500 francs (*Tunmer, place Saint-Augustin*).
- En laine et cachemire auto-coat droit, couleur beige : 25.000 francs (*Galeries Lafayette*).
- En tweed noir et blanc pardessus croisé droit : 29.000 francs (*Barclay, 20, avenue de l'Opéra*).

PAS CHER

- **Très beau 7/8 d'importation italienne, martingale amovible, doublure écossaise, haut matelassé très chaud, se fait en beige et en gris clair. 24.000 francs (Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo).**
- **En lama imperméable, pardessus droit, trois boutons, diagonale grise ton sur ton ou uni beige, 29.950 francs (A la Belle Jardinière).**

- En tweed d'Irlande un peu poilu, pardessus long, croisé, martingale, diagonale fondue noir et blanc : 31.500 francs (*Gary, 75, Champs-Elysées*).
- Tissus anglais d'origine, à carreaux très fondus gris clair et gris foncé, raglan droit : 32.000 francs (*Nicoll, 29, rue Tronchet*).
- Laine et cachemire pardessus droit habillé, bleu marine : 34.900 francs (*Holmès, 22, avenue Victor-Hugo*).
- En tweed Prince de Galles grisaille, manches montées devant, raglan derrière ; forme croisée, martingale amovible : 34.500 francs (*Robin, 32, avenue de l'Opéra*).
- En tissus anglais « Crombie » pardessus classique droit, boutonnage sous patte, poches à rabat : 35.000 francs (*Gentley, 20, avenue Franklin-Roosevelt*).
- En tissus anglais d'origine, diagonales noir, blanc et pointe de roux, manteau raglan : 36.000 francs (*Old England, 12, boulevard des Capucines*).
- En laine et poil de chameau, pardessus droit ou croisé à martingale amovible, marine, beige ou gris: 41.500 francs (*Romoli, 38, avenue Victor-Hugo*).

ZONE BLEUE « Stationnement autorisé »
MONTY
23, Av. Victor Hugo
PASSY 83-19 PARIS
Ses IMPER d'IMPORTATION ANGLAISE et « TERGAL » 7/8 pour homme et pour dames « TRENCH-COAT » TERGAL.
Ses MANTEAUX 7/8 (KYNOCH - CASHMERE - CROMBIE - Poil de CHAMEAU) et AUTO-COAT pour H. et D.
SES TRICOTS de CLASSE : « ALPAGA » - « MOHAIR » - « Poil de CHAMEAU » pour H. et D.
SON MAGNIFIQUE RAYON de VETEMENTS de Peau : BLOUSON - CHASUBLE - MANTEAU 7/8.

ZONE BLEUE
leleu
CHEMISIER HABILLEUR
PARDESSUS ANGLAIS
Cachemere, Camel Hair, Crombie, etc...
AUTOCOATS 7/8
LODEN " CIGOGNE " TOUTES SAISONS
IMPERMÉABLES D'IMPORTATION
Italiens, Anglais, Hollandais
VESTES, BLOUSONS, GILETS PEAU
PULLS, POLOS, SWEATERS
KORRIGAN, TIMWEAR, ETC...
Magasins ouverts de 9 h. à 19 h. 30
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité) et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
PRÊT A PORTER
Pardessus 3/4 "Rodex" à partir de...28.000 Fr.
Complets Ready-Made à partir de...39.000 Fr.
DANS LA MEILLEURE QUALITÉ ANGLAISE

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

CETTE SEMAINE MADAME

2.990 *francs : en Surnyl*

LANCÉS PAR LES COUTURIERS...
1.500 *francs : en laine à poil raide*

Constaté que pour la première fois depuis plusieurs années une mode de chapeaux lancée par les couturiers est en train de descendre dans la rue : celle des bonnets poilus, velus, bourrus, «frisus», qui emboîtent toute la tête. On les trouve maintenant en laine ou en fourrure de nylon dans les grands magasins.

Mme Express a photographié cette semaine :

- Un bonnet de laine à poil raide. Existe en vert, noir, marron (1.500 frs aux Galeries Lafayette).
- Un bonnet de laine bouclée. Existe en cinq coloris différents (2.200 frs chez Franck et Fils, rue de Passy).
- Une faluche de Surnyl bordée de tricot. Existe en blanc, sable et castor (2.990 frs au Printemps).

Ils seront surtout commodes par grand froid, mais dès maintenant ils dissimulent avec indulgence les cheveux « ayant - besoin - d'une - mise - en-plis ».

Appris que le duvet de tergal est en train de détrôner le duvet animal sur les pieds des dormeurs français. Un grand magasin a vendu depuis la rentrée 2/3 de couvre-pieds en fibre synthétique contre 1/3 l'an dernier. Ce succès s'explique facilement, le tergal est aussi léger et aussi chaud, mais moins cher, et surtout présenté sous des enveloppes en nylon, facilement lavables. (Couvre-pied en tergal en 100 × 140 : 9.500 francs environ, en 140 × 160 : 12.500 francs environ.)

Dans le domaine des couvertures, une nouveauté également : l'orlon. Léger, nouveau de coloris, lavable, mais ses prix sont ceux des couvertures de laine de qualité supérieure. (Couverture orlon 190 × 220 : 13.500 francs : 220 × 240 : 17.503 francs). En vente dans les grands magasins.

Essayé deux produits de beauté très satisfaisants :

— La « crème extraordinaire » d'Arden qui n'a pas d'extraordinaire que le nom, le prix (800 francs le tout petit pot échantillon) et l'élégance du pot, mais également la qualité. C'est une parfaite crème de soins à mettre le soir. Aussitôt absorbée, elle ne « graisse » pas le visage et rend la peau souple, vivante et douce. Son prix est moins exorbitant quand on sait qu'il suffit d'en utiliser extrêmement peu chaque jour et que les 800 francs correspondent à une utilisation normale d'au moins un mois et demi.

— Le masque « Build up » de Revlon. Il se présente comme une crème liquide incolore et s'étend sur le visage en couche très fine. En séchant, il resserre les pores de la peau et raffermit les tissus. Pour l'enlever, il suffit de le « dépiauter » comme si la figure avait été recouverte avec du papier collant et l'on débarrasse en même temps la peau des cellules mortes. C'est un produit à utiliser une fois par semaine pour les peaux grasses, ou deux fois par mois pour les peaux sèches, mais qui a l'avantage sur les masques habituels de ne pas être un emplâtre clownesque. Facile à mettre, facile à enlever, il a le défaut d'être très difficile à trouver en France étant directement importé d'Amérique. (Revlon, 3.500 francs).

Hésité dans son vote pour l'Oscar du Jouet, tant les innovations et les perfectionnements l'ont émerveillée cette année :

Plusieurs voitures de modèles réduits et télécommandés ou non ont le changement de direction automatique par tamponnement (à partir de 3.000 francs) et un garage possède une station lavage à circuit d'eau fermé (9.600 francs).

La voiture de poupée à double capote pour jumeaux a fait son apparition, ainsi que la première machine à coudre électrique et la machine à tricoter à l'échelle d'une petite fille.

Ont reçu l'Oscar :

- 850 francs : le jeune architecte - jeux de construction en plastique, genre éléments préfabriqués, permettant de construire de la chaumière au gratte-ciel.
- 925 francs: une auto en caoutchouc pour tout petits. Indestructible.
- 1.460 francs : Tapifou. Un tapis de caoutchouc perforé qui permet de faire et défaire des tapis fabriqués avec des bouts de laine multicolores.
- 1.500 francs : le bébé en plastique qui vieillira en remplaçant ses jambes arquées par des jambes droites et en lui faisant porter perruque.
- 1.950 francs: le planico, jeu de plein air en plastique léger, formule moderne du diabolo.
- 1.950 francs : le miniabloc - caravane électrique télécommandée à laquelle on peut adapter toutes les voitures Dinky, Norêves, etc.
- 3.500 francs : un jeu de société Télématch qui remplace la télévision à domicile le jeudi.
- 17.000 francs : le garage-parking dont le toit est un héliport. Un ascenseur téléguidé permet de déposer la voiture à l'emplacement désiré. (Tous ces jouets seront certainement en vente dans les grands magasins et magasins spécialisés au moment de Noël.)

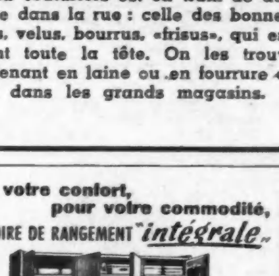
Noté que les parents désireux d'envoyer leurs enfants aux Etats-Unis peuvent dès maintenant déposer leur demande de bourse à l'American Field Service. Les jeunes Français sont logés pendant une année dans une famille américaine, et suivent les cours d'un établissement secondaire, tout en jouissant d'une certaine liberté. A la fin de l'année scolaire, ils effectuent un voyage d'un mois à travers les Etats-Unis. Seuls les frais de voyage et l'argent de poche sont à la charge des parents. L'attribution d'une bourse est subordonnée aux conditions suivantes : être âgé de plus de 16 ans et de moins de 18 ; comprendre un anglais simple et s'exprimer passablement dans cette langue. Les candidats doivent remplir un questionnaire préliminaire qu'ils pourront trouver soit à l'Office National des Universités, 96, boulevard Raspail, soit à l'American Field Service, 3, rue du Dragon. Ce questionnaire devra être renvoyé avant le 1er décembre.

Découvert l'existence du S.A.R.T.E.B. (Service Artisanal de Répartition des Travaux d'Entretien du Bâtiment). Le S.A.R.T.E.B. n'est pas une entreprise privée, mais un organisme centralisateur groupant plus de cinq cents entreprises artisanales dans toutes les branches du bâtiment (menuiserie, plomberie, peinture, etc.). Ces entreprises, avant d'être admises au S.A.R.T.E.B., se sont engagées à respecter un règlement intérieur très rigoureux qui prévoit notamment l'exécution précise des travaux dans les délais prévus, et leur facturation conformément au bordereau établi pour chaque corps de métier par la Chambre syndicale, ces prix étant considérés comme des maxima.

Dès que le S.A.R.T.E.B. reçoit, par téléphone ou par lettre, une demande de travaux, il alerte la ou les entreprises proches du lieu de ces travaux. Si celles-ci acceptent le travail, le client en est avisé. Le S.A.R.T.E.B. en précise en même temps les conditions d'exécution et de facturation.

Pour le moment, il n'est pas possible au S.A.R.T.E.B. de s'engager à trouver immédiatement l'artisan recherché, puisqu'il y a beaucoup plus de demandes que d'offres. Mais il met

Pour votre confort,
pour votre commodité,
L'ARMOIRE DE RANGEMENT "intégrale"



Étudiée et conçue en fonction des nécessités du rangement moderne, elle offre à chaque problème particulier 12 possibilités d'aménagements différents : penderies, tablettes, tiroirs à l'anglaise, tiroirs-socles, etc... et rend ainsi utile chaque cm².

Fabrication chêne, se fait en 120, 150, 180 et 200 cm.

Livraison Paris-Province. Facilités de paiement.

ARMOIRE "intégrale"

Liste des Dépositaires et Documentation "R" sur demande

4 CHEMINS-MEUBLES
138-140, av. de la République, AUBERVILLIERS. FLA. 08-08
à 500 mètres du Métro . Pte de la Villette

Royaldaim
CANNES
PARIS
DEAUVILLE
nouvelle Collection
AGNEAU-VELOURS AGNEAU-GLACÉ
VEAU-VELOURS
74, RUE DE RENNES - LIT. 44-84

EXPRESS A:

...LA RUE LES ADOPTÉS

2.200 *francs : en laine bouclée*

au point un service de dépannage immédiat qui sera constitué par quelques artisans possédant, à bord d'une camionnette, l'outillage nécessaire aux réparations d'urgence.

Dès à présent, s'adresser au S.A.R.T.E.B., c'est une façon sûre de faire exécuter des travaux dans les meilleures conditions et avec les plus sérieuses garanties.

(S.A.R.T.E.B., 49, boulevard de Port-Royal, Paris. Tél. KEL. 21-85.)

● **Décidé** de suivre — autant qu'elle le pourra — les conférences organisées par l'Ecole des parents à la Faculté de Médecine de Paris. Ces conférences traiteront notamment des relations parents-enfants au moment du mariage de ceux-ci, des difficultés d'adaptation, et de cohabitation, provoquées par la crise du logement, puis, dans une deuxième série, aborderont le problème du travail professionnel (et plus particulièrement des activités professionnelles de la femme) et de son influence sur le milieu familial. Parmi les conférenciers, le docteur Berge, directeur du Centre Claude-Bernard, le docteur Lebovici, M. Chombard de Lauwe, maître de recherches au C.N.R.S., Mme Favez-Boutonnier, ainsi que plusieurs conférenciers étrangers.

(Pour tous renseignements, s'adresser à l'Ecole des Parents, 47, rue de Miromesnil, Paris-8e.)

● **Assisté** à la présentation des vêtements de cuir signés Brunswick (« le fourreur qui fait fureur ») qui, ayant l'intelligence de marcher dans le sens de la mode, a décidé de traiter les bêtes non seulement côté poil mais aussi côté peau. Elle a remarqué deux bons modèles : un cardigan en peau grège lavable et un manteau en veau-velours noir doublé de ventre de petit-gris. C'est une très bonne idée de doubler le cuir, matière d'aspect hivernal, mais froide, avec de la fourrure. Les prix sont classiques, mais le « sur mesures » ne coûte pas plus cher que le prêt à porter.

● **Servi** à sa famille affamée ce dessert économique et nourrissant : les crêpes au fromage blanc.

— 100 g. de farine, 70 g. de beurre ou de margarine, 2 œufs, un verre de lait, 200 g. de fromage blanc, 50 g. de sucre en poudre, une pincée de sel. Il faut délayer les œufs et la farine dans une terrine, jusqu'à obtenir une pâte bien lisse.

● Ajouter la moitié du lait, une pincée de sel et 40 g. de beurre fondu. Battre bien.

● Faire cuire les crêpes à la poêle en mettant chaque fois un peu de beurre (ou de margarine).

● Mélanger le fromage blanc avec le sucre et le reste de lait.

● Tartiner chaque crêpe avec ce mélange, saupoudrer de sucre et les plier en quatre.

JAMIQUA
ROBES DE COCKTAIL
6, RUE MARBEUF

Couchée dans un hamac vous ne maigrirez pas !
La gymnastique transforme votre silhouette en changeant vos mesures
Et la gymnastique de
Doris HALPHEN
ne fatigue pas, elle amuse et relaxe
Renseignements : LITtré 70-59
Sur rendez-vous : 16, rue Saint-Simon (7e)

ALLARD
Tailleur MEGÈVE Sports
7, rue Rouget-de-Lisle
PARIS (1er) OPEra 48-23

COURCELLES-FOURRURES
VAKSER Père et Fils (spécialistes)
MODELES - COUTURE
en Astrakan - Rat d'Amérique - Castor
Agneau des Indes - Vison (prix sensationnels)
104, boulevard de Courcelles WAGram 37-71

ENTREMETS NORMAND AU CHOCOLAT :

250 grs de sucre en poudre - 60 grs d'amandes en poudre - 4 œufs - 6 cuillerées à soupe rases de MAIZENA - 125 grs de chocolat - 60 grs de beurre.

Mélangez le sucre, les amandes en poudre, la Maïzena, les jaunes d'œufs, le chocolat fondu et le beurre ramolli à consistance de pommade. Fouettez les blancs d'œufs en neige très ferme et les ajouter à la pâte. Versez dans un moule bien beurré.

Faites cuire à four modéré pendant 45 minutes environ et démoulez aussitôt cuit. Servez froid, entouré si possible de crème fouettée dressée à la poche.

TARTE AU CITRON :

1°) Pâte sablée : *200 grs de farine - 50 grs de MAIZENA - 125 grs de beurre 1 jaune d'œuf - 1 verre de lait - 1 cuillerée à café de levure en poudre.*
2°) Crème : *2 cuillerées à soupe de MAIZENA - 1 verre d'eau - 150 grs de sucre en poudre - 1 noix de beurre frais - 1 œuf entier - 2 blancs d'œufs 1 citron.*

Foncez un moule à tarte de pâte brisée : pétrissez et foulez la farine, la Maïzena, le beurre, le jaune d'œuf, le lait et la levure en poudre. Cuisez à four moyen. Par ailleurs, dans une casserole, mélangez un bon verre d'eau, la Maïzena, 3 cuillerées à soupe de sucre en poudre, le jus et l'écorce rapée d'un citron et le jaune d'œuf. Faites chauffer, ajoutez le beurre et laissez épaissir tout en remuant sans faire bouillir. Après refroidissement versez sur la pâte cuite bien sèche.

Méringuez avec 3 blancs d'œufs en neige ferme auxquels vous avez incorporé délicatement 100 grs de sucre en poudre.

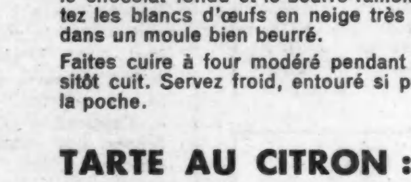
Étendez ce mélange sur la tarte, saupoudrez de sucre fin, remettez la tarte à four doux, jusqu'à ce que le meringuage soit dur et légèrement coloré.

GATEAU MOUSSELINE :

3 œufs entiers - 125 grs de sucre semoule - 6 cuillerées 1/2 à soupe rases de MAIZENA.

Séparez vos jaunes d'œufs, et incorporez-y petit à petit le sucre, en tournant pendant 10 minutes, puis ajoutez cuillerée par cuillerée la Maïzena en tournant encore 10 minutes.

Incorporez à ce mélange les trois blancs battus en neige très ferme, versez dans un moule beurré et saupoudré de sucre, et cuisez à four chaud 3/4 d'heure environ. Ce gâteau peut être coupé horizontalement et fourré.



Vous réaliserez des recettes faciles et délicieuses en vous procurant " Les Découvertes de Philomène " splendide carnet de recettes vendu au prix exceptionnel de 220 Francs.
Paiement à votre convenance, timbres, mandat chèque postal (C.C.P. Paris 849-63) à MAIZENA, Service U, 29, rue de Berri, Paris 8e.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 NOVEMBRE

CETTE Grand-Croix... Tant que le « Journal officiel » n'en dira rien (jusqu'après les élections) je devrais me taire. J'y étais résolu. Et puis, ce soir, la presse, la télévision, la radio en ont répandu la nouvelle, mon silence dès lors paraîtrait bien affecté. Un grincheux me dira que mes petites affaires n'intéressent pas les gens. Bien sûr ! Mais précisément, ce n'est pas une petite affaire. Cette promotion ne concerne pas mon seul personnage. Non qu'il n'y aurait à ce propos beaucoup à dire touchant ce personnage-là ! Cette pluie ininterrompue d'honneurs — et de quels honneurs ! — sur l'écrivain le moins prudent, le moins soucieux de ne pas se faire d'ennemis, le plus téméraire dès qu'il s'agit de se brûler les doigts, qui a subi tant de menaces, et des pires, au point qu'il a fallu parfois discrètement le protéger, et que certains soirs, sur des avis venus de haut, il ne couchait pas dans son lit, et qui pour finir, se trouve comblé de tout ce que le monde propose à ses vieillards les plus illustres, — cette façon enfin, si remarquable chez un chrétien, de porter sa croix, mais en sautoir, quelle ample matière à réflexion, et même à méditation ! Je ne m'en prive pas : l'examen de conscience a toujours été mon fort.

CETTE fois pourtant, un autre aspect de l'affaire me sollicite. Elle est politique ; qui le nierait ? Je n'en juge que du dehors et sans préjuger les intentions du général de Gaulle : après tout, il a peut-être voulu honorer un écrivain qu'il estime et dont il se sait aimé. Pourquoi chercher plus loin ? Mais les gens ne s'en feront pas faute. Quelques-uns même seront furieux, je le crains. Je voudrais qu'ils tournent contre moi seul leur fureur. J'y suis accoutumé. Qu'ils se consolent en se disant que pour un artiste une vie est manquée, peut-être, dans la mesure où elle est réussie. Maurice Blanchot écrit là-dessus, dans la dernière « N.N.R.F. », à propos de Virginia Woolf, une note dont chaque mot porte. Etre fidèle à sa vocation, qu'est-ce que cela signifie ? A quoi aurai-je été fidèle ? De quoi me récompense-t-on ? Oui, mes ennemis se consoleront avec cette pensée. D'ailleurs « Combat », ce matin, m'adresse des condoléances. Ainsi, vous voyez ! il ne faut pas gagner l'univers si nous ne voulons pas perdre notre âme. J'aurai passé ma vie à jeter à la mer l'anneau de Polycrate et à le retrouver dans le ventre d'un poisson, — et toujours d'un très gros poisson, d'un poisson le plus gros possible.

Qu'y faire ? Ah ! ce n'est pas facile de ne pas réussir ! Un jeune surréaliste, René Daumal, écrivait en 1930 à André Breton : « Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous briguions quelque honneur, ce serait celui d'être inscrits par la postérité dans l'histoire des cataclysmes ».

JE ne voudrais pas figurer comme cataclysme, ni même comme petit orage, dans la vie de Charles de Gaulle, cette vie dont dépend la nôtre. Je tremble qu'il ne se soit réveillé ce matin avec tous mes ennemis sur les bras. S'il m'avait fait l'honneur de me demander conseil... mais il s'en est bien gardé. Que faire donc, sinon montrer que ce geste, s'il est politique, — et il l'est, bien sûr ! — ne comporte aucune offense pour personne. Je supplie mes adversaires de ne pas croire qu'il y ait eu à leur égard, dans cet honneur qui m'échoit, ne fût-ce qu'une idée de provocation, ni même que tout ce que j'ai dit ou écrit ici depuis cinq ans se trouve du même coup approuvé du général de Gaulle, — car plusieurs de ces choses ont dû très souvent lui déplaire. Non, ce qu'il approuve — toute sa politique africaine l'atteste — c'est notre souci de maintenir ou de restaurer, chez les peuples de notre ancien empire, cette figure de la France libérale, de la plus humaine des nations (je n'ose écrire : la plus chrétienne, quoique je le pense...), — c'est notre certitude que nous perdons tout en la masquant, et que la IV[e] République n'aurait pas accumulé tant de désastres si elle n'avait pas méconnu le secret de notre force. Le général de Gaulle n'a d'autre politique aujourd'hui que d'obliger nos adversaires à le redécouvrir, ce visage, avant qu'il soit trop tard.

MAIS n'est-il pas trop tard ? Ah ! c'est au Caire qu'un Ferhat Abbas, un Boumendjel devraient arrêter leur pensée sur ce que cette promotion signifie. Je ne suis, Dieu merci, pas assez sot pour les croire en état de s'intéresser à ce qui flatte la vanité d'un vieil écrivain français : les gens du F.L.N. font d'ailleurs volontiers profession de mépriser les libéraux de Paris. Mais enfin, je jurerais que ce geste s'adresse à eux d'abord, à eux surtout. C'est comme si le général de Gaulle leur criait : « J'approuve ceux qui voient en vous des frères, qui entendent vous aider à devenir un peuple libre, uni à la France libre, selon un mode qu'il nous reste à découvrir ensemble ».

AH ! mes frères ennemis, qui « n'avez pas connu le temps où vous étiez visités » comme il est écrit, croyez-vous donc que vous aurez toujours de Gaulle en face de vous ? Déjà, il ne vous reste plus que quelques jours à n'avoir affaire qu'à lui seul. Déjà, dans toutes les mares de Paris et de la province, le candidat pullule. Plus de soixante ultras sont à la veille de siéger au Palais-Bourbon. Je vous répète qu'il ne vous reste que quelques jours, que quelques heures. A Alger, le général de Gaulle n'a pas été obéi : Jacques Chevallier, tous les candidats libéraux venus de la métropole ont dû se replier et renoncer. Vous rendrez-vous complices des forces mauvaises liguées là-bas contre la paix ? L'histoire sanglante que nous vivons et dont nous risquons de mourir, vous et nous, est faite d'occasions perdues. Perdrez-vous celle-là ? Voici notre dernière chance : cet homme que nous avons encore et que nous n'aurons pas toujours.

9 NOVEMBRE

DES lecteurs m'écrivent : « Rien n'est changé, on torture plus que jamais. Ce que vous dénonciez hier, vous le supportez aujourd'hui ». Non, je le hais comme au premier jour, mais maintenant, mon attention se détourne des fruits empoisonnés, parce que, grâce à de Gaulle, la cognée est à l'arbre même qui les produit : la guerre de partisans. Le terrorisme, la torture, naissent d'elle, inévitablement. Aucun ordre ministériel, aucune circulaire officielle n'y a jamais rien pu changer et n'y changera jamais rien. Pas plus que le Dieu de Malebranche, le général de Gaulle n'agit par des volontés particulières ; il détruira la torture en détruisant la guerre, si du moins il l'emporte contre la conjuration de ceux qui à Alger et au Caire ont intérêt à ce que la guerre ne finisse pas.

10 NOVEMBRE

QUAND j'étais jeune, s'il m'arrivait un bonheur, je me jetais dans la musique qui ne m'était alors, selon une formule de Barrès, qu'une méthode pour « aider mes passions à jouir d'elles-mêmes ». Je ne demande rien de tel, cet après-midi, à Leonard Bernstein, chef d'orchestre et soliste au piano tout ensemble. Ce virtuose possédé ne laisse pas de place au rêve. Il nous tire hors de nous : on l'écoute et on le regarde. Passer de Bach et de Mozart, au Ravel du Concerto en sol et à Gershwin, avec cette maîtrise diabolique (l'orchestre est comme fasciné par le piano, enchanté, à la lettre) cela suffoque : presque trop. Je me souviens de Bruno Walter à Salzbourg, lui aussi au piano, jouant le Concerto en ré de Mozart, avec ses musiciens pressés autour de lui, et de ce silence après le dernier accord qu'aucun applaudissement durant quelques secondes n'osait interrompre et de ces larmes furtives sur des visages qui se dérobaient... Ce n'était pas mieux. C'était d'un autre ordre. Mais soyons justes : rappelons-nous l'atmosphère de Salzbourg de ce temps-là. Rien d'autre ne figurait au programme que le Concerto en ré. C'est au fond à la « performance » que j'en ai. Ce merveilleux Leonard Bernstein en fait trop, pour mon goût, mais c'est parce qu'il n'y a rien qu'il ne puisse faire.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

L'EXPRESS

DIRECTION : Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris (8[e])
Tél. : ELY. 88-61

ABONNEMENTS, PUBLICITE, VENTE :
29, rue de Marignan, Paris (8[e])
(angle Champs-Elysées) Tél. : BAL. 19-68
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 AN) :
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 5.000 francs.
Etudiants étrangers : 4.000 francs.

Règlement par chèque bancaire
au C.C.P. 7378-19 Paris

ELEGANTE, PERSONNELLE
UNE FOURRURE GALUZ
EST TOUJOURS REMARQUEE

GALUZ

71, avenue Victor-Hugo, PARIS - 16[e]

...et bien entendu des prix

MEGÈVE
HOTEL DU MONT D'ARBOIS

Premier Hôtel de Montagne de France

SON TELEFERIQUE
SA NOUVELLE PATINOIRE PRIVEE

PRIX SPÉCIAUX EN JANVIER

M. PARODI, Directeur. Téléphone 503
Adresse télégraphique : Monderbois

CONTREX CONTRE l'arthritisme

5075 L.C